



*Baiser
n'est pas
tromper*

Tome 1

ZEPPPO

ZEFFO

***Baiser n'est pas
tromper***

Remerciements :

Je remercie du fond du cœur tous ceux et celles qui ont su, par leurs retours enthousiastes (et parfois un peu moins), me pousser à continuer.

Puis les lecteurs et lectrices qui m'ont suivi dans la rédaction de ce roman sur Scribay : Eros Walker, Ben Clover, Hanna94, carolinemarie78, Yaëlle, mytifle, L'Oubliée, Dldler, Taylor Hide, Lucie Bls, MARQUE, docno, M'zelle, ImagiNatis, pour ne citer qu'eux.

Et à toi, qui a inspiré chacune de ces lignes...

Couverture et texte :

©Zeppo, tous droits réservés

Chapitre 1

Le soleil est revenu. Enfin. Et les tenues légères avec lui. Voilà une journée de travail ponctuée de rêvasseries à regarder les jupes courtes, les décolletés généreux. Le genre de journée qui me donne envie de baiser à peu près tout ce qui bouge. Et je ne suis pas du genre maniaque qui ne craque que sur les rousses, ou que sur les grosses poitrines. Non, moi j'aime toutes les femmes qui s'assument en tant que telles et ne se sont pas laissées abuser par notre société qui tente de garder des bases patriarcales, tout en répétant aux gens qu'il faut changer et accepter le progrès. La vérité, c'est que cette élite a toujours eu peur du pouvoir des femmes. Moi, il m'attire, m'excite. J'en suis accro.

Je ne suis pourtant pas un soumis qui aime sentir la pointe d'une chaussure à talon sur ses bourses. Quoi que ça pourrait peut-être être une expérience intéressante. Non, moi, je suis plutôt du genre dominant. Sans non plus vivre uniquement de cette façon, mais dès que je sens la moindre petite goutte de désir chez une femme, et si cette femme me plaît un tant soit peu, c'est comme une brèche dans laquelle je m'enfouis corps et âme. C'est plus fort que moi. Mais je ne charme pas. Je ne joue pas avec les sentiments des femmes, du moins je m'efforce à ne pas le faire. J'ai retenu les leçons de Don Juan : le mensonge n'est pas un moyen acceptable pour arriver à ses fins. Je propose du physique, et si elles sont partantes, je fais tout mon possible pour que ce soit inoubliable.

Je vous entends déjà penser que je suis un de ces connards qui ne pense qu'avec sa queue, qui se croit le meilleur coup du monde,

qui promet des parties de jambes en l'air dont elles ne se remettent pas et qui explose au bout de deux minutes. Je vais être honnête : je ne suis pas endurant, je ne peux pas limer une chatte pendant trente minutes d'affilée. D'abord parce que je jouis bien avant ça. Ensuite parce que je pense qu'on me retrouverait raide mort, au bout de vingt.

Et puis, je ne baise pas toutes celles que j'ai envie de baiser non plus. Beaucoup me fuient ou me font rapidement comprendre que ce n'est pas la peine d'espérer quoi que ce soit. Et contrairement à Don Juan, je supporte très bien l'échec !

Alors vous vous dites que si je multiplie les conquêtes mais suis encore célibataire à 38 ans, c'est que vraiment aucune d'elles n'a eu envie de plus que ce coup de bite. C'est vrai et faux à la fois. Ça n'est jamais allé beaucoup plus loin parce que ça n'a jamais été le but, et que je n'en ai jamais eu envie moi-même. J'ai bien eu des histoires d'amour, mais aucune n'a débuté de cette manière. Comment peut-on être monogame et heureuse avec un type qui ne peut s'empêcher d'avoir des attitudes pleines d'allusions sexuelles avec toutes les femmes qui le regardent un peu trop gentiment ?

Mon problème, c'est mon imagination. Il suffit d'un geste, d'un regard, ou d'un mot. Puis elle se met en branle sans même que je ne puisse faire quoi que ce soit. Une femme désirable à mes yeux me touche le bras avec un poil trop d'insistance pendant une soirée, et la seconde d'après, je la vois me branler en me demandant de la prendre bien au fond. La plupart du temps, j'arrive à me tenir, je vous rassure. Je vis constamment avec les fantasmes qui m'accompagnent, je m'y suis fait. D'ailleurs, c'est plutôt agréable... Surtout quand il fait beau et chaud comme aujourd'hui et que les tissus sur les corps aguisent mon imagination débordante.

Depuis mon bureau, au premier étage, j'ai accès à un petit balcon avec vue plongeante sur une rue passante. Il m'arrive souvent de faire une pause, accoudé au garde-corps en fumant une cigarette et sentir avec délice la naissance d'une érection, alors que

je m'imagine le visage ou le sexe enfoui dans un décolleté qui passe sous mon nez. Tout à fait le genre de pause qui me remotive pour une heure ou deux de travail. Cette fois, ma pause est interrompue par la réception d'un message sur mon téléphone. Je pose ma clope dans le cendrier et vais jusqu'à mon bureau, puis reviens sur le petit balcon en lisant le texto de mon pote Stéphane : « Apéro-barbecue à la maison après le taf. Tu nous rejoins ? ». Aussitôt, mon érection grandit. Je réponds que j'en serai sans hésiter.

Stéphane est marié depuis quelques années à Annais. Une de celles que je n'ai jamais eues. Elle est belle à s'en damner. Elle dégage une sensualité à vous faire oublier toute convention. Quand elle vous sourit, il n'y a plus que ça au monde. Un truc de dingue. Je dois bien avouer que j'aime quand il m'invite chez eux. Je peux la reluquer discrètement, la surprendre dans des situations très inspirantes pour mon imagination. En plus, Stéphane est quelqu'un de cool. Même si je n'arrive pas à comprendre comment il peut faire pour ne pas passer son temps à la baiser. Il m'en a parlé. Ils baisent très peu. Il n'a même pas l'air d'être dérangé par ça. Autant vous dire tout de suite que cette discussion autour d'un énième verre, il y a quelques mois, a ranimé mes fantasmes.

Mais malgré ça, ils semblent sincèrement amoureux. Alors je refoule le plus possible. Des fois, c'est juste impossible. Surtout depuis l'été dernier. On était parti un week-end en camping. Stéphane, moi, Annais, et Katell, ma copine du moment. Enfin... Jusqu'à ce que j'apprenne qu'elle était mariée. Ça a donné un sacré coup dans l'aile à notre début d'idylle qui durait depuis huit jours.

Je pense que mes activités nocturnes avec Katell, une fois couchés, leur avait donné des envies, qui se sont concrétisées au petit matin. Katell dormait profondément mais je les ai entendus. J'étais dans un état, en imaginant Annais chevaucher Stéphane. Ça doit être quelque chose à voir, ça !

J'étais donc bien dur. L'idée de réveiller Katell m'avait bien traversé l'esprit, mais j'avais voulu attendre qu'ils aient fini, profiter

de ses petits gémissements retenus, m'en imprégner, pour nourrir mes futurs fantasmes à propos d'elle. Je commençais d'ailleurs à caresser doucement la peau de Katell quand j'ai compris qu'Annais partait prendre une douche. Il était bien tôt, et peu de personnes étaient réveillées dans le camping. Justement le bon moment pour prendre une douche tranquille.

Je suis sorti de la tente peu de temps après elle. Je me suis dirigé droit vers le bâtiment dans l'espoir de je ne sais pas trop quoi... Apercevoir un bout de peau, avoir un petit moment d'intimité avec elle, le genre de truc qui peut faire déraiper. En tout cas, quand on a une imagination comme la mienne. Contrairement aux toilettes, les douches étaient mixtes. J'ai vite compris qu'il y avait d'autres personnes en train de se laver déjà, alors j'ai erré quelques secondes, l'oreille tendue pour savoir dans quelle cabine elle était allée prendre sa douche. Avec dans l'idée de prendre la mienne dans celle d'à côté.

Vous connaissez sûrement ce genre d'endroit. Les portes qui ont toutes un petit jour en bas. Lorsque j'ai reconnu sa voix fredonnante dans la cabine, mon regard est descendu sur le bas de sa porte. Et là, c'était comme si c'était fait exprès. Il ne dépassait qu'un tout petit peu, mais j'ai reconnu le tissu d'une culotte. J'ai tout de suite compris : elle avait joui puis avait remis sa culotte pour venir ici. Non seulement mes fantasmes allaient pouvoir être agrémentés de ses gémissements, mais pourquoi pas aussi de son odeur ? Un rapide coup d'œil vers la sortie et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ou même le penser, je m'engouffrais dans la cabine juste à côté de la sienne avec sa culotte à la main, quasiment certain qu'elle n'avait rien remarqué.

Je me suis enfermé en tremblant. Et si elle comprenait que c'est moi ? Qu'est-ce qu'elle dirait ? Trop tard pour reculer. Autant en profiter pleinement. Et l'érection qui venait de se produire dans mon short ne pouvait pas passer toute seule. Je me suis donc mis nu, la sachant nue elle aussi de l'autre côté du mur. Je l'imaginai les seins ronds et fermes aux mamelons parfaitement dessinés, un

ventre à la peau douce, des fesses rebondies, un pubis entièrement rasé, qui surplombe une vulve belle comme une fleur et je me suis caressé. Je me suis longuement branlé en reniflant sa culotte. Elle a un petit quelque chose de sucré, sa cyprine. Je ne pensais même pas que c'était possible. Les yeux fermés, je me voyais la lécher, la faire jouir rien qu'avec ma langue, de nombreuses fois. Elle en redemandait constamment.

C'était tellement bon que je ne sais même pas si je n'ai pas gémi un peu en crachant mon foutre dans la douche. Mais le fait est que je n'ai jamais entendu parler de cette culotte manquante. En même temps, comment aurait-elle pu deviner que c'était moi ? Katell était une bombe, il faut bien l'avouer, et doublée d'une sacrée cochonne. Comment aurait pu croire Annais que je fantasmais à ce point sur elle ? Mais comme je le disais, c'est physique. Un jour, il faudra que je me sente en elle.

Et ce soir, comme bien souvent, en m'ouvrant la porte, elle m'accueille avec son sourire hypnotique. Sa jupe courte n'est pas sans effet sur moi mais j'essaie de ne pas m'attarder sur ses jambes. Ni sur son chemisier presque transparent, même si je remarque que le noir de son soutien-gorge dénote beaucoup avec le blanc de son haut. Elle me fait la bise et son parfum me fait l'effet d'un appel à la luxure.

Heureusement, Stéphane arrive rapidement et me serre énergiquement la main avant de m'offrir une bière fraîche. Arrivés dans le jardin où leurs enfants jouent, je constate que tout est déjà prêt. L'avantage d'avoir une femme qui travaille à domicile, j'imagine. L'apéro peut en tout cas commencer.

Je me détends un peu, la discussion est légère, agréable. J'arrive même à en oublier tous mes fantasmes, même si je ne peux m'empêcher de jeter des petits coups d'œil par-ci, par-là. Après la bière, Stéphane sort le vin, pour accompagner la viande qui a fini de cuire. Il part chercher les morceaux pour les enfants, qui attendent à l'intérieur.

Ces moments où je me retrouve en tête à tête avec Annais sont toujours une petite épreuve. J'ai l'impression qu'une légère gêne s'installe de part et d'autre, pendant quelques secondes. Comme quand on se retrouve face à quelqu'un à qui on n'a rien à dire et qu'il faut chercher un sujet de discussion. Sauf que dans mon cas, c'est plutôt qu'il y a des choses que je m'empêche de lui dire. Pendant quelques secondes, mon imagination est incontrôlable, et il me faut un certain self-control pour ne pas que ça se voit.

Elle lance une discussion, cette fois. Je crois qu'elle me parle du boulot, j'avoue être légèrement ailleurs. Je n'ai plus qu'une idée en tête : je veux voir la couleur de sa culotte. Oui, depuis le jour au camping, j'aime bien surprendre un petit bout de sa culotte. Je suis un grand nostalgique, que voulez-vous ! Elle a beau croiser les jambes en buvant son verre de vin, je laisse quand même tomber ma cigarette par terre. Rapidement, je tourne la tête vers ses jambes, juste au moment où Stéphane l'appelle.

Elle décroise les cuisses pour se lever. Je cligne des yeux, sursaute et me cogne la tête en-dessous la table. Elle n'en porte pas. Ce n'est pas mon imagination. J'ai clairement vu ses lèvres. Et lorsque je ressors de sous la table, je pense être écarlate. Je me frotte l'arrière du crâne et tombe devant une Annais qui me sourit en coin, déjà debout :

— Ça va, Julien ? Rien de cassé ?

— Non, non, t'inquiète ! J'ai l'occipital solide !

Elle ricane et s'en va rejoindre Stéphane avec les petits. Je suis hanté par cette vision. Et ce petit sourire en coin. Est-ce qu'elle a compris que j'ai vu ? Discrètement, j'avale mon verre de vin cul-sec pour me remettre les idées en place et m'en ressers un aussitôt.

Je veux absolument la baiser. Je veux sentir ma queue bien au chaud au fond de son ventre. La faire gémir comme dans le camping, goûter à sa cyprine sucrée.

Quasiment tout le long de la soirée, je lutte contre l'envie de mon cerveau et de mon corps de s'abandonner aux images

salaces projetées dans mon esprit par mon imagination devenue incontrôlable depuis cette délicieuse vision. Stéphane et moi descendons plusieurs verres. J'ai beau être d'un gabarit bien inférieur au sien, il ne tient pas l'alcool aussi bien que moi. Il faut dire que j'ai commencé jeune. Peut-être trop tôt, diront certains. Mais ça me permet non seulement de bien tenir, mais en plus de savoir quand je dois ralentir, ou arrêter, suivant l'ivresse que je veux atteindre.

Ce soir, j'hésite, cependant. J'ai envie de boire assez pour oser faire comprendre à Annais que j'ai envie d'elle, mais pas trop pour ne pas le faire n'importe comment. Il est pourtant clair que j'ai bu assez pour ne pas réussir à m'empêcher de la reluquer de façon parfois insistante.

— Toujours avec nous ? me fait-elle alors que mes yeux s'étaient rivés au niveau des boutons de son chemisier, ouverts un peu plus tôt.

— Pardon ! Je pensais à un truc... Tu disais ?

— Je disais que si vous continuez sur ce rythme, je vais te préparer la chambre du bas. Tu ne vas pas prendre ta voiture.

— Ouais, reprend Stéphane. Comme ça, je pourrai te faire goûter la goutte de mon grand-père. Vingt-cinq ans d'âge, t'as l'impression de boire du petit lait !

Annais se lève pour aller jusqu'à la chambre. Une seconde, je reste comme subjugué. C'est comme si elle ne s'en rendait pas compte, mais elle a parfois des gestes qui sont d'une sensualité à vous rendre dingue. Et l'innocence dont elle fait preuve en rajoute encore. Je me lève d'un bond :

— Ne t'embête pas, Annais, je vais le faire. Donne-moi juste les draps, je les mettrai moi-même.

Stéphane en profite pour ranger les assiettes et préparer le digestif, pendant que je suis Annais jusqu'à la chambre que je connais bien, maintenant. Ce n'est pas la première fois que je reste dormir chez eux. Alors qu'elle se tend pour attraper les draps en haut de l'armoire, je reluque son superbe arrière-train. Qu'est-ce

que je ne donnerais pas, là, pour me mettre à genoux derrière elle, lui soulever la jupe, et enfouir mon visage dans ses fesses. Bordel, je lui boufferais la croupe sans répit, jusqu'à ce qu'elle me supplie d'arrêter.

Je sursaute presque, quand elle se retourne vers moi. Elle me sourit encore en coin, sans savoir, sûrement, ce que ça provoque chez moi. Je fais de mon mieux pour ne pas le lui montrer, aussi. Je prends les draps en la remerciant et commence à les étaler sur le lit.

— Moi, je suis claquée, je vais te souhaiter une bonne nuit, me fait-elle.

Penché sur le matelas pour y mettre l'alèse, je me relève pour lui faire la bise alors qu'elle s'avance vers moi pour faire de même. Sûrement à cause d'un verre de trop de sa part, elle évalue mal la distance et se retrouve tout contre moi quand je me redresse. Elle manque basculer en arrière, alors je la retiens. Je sens ses seins écrasés contre mon torse et je rougis malgré moi.

— Bonne nuit, me dit-elle en tendant sa joue. Et ne faites pas trop de bruit, les enfants dorment.

Gardant ma main calée dans le creux de son dos, j'embrasse sa joue chaude et douce, puis l'autre. Ma barbe de huit jours doit la piquer, mais elle appuie volontiers sa tête contre la mienne pour participer pleinement à cette embrassade. Amicale. Et pourtant, je sens que je vais bander. Au point que je la retiens sûrement une petite seconde de trop contre moi. Elle baisse le regard sans pour autant exprimer de gêne et pose sa main sur mon torse comme pour me repousser. Par réflexe, je la lâche et elle me sourit encore de cette façon en relevant les yeux sur moi avant de s'écarter d'un pas en marche arrière.

— Fais de beaux rêves, me lance-t-elle avant de se retourner vers la porte.

— Toi aussi.

C'est tout ce que je suis capable de lui répondre. Et merde,

je bande. Comme un âne. Je me remets à mettre les draps et les entends à côté :

— Je suis crevée, mon chou, je vais monter me coucher.

— Ok, chérie. On essayera d'être discret.

— N'oublie pas que tu te lèves tôt, demain.

— Ouais, ouais, t'inquiète ! Mais c'est Sébastien qui se tapera les deux heures de route à l'aller, je pourrai me reposer encore un peu. C'était sympa, ce petit barbecue improvisé ! C'était une excellente idée !

Mon imagination n'a pas besoin de plus. Annais elle-même a eu l'idée de ce barbecue en semaine, la veille d'un jour où Stéphane doit partir très tôt. Je prends une grande inspiration pour me calmer, tout en terminant de mettre les draps. Et une fois que je suis sûr que mon érection n'est plus visible, je rejoins Stéphane dans le salon où nous attendent verres et bouteille.

J'aime beaucoup Stéphane. Vraiment, c'est un super pote. Mais pendant qu'on plaisante en buvant un verre, puis deux de la goutte du grand-père, je n'arrête pas de penser à la chatte de sa femme. Je dois bien avouer que je suis un peu soulagé lorsqu'il m'annonce qu'il va se coucher. On se souhaite une bonne nuit et je me retrouve seul dans la chambre. Seul dans le noir avec mes fantasmes qui me hantent. Je ne tarde pas à me branler en l'imaginant me sucer, un de ses doigts fins qui caresse ma prostate ; ou la prenant sauvagement sur mon bureau, lui tirant les cheveux et lui intimant de ne pas faire de bruit ; ou encore en 69, lui dévorant la croupe pendant qu'elle me pompe comme une folle. Il ne me faut pas longtemps pour jouir, à genoux sur le matelas, déversant mon foutre dans le creux de ma main avant de l'avaler. Ni vu ni connu.

Mon esprit peut enfin s'apaiser quelques minutes. Du moins cette tension en moi. Parce qu'au moment de m'endormir, je la vois m'offrir une sorte de lap dance, sentant sa poitrine s'écraser contre mon torse. Et juste avant de sombrer dans le néant, une certitude s'empare de moi : toute cette soirée était préparée par elle. Elle

a fait en sorte que Stéphane m'invite, elle n'a pas mis de culotte, son chemisier transparent, ses petits sourires, son corps contre moi. Stéphane ne la baise plus assez et elle veut que je m'en charge.

Chapitre 2

Je me réveille la bouche pâteuse et un léger mal de crâne. Il me faut une petite seconde pour me rappeler où je suis. Et toute la soirée me revient subitement, comme un coup de poing dans le bas-ventre. Derrière la porte de la chambre, j'entends des petits bruits. Quelqu'un qui essaye de ne réveiller personne. Alors, ça me revient. Quand il me l'a dit, je n'avais pas tiqué. Mais maintenant...

Stéphane se lève tôt car il part en séminaire technique. Dans son jargon, ça veut dire que ses patrons l'envoient dans une formation pour être sûr qu'il n'oublie pas ce qu'il a appris dans sa formation initiale. Une sorte de révision que lui et ses collègues passent en levant le coude le plus possible chaque année. Pendant trois jours et deux nuits.

Annais aurait-elle dans l'idée que je la baise tout ce temps ? Me voilà reparti dans mes fantasmes. Annais dans le canapé, Annais sur la table à manger, contre le plan de travail de la cuisine, Annais qui vient me voir au bureau, attachée à mon lit avec des menottes, toutes les possibilités y passent et je ne peux m'empêcher d'y penser en caressant toute ma longueur du bout de l'index.

Le bruit de la porte d'entrée me sort de mes rêveries. J'attends un instant, et entends des voix dehors, étouffées par la distance et les murs. Stéphane et son collègue qui vient le chercher. Des claquements de portières, puis un moteur qui s'éloigne. Mon cœur s'emballe. Est-ce que j'ai bien analysé la situation ? Ou est-ce mon imagination ? Je respire un bon coup et regarde l'heure : 5h35.

Peut-être que si elle entend que je suis réveillé, elle se lèvera et je serai vite fixé ? Je me lève et passe mon pantalon puis sors de la chambre.

Il fait encore nuit dehors. J'allume la lumière et me dirige vers la cuisine pour me servir un verre d'eau. La fenêtre reflète mon image et en passant une main sur mon torse et mon ventre velus, je me demande si elle peut désirer un type comme moi. Stéphane est grand et élancé, je suis petit et trapu, avec même un début de bedaine, un peu avant la quarantaine. Puis je me souviens à quel point il la délaisse. Si elle voulait le tromper, prendre un coup de bite avec quelqu'un qui n'irait pas le dire à Stéphane, qui d'autre que moi choisirait-elle ? Facilement accessible, Stéphane ne se méfie pas s'il nous voit passer un peu de temps ensemble sans lui, un discours sur le sexe libéré, je suis le candidat idéal à ses écarts de conduite.

Il suffit qu'elle ait remarqué mes regards appuyés, et elle m'invite sans culotte chez elle.

Je suis là, au bas des escaliers, à penser à tout ça. Face aux marches, il y a cette porte. Leur chambre. Elle y est en train de dormir. Peut-être même en train d'essayer de se donner du courage pour descendre et se faire prendre. Et si j'avais raison sur toute la ligne mais qu'elle n'osait pas ?

Il ne m'en faut pas plus pour poser le pied sur la première marche, le cœur battant ma poitrine au point de me faire mal. Ce n'est pas tout à fait la première fois qu'un homme sera cocu à cause de moi. Mais c'est la première fois que je fais le premier pas pour que sa femme le trompe. Et c'est quand même mon meilleur pote. Putain, je suis une pourriture. C'est la femme de mon meilleur pote et je suis là, une gaule pas possible, la main sur la poignée de leur chambre.

Je jette un coup d'œil à droite et à gauche, puis ouvre tout doucement. Une fois à l'intérieur, je l'entrevois, allongée sur le côté en me tournant le dos. Si elle est réveillée, elle fait bien semblant de dormir. Une fois la porte refermée, je ne peux plus faire marche

Je frotte ma verge allègrement contre sa vulve. C'est elle qui me prendra en elle, qu'elle me prouve que je ne me suis pas trompé sur ses intentions depuis le début. Ma main attrape un de ses seins et j'ai l'impression de bander encore plus fort à ce contact. Sa peau est bien plus douce que ce que j'avais imaginé. Je malaxe son sein, joue avec son téton durci alors que nos corps ondulent ensemble, que nos sexes se caressent sans oser s'emboîter tout de suite. Ma bouche picore son cou que j'ai toujours trouvé bandant. Un cou fin et courbé, qui donne autant envie de l'embrasser que de le serrer en lui percutant les reins des miens. Stéphane a un truc qui ne tourne pas rond, pour ne pas avoir constamment envie de la baiser.

Je ne suis pas encore en elle, mais ses mouvements du bassin sont divins. Elle arrive avec ses hanches à m'appliquer une véritable branlette en règle. Elle monte gravement dans les tours avant même de me sentir au fond de son antre. Je suis obligé de passer ma main libre sur sa bouche, lorsque je m'applique à ouvrir ses lèvres de mon gland. Elle s'arrête net de bouger. Je ne saurais dire si c'est de la peur ou de l'envie. Sûrement les deux. L'envie de se faire prendre, et la peur de tromper son mari. Il est clair, pour moi, qu'elle ne l'a jamais fait.

Je sens sa respiration chaude et saccadée dans le creux de ma main. On reste ainsi quelques secondes, mon chibre tendu prêt à la percer, mais sans le faire. Je peux la sentir dégouliner à travers le plastique. Elle n'ose toujours pas. Je trouve ça attendrissant. C'est vrai. Il faut un moral d'acier pour ne pas succomber une fois arrivée là. Mais c'est important pour moi qu'elle assume. Je lui mordille le lobe d'oreille et lui susurre : « Viens ».

Il ne lui en fallait pas plus. Elle n'hésite plus. Je lui dis de venir et elle vient. Elle descend son bassin le long de ma bite et m'avale en un rien de temps. Ses fesses rebondies viennent s'aplatir contre mon bas-ventre. Son gémissement dans ma main est presque une plainte. Elle doit s'en vouloir. Mais s'il y a bien une chose que j'ai

apprise sur la honte, c'est qu'il y a toujours une part de plaisir à la ressentir. Alors je décide de lui en donner.

Appuyant ma main sur sa bouche en l'obligeant de respirer fort par le nez, je commence directement à lui asséner de bons coups de reins. « T'aimes ça, hein, Annais ? Qu'on tape bien au fond de toi ? » Elle hoche la tête en gémissant d'une façon dont on pourrait croire qu'elle pleure. Mais ses reins accompagnent les miens. Lorsque je me mets à aller et venir avec moins de force et plus de régularité, je remarque les violentes contractions de son vagin, accompagnées par un flux de cyprine impressionnant qui coule entre nous.

Je suis en train de faire jouir Annais. Dans le lit conjugal. « C'est bon ? T'en veux encore ? » je lui demande à voix basse. Hochement de tête, à nouveau. Ni une ni deux, je l'attrape par les hanches et la tourne sur le ventre, tout en restant en elle. Je place mes jambes à l'extérieur et lui serre les siennes, pour qu'elle me sente au maximum, qu'elle soit le plus serré possible. Dès que je me mets à la pilonner, elle enfouit sa tête dans le coussin pour ne pas être entendue des enfants. Ils ont beau être étouffés, ses couinements sont délicieux. L'odeur de son sexe envahit la chambre, alors qu'il se déverse sur mes bourses et les draps.

Elle m'enserme si bien que je peux sentir ses irrégularités le long de son vagin. La tête dans sa nuque que je lèche et embrasse, je n'arrive plus à me retenir. Je me serre de son cou pour étouffer mes râles qui se font de plus en plus nombreux alors que je sens l'orgasme monter.

La grande majorité du temps, je jouis dans la capote. Tout simplement parce qu'on ne sait jamais comment ce sera accueilli, et que ce n'est pas vraiment le genre de choses dont on discute avant de baiser. Mais cette fois n'est pas une fois comme les autres. Je réalise un fantasme. Je ne peux pas être certain que ça se reproduira, alors je vais en profiter un maximum.

Malgré mes coups de boutoir énergiques, Annais n'est pas en reste. J'aurais vraiment cru qu'elle n'allait que subir, ne serait-ce que

pour pouvoir se dire qu'elle n'y avait pas pris tant que ça de plaisir. Mais ce n'est pas du tout le cas. Elle agrmente mes va-et-vient d'ondulations aussi innées que sensuelles. « Plus fort, me souffle-t-elle, défonce-moi. » Sa voix est tremblante, suppliante. Je ne semble pas prêt de réussir à lui faire ressentir de la honte. Elle se révèle bien plus à l'aise avec la question du sexe que ce que j'avais imaginé.

En réponse à sa supplication, je la mets à quatre pattes et l'attrape par la tignasse. Je ne sais pas le nombre de fois que j'ai rêvé lui faire ça ! Le premier coup de reins que je lui donne ainsi lui fait lâcher un petit cri. Je plaque alors à nouveau ma main sur sa bouche et me mets à lui tabasser le fond de la chatte de ma queue prête à exploser.

Je la sens se ramollir, juste après avoir lâché un petit jet de cyprine sur mes cuisses. Et moi, il ne m'en faut pas plus. Je la relâche et elle tombe sur le matelas, le temps que je retire la capote. Je n'ai que le temps d'attraper ma verge en main pour la diriger vers son cul. Retenant difficilement mes râles, je jouis sur sa peau douce. Son cul tout rond et le bas cambré de son dos.

Deux secondes plus tard, je m'affale près d'elle, haletant. Je redoute un peu ce moment où il faudra inévitablement redescendre sur Terre. Se parler, se mentir en disant qu'on n'aurait pas dû. Alors pour lui éviter ce genre de situation qui la mettrait mal à l'aise, je prends le parti de m'éclipser sans un mot. Cela ne restera qu'une parenthèse dans sa vie de couple bien rangée et dans notre amitié.

Je sors mes jambes du lit et me cogne le petit doigt de pied dans la table de nuit. Je retiens un nom d'oiseau en destination de la table et entends ricaner derrière moi.

— Allume la lumière, me dit-elle d'une voix que je ne lui connais pas.

On dirait presque qu'elle est sous LSD. À tâtons, je trouve l'interrupteur et la regarde. Elle n'a pas bougé, mon foutre sur sa peau, son doux visage tourné vers moi. Elle a encore ce petit sourire en coin et un regard... Les yeux humides, rieurs, qui respirent le

bonheur et le désir. J'en rebanderais presque, tellement elle est magnifique comme ça.

— Merci, me fait-elle alors. Il y a bien longtemps que je ne me suis pas sentie aussi femme.

Je reste bouche bée. Qu'est-ce que vous voulez que je réponde à ça ? Je rougis bêtement et passe ma main dans ses cheveux noirs en bataille. Je lui souris à mon tour et je ne sais pas si j'aurais vraiment dû, mais je me penche et l'embrasse tendrement. Elle répond volontiers à mon baiser, ses lèvres et sa langue me semblent être les plus sucrées que j'ai jamais goûtées. Ou alors je deviens sentimental. Et lorsque nos bouches se quittent, elle semble s'en rendre compte et me dis avec sérieux enrobé de douceur :

— Je ne quitterai jamais Stéphane, Julien.

Juste ce que j'avais besoin d'entendre. Je lui souris largement en caressant sa joue. Elle vient de me faire comprendre que ce ne sera pas la seule fois, mais que ce ne sera que physique. Pas de couple, pas de fidélité, ni d'exclusivité. La faire se sentir femme de temps en temps. Elle ne pouvait trouver meilleurs mots pour faire ressurgir en moi le mâle dominant que je montre d'habitude dans ces moments-là.

Je me jette sur ses fesses et y passe ma langue, ainsi que dans le creux de ses reins. Je récolte quasiment tout mon sperme alors qu'elle ondule, ronronne et ricane à la fois, étonnée et excitée que je la nettoie ainsi. Peut-être s'attendait-elle à ce que je l'avale, mais je viens jusqu'à sa bouche et lui roule une pelle agrémentée de mon foutre. J'y mets toute mon envie pour elle, qui répond encore une fois à mon baiser avec ardeur. Les yeux dans les yeux, ce partage de ma semence est comme une sorte de contrat qu'on passerait ensemble. Un contrat dont les termes implicites seraient de prendre le plus de plaisir, qu'il n'y ait que du plaisir, et que ça reste entre nous.

Annais pose le bout de son index sur mon gland qui regonfle à vue d'œil et le caresse avec un regard taquin que je lui connais beaucoup plus mais qui cette fois me fait un effet tout particulier :

— Tu ferais mieux de sortir d'ici avant que les enfants ne se réveillent, me souffle-t-elle même si tout en elle me demande de la baiser encore.

— Tu as raison, dis-je alors en m'écartant d'elle pour me lever.

Je ne me gêne pas pour la reluquer et lui montrer mon membre grossissant à nouveau. J'attrape mon caleçon et mon pantalon pour les remettre avant de sortir sans faire de bruit. Je ne lui lance qu'un dernier regard, mais je sais qu'elle ne me quitte pas des yeux jusqu'à ce que je referme la porte.

De retour dans la chambre d'amis, je suis comme un gamin de 6 ans qui attend le droit de pouvoir se lever un jour de Noël. Je ne peux pas rester en place. Bon sang, j'ai baisé Annais ! Et je le referai ! Je passe rapidement le reste de mes fringues et m'en vais. Si je reste prendre le petit déjeuner avec eux, je ne vais pas pouvoir me retenir de lui sauter dessus.

Et puis je dois repasser par chez moi avant le boulot. Je saute donc dans ma voiture en remarquant que ma bosse est plus que visible. Le pire dans tout ça, c'est que je ne ressens aucune culpabilité envers Stéphane. Les choses sont claires, pour moi. Tout reste comme c'est : leur mariage, leurs enfants, notre amitié. Sauf que c'est le meilleur pote qui s'occupe du cul de sa femme. Je serai celui qui comble son manque de libido.

Alors que je roule dans des rues quasiment désertes, ma tête est emplie des gémissements étouffés d'Annais. Je peux même encore sentir sur ma verge tendue les contractions de son fourreau détrempé. Je ne tiens plus. À un feu rouge, j'ouvre et baisse mon pantalon pour me branler. Sans aucune gêne, j'avance vers mon appartement avec une main qui va-et-vient le long de mon membre qui frétille d'envie pour la femme de mon meilleur ami.

Lorsque j'arrive en bas de mon immeuble cinq minutes plus tard, j'éteins le moteur et me fais venir des deux mains. Je continue de m'astiquer d'une main serrée fort sur ma verge et malaxe mes couilles de l'autre, tout en massant mon périnée sur toute sa longueur.

Je ne tarde pas à gicler sur mon ventre et mon pubis poilus en râlant tout ce que j'avais retenu dans sa chambre. Puis je reste là quelques secondes, le pantalon et le caleçon aux chevilles, haletant, les idées encore confuses de ce réveil des plus immoraux. Un seul mot me vient en tête, tourne et retourne dans tous les sens dans mon esprit comme pour essayer de l'analyser, de comprendre ce que tout cela va engendrer : amant.

Je suis devenu l'amant d'Annais. Voilà des années que je fantasme de ne la baiser qu'une fois, et je me retrouve à être son amant. Mais si je me faisais des idées ? Si elle m'avait simplement dit qu'elle ne voulait pas quitter Stéphane pour me faire comprendre que ça ne se reproduirait plus ?

Mes pensées sont stoppées nettes par une silhouette qui apparaît devant moi au coin de la rue. Je m'empresse de remonter mon pantalon. En me tortillant, il me semble surprendre une ombre à une fenêtre du premier étage de l'immeuble en face du mien. Une ombre qui s'empresse de refermer le rideau. Mais dans cet état, je ne suis même plus sûr que ce que je vois ne soit pas le fruit de mon imagination.

Une seule certitude : je dois lui faire comprendre que je suis tout à fait partant pour ne pas s'arrêter là. Je monte chez moi et file sous la douche pour me rafraîchir les idées. Je repense à ce jour, au camping. Elle n'avait pas semblé vouloir dire qu'elle s'était fait volé sa culotte. Un truc pareil, Stéphane m'en aurait parlé ! Puis je me souviens que je l'ai encore. J'avais eu dans l'idée de la laver et la lui rendre discrètement, bien en évidence dans son tiroir, dans leur chambre. Mais je n'avais jamais osé, au risque de me faire griller dans un endroit où je n'avais pas à aller.

Je me sèche rapidement et file attraper mon portable, un sourire au coin des lèvres. Il me faut cinq minutes pour la retrouver. Je l'étales sur mon lit et en prends une photo. Ricanant tout seul, je me rends au salon, près de la fenêtre qui donne sur la rue. Alors que la photo part vers son portable à elle avec un mot (« Ça te rappelle

quelque chose ? »), j'essaye de repérer à quelle fenêtre j'ai cru voir une ombre un peu plus tôt. Je suis au troisième étage, moi. Je pense avoir trouvé, mais je ne suis pas certain.

Le cœur battant, je pose mon téléphone et entreprends de commencer un petit déjeuner copieux. Je mords à pleine dents dans une tranche de pain grillé trempé dans mon bol de lait chaud quand je reçois une réponse de sa part qui me cloue sur place. Sa réponse tient en un seul mot : « Oui ! ». Mais ce n'est pas ça qui me surprend le plus. Juste sous ce mot, je vois s'afficher une photo. Moi dans une douche en train de me branler en reniflant ladite culotte.

— La cochonne ! crie-je dans mon appartement vide.

À peine ai-je le temps de me remettre de mes émotions, comprenant qu'elle aussi fantasme sur moi au moins depuis ce jour, si ce n'est plus, et je reçois un autre message : « Tu serais dispo ce midi pour un pique-nique au Jardin des Plantes ? Je crois qu'il faut qu'on parle... ».

Ma réponse ne se fera pas attendre : « OK. Je ne sais pas si j'aurai de quoi piquer ! Mais t'as raison, parler c'est bien aussi... ».

Chapitre 3

Lorsque j'arrive dans le jardin armé de mon sandwich, avec un peu de retard, je ne mets pas longtemps à la repérer. Elle s'est installée dans un coin légèrement à l'écart, une couverture étalée sur le sol et le panier de pique-nique posé dessus. L'image me fait sourire. Je ne suis pas étonné qu'elle ait ce côté fleur bleue, mais je dois bien avouer que ça me fait un petit quelque chose de savoir que ce petit geste est pour moi.

Dès que je m'approche, on est gêné tous les deux. Est-ce qu'on doit se faire la bise ? Ou me laisser aller à goûter ses lèvres comme j'en ai envie ? C'est elle qui règle le problème en me désignant la couverture, le visage empourpré et ne souriant que difficilement. Ce ne sera ni l'un ni l'autre. Mais je ne montre pas ma déception.

Ma façon de vivre fait que ce genre de situation ne m'est pas tout à fait inconnu. Il m'est arrivé de me laisser aller avec des femmes que je n'aurais pas dû approcher. Une collègue, la femme d'un collègue, la cousine d'un pote qui venait de fêter ses 19 ans, ce genre de personnes avec lesquelles on sait qu'il n'y aura jamais de lendemain. Le fait d'avoir 15 ans de plus que cette cousine jouait énormément en ma défaveur. J'avais dû calmer ses ardeurs dans un moment un peu comme celui-là.

Le seul point commun, c'est le silence avant les hostilités. Parce que son regard me dit qu'à partir du moment où j'ouvrirai la bouche, la conversation prendra une toute autre tournure par rapport aux autres fois. Alors je n'attends pas et fais le pari d'avoir bien compris ce qu'elle désire. Un mot léger devrait l'apaiser :

— Alors comme ça, on espionne les gens dans leur douche au camping ?

— Alors comme ça, on est fétichiste des culottes ? me répond-elle du tac au tac.

— Il est des odeurs auxquelles je ne peux résister, lui dis-je en la déshabillant du regard malgré sa tenue des plus classiques sans même un décolleté affriolant.

Je fais mouche. Elle rougit de plus belle, baisse le regard une seconde en ricanant. Alors je reprends mon sérieux, que ce soit moi qui dise les choses plutôt qu'elle :

— Je ne compte pas te demander quoi que ce soit, Annais. Juste deux adultes qui prennent du plaisir. Je n'ai pas l'intention de te faire quitter Stéphane.

— Je ne le ferai pas, me dit-elle en reprenant une posture plus fière. Je sais que ça peut paraître incongru de dire ça, mais je l'aime, profondément. Aucune histoire de cul ne me fera moins l'aimer.

— Je peux tout à fait le comprendre, Annais. Et je peux te dire que si tu m'avais dit l'inverse, je me serais enfui. Et même, je peux te dire d'expérience que ce genre de petit écart peut même remettre un couple sur les rails. Tu ne serais pas la première à...

— Non, Julien, me coupe-t-elle subitement. Stéphane a toujours eu une libido au ras des pâquerettes. Il est ainsi. J'ai passé outre pendant de longues années, mais aujourd'hui j'en ai besoin. Besoin de me sentir désirée, de...

— Te faire baiser ?

— Comme une chienne, rajoute-t-elle en plantant son regard dans le mien.

J'en ai le souffle coupé. Elle vient d'allumer mille feux dans mon cerveau. J'ai une furieuse envie de lui montrer ici et tout de suite comme je pourrais la défoncer. Mon imagination la voit dans des positions improbables en train de s'agiter avec furie sur mon pieu de chair.

— Mais pas ici, hein, me sort-elle pour me faire redescendre.

— Heu... Non, bien sûr, lui dis-je en rougissant qu'elle lise aussi bien en moi. Donc je suis ton amant, c'est officiel.

Je lui souris, elle me sourit en coin. Je fonds.

— Tu t'es octroyé ce statut en te glissant dans mon lit, ce matin.

— C'est ce que tu attendais de moi, non ? lui dis-je avec un petit ton de défi. Le barbecue juste avant le départ de Stéphane, la jupe courte sans culotte.

Je la vois se mordre violemment la lèvre, à la fois gênée et prête à exploser de rire.

— Le barbecue, j'avoue... Mais tu serais étonné du nombre de fois où je n'ai pas mis de culotte parce qu'on te voyait ! Je ne voulais pas me les faire voler toutes...

J'ai l'impression que ce n'est pas l'Annais que je connais qui est devant moi. Où est passée la femme un peu prude de mon pote ? Celle qui s'empresse d'aller prendre une douche après avoir fait l'amour avec son mari ? Qui glousse pour ne pas être outrée de mes histoires de nanas parfois abracadabrantes ?

— Tu caches bien ton jeu, en fait, Annais.

— Et tu vas devoir apprendre à faire de même, Julien. Sans rire, il va vraiment falloir faire gaffe. On va baiser ensemble, mais je veux que rien ne change. Alors si ça te pose un problème de conscience, il vaut mieux ne pas renouveler l'expérience. Mais ce serait dommage, non ?

— Ma conscience est tranquille, ne t'en fais pas. Je peux même te le prouver tout de suite, si tu veux.

Annais ricane mais ne dis pas non. Ses pommettes s'empourprent. Je la vois se trémousser, comme si elle était mal à l'aise. Je sais cependant que c'est l'idée que je la fasse jouir ici. Ça l'excite autant que ça l'embarrasse.

— J'ai pris une bouteille de vin, tu en veux un verre ? me demande-t-elle sûrement dans l'espoir de me faire penser à autre chose.

Je m'approche d'elle et fouille dans son panier pour en sortir

deux verres, sans un mot. Je prends la bouteille et le tire-bouchon. Je l'ouvre et nous sers tranquillement. Pendant tout ce temps, il n'y a pas un mot de prononcé, mais nos regards se croisent régulièrement. Ils parlent pour nous. Je la défie, et elle est prête à s'ouvrir à mon monde.

Je lui tends son verre et m'assieds juste derrière elle, l'accueillant entre mes jambes. Je la devine déjà fébrile et lorsque je fourre mon nez dans ses cheveux pour les sentir à pleins poumons, je la sens frissonner de tout son corps. Je passe un bras sur son ventre, cherchant le contact de sa peau. Elle se raidit, sûrement stressée que quelqu'un nous grille. Je me raidis aussi contre son dos. Ma bouche vient mordiller son lobe d'oreille avant de lui susurrer :

— Ça t'a toujours attirée, ma façon de voir le sexe, hein ? Même si tu jouais les femmes outrées, ça te faisait mouiller. Je me trompe ?

— Non, me répond-elle dans un gémissement alors que ma main vient de défaire le bouton de son pantalon.

— En fait, ta propre façon de penser le sexe est bien plus proche de la mienne que tu ne le laisses paraître. Et tu as besoin de moi pour te libérer.

Ma main plonge dans sa culotte. Le bout de mon doigt trouve un clitoris gonflé à souhait. À peine ai-je besoin de le toucher pour qu'elle râle son premier couinement. Je bois une gorgée, sans bouger mon doigt, puis lui souffle à l'oreille :

— Tu ferais mieux de poser ton verre si tu ne veux pas tacher la couverture. Dans moins de cinq minutes tu seras en train de jouir en public.

— Je me fous de cette couverture, me lâche-t-elle en ondulant son bassin sur mon doigt.

Je pose mon verre et m'applique alors à baisser sa braguette. Mes doigts peuvent apprécier avec plus de précision à quel point elle est déjà trempée. J'écrase du majeur son bouton tout en le faisant rouler doucement. Son souffle s'accélère d'un coup, je peux presque ressentir en moi les pulsations de son cœur paniqué de faire ça

ici. Ma main libre remonte justement jusqu'à cet endroit, faisant fi du soutien-gorge – de toute façon bien léger – qu'elle porte. Ses mains s'agrippent à mes genoux, faisant tomber le verre de vin sur la couverture.

Je ricane exprès à son oreille, tout en prenant son sein à pleine main. Dans le même geste, mes doigts glissent sur sa fente d'où se déversent des flots de cyprine. J'ai connu quelques femmes qui sont incapables de baiser sans que les draps ne soient bons à changer après les ébats. Annais fait partie d'elles, apparemment. Et pendant une seconde, je me dis que c'est même peut-être bien la raison du blocage de Stéphane. Plusieurs hommes m'ont déjà fait comprendre qu'ils n'aimaient pas du tout ça. D'une part, ce n'est pas super pratique, certes. D'autre part, je pense qu'ils ont quelque chose contre le fait qu'une femme puisse éjaculer. Parce que même si ça ne gicle pas, ça reste une sorte d'éjaculation. Et là où le bât blesse, c'est qu'elle est bien plus abondante que notre sperme.

Personnellement, j'adore ça, et je ne m'en cache pas. Je pince le téton d'Annais et je pousse deux doigts en elle, bien au fond. Cette fois, je prends plus le temps de la découvrir. Mes doigts fouillent doucement son antre, tout en jouant avec son téton dardé. Elle tente de garder bonne figure, la respiration saccadée, jusqu'à ce que j'appuie enfin sur le point le plus sensible de son vagin.

Elle se crispe de tout son être et se plie en deux sous l'assaut de mes doigts qui pressent violemment ce point en le massant avec ferveur. Mon autre main remonte d'un bond jusqu'à son cou, la plaquant contre moi pour que notre activité soit moins visible. Par réflexe, elle glisse une main dans son dos, jusqu'à mon entre-jambe tendu, une bosse presque douloureuse qui frotte contre son dos. Elle me masse avec énergie alors que je me mets à aller et venir entre ses cuisses inondées. Je l'imagine déjà repartir avec une tache sur son pantalon. Est-ce si innocent que cela qu'elle l'ait choisi noir ?

— Oui, Julien, souffle-t-elle difficilement, la mâchoire crispée.

— Viens, Annais...

Mes doigts retournent à l'assaut de son point G, tout en comprimant son bourgeon. Il me suffit alors de petits mouvements saccadés pour la faire venir. Sa main se referme violemment sur mon pieu tendu alors qu'un ruisseau chaud et continu humecte ma main entière.

Lorsque je la retire de sa culotte, je m'empresse de goûter mes doigts en la sentant continuer son massage de la main tout en reprenant son souffle. Un goût bien plus sucré que ce que j'avais imaginé. Comme c'est délicieux. Je pourrais passer des heures à la lécher. Je l'imagine déjà attachée au lit, jouir sur ma langue, encore et encore, sans pouvoir se soustraire à mon traitement.

Ses doigts commencent à vouloir défaire le bouton de mon pantalon, mais un groupe de lycéens et lycéennes vient s'installer pas très loin de nous. Pour ma part, je n'aurais pas été bien gêné qu'ils la voient me branler jusqu'à l'explosion. Mais elle ne le voit pas du même œil.

— Tu devras attendre un peu, toi. Je dois reprendre dans trente minutes, on devrait manger.

Je retourne à ma place après l'avoir fait ronronner en lui déposant un baiser dans le cou. Mon érection est plus que visible et je ne la cache aucunement, repérant même quelques uns du groupe plus loin se retourner vers moi en ricanant.

Alors que j'entame mon sandwich avec appétit, elle nettoie la tache de vin et nous ressert un verre chacun. Au bout d'un moment de silence, je lui lance :

— Je crois que tu as bien fait de t'habiller en noir. Il semblerait que tu aies légèrement débordé.

— C'est tout le temps comme ça, quand je suis très excitée, me dit-elle en rougissant comme si elle s'en excusait.

— Ne va pas croire que ça ne me plaît pas. Au contraire. J'adore ça. Même si j'entends bien que ça ne doit pas être tout le temps pratique pour toi.

— C'est pour ça que je portais souvent des jupes et pas de

culotte quand tu venais. Il n'y a pas eu une seule fois où je n'ai pas pensé à ce jour au camping. Tu peux imaginer dans quel état ça me mettait de t'imaginer te branler en reniflant ma culotte.

— J'aurais pensé que tu aurais été outrée par ce genre de truc.

— Tu te souviens que j'avais dit être fatiguée et que je n'étais pas allée marcher avec vous, ce matin-là ? me demande-t-elle le visage devenu pivoine. Je me suis faite jouir en regardant la photo que j'avais prise.

— Mais c'est que t'es une sacrée coquine, en fait, toi !

— Je veux pouvoir laisser ce côté-là de moi s'exprimer enfin, me dit-elle d'une petite voix.

— Avec moi, tu le peux, Annais, lui dis-je avec sérieux. Et tu peux être certaine que non seulement Stéphane n'en saura rien, mais qu'en plus il n'aura aucune raison de se poser quelque question que ce soit.

Annais me sourit timidement et prend le temps d'avaler quelques bouchées de sa salade, le regard rivé sur la pelouse. Lorsqu'elle relève les yeux sur moi, elle me sourit et prend son verre pour trinquer avec moi :

— Alors au plaisir que tu vas me faire découvrir, Julien.

— À tous les plaisirs que tu me feras découvrir, Annais, lui réponds-je en cognant mon verre contre le sien.

Les yeux rivés l'un à l'autre pendant qu'on avale une gorgée de vin, je me demande comment tout ça va finir. Annais me fait un sacré effet, et cela semble réciproque. Je suis pourtant loin d'être canon, et elle a un corps parfait. Elle pourrait avoir n'importe qui. Je me rends bien compte que c'est le fait que je suis capable d'avoir des relations sexuelles sans sentiments, que ma vision libérée de la sexualité est ce qu'elle recherche avant tout. Mais je sais aussi d'expérience qu'à un moment ou un autre, les sentiments s'en mêlent, ou bien on se lasse, voire même on a des remords. Sans compter le fait que je suis loin d'être le meilleur coup du coin.

Mais je ne vais pas bouder mon plaisir. J'ai tellement fantasmé

sur elle que je ne me reconnaîtrais pas si je mettais tout de suite un terme à ce cadeau qu'elle me fait. Qu'elle garde son cœur pour Stéphane, je me contenterai de ce corps aux formes appétissantes tant que la situation sera aussi limpide qu'en ce moment.

— Je peux finir plus tôt, aujourd'hui, lui dis-je après avoir terminé mon bout de pain. Et même prendre ma journée de demain.

— J'emmène le grand à son sport à 17h, pendant que la sœur de Stéphane garde le petit. Je peux être chez toi à 17h15. Je devrais repartir pour 18h. Mais demain, je ne pourrai pas bouger, j'ai plein de boulot.

— Au jour le jour, hein... lui dis-je en haussant les épaules. Je t'attendrai chez moi tout à l'heure.

Je me lève tranquillement et m'approche d'elle pour lui faire la bise, garder les apparences comme elles doivent le rester. Pourtant, je sens sa main se poser sur mon entre-jambe et me palper énergiquement, pendant qu'elle profite d'une bise pour me souffler à l'oreille :

— Je serai déjà bien trempée en arrivant...

Je ne trouve rien à répondre à cela, si ce n'est un mordillement de mes lèvres et une subite érection qui la fait ricaner.

— À tout à l'heure, Annais, lui dis-je en m'éloignant.

Lorsque je marche dans le jardin, j'ai l'agréable impression que tout le monde remarque que je bande, même si je sais pertinemment que ce n'est que mon imagination. Pourtant, ça me fait arriver au bureau avec un sourire de tous les diables.

Je passe par la salle de pause me servir un café et me rue dans mon bureau. J'essaye bien de travailler mais cette pause déjeuner trotte dans ma tête, dans mon corps. Sans même que j'y pense, ma main se pose régulièrement sur mon sexe qui bande et débande selon que je me concentre sur le boulot ou que je laisse mes souvenirs de ses gémissements, de sa moiteur sur mes doigts, m'envahir.

Je déboutonne juste un bouton, tendant les oreilles vers le

couloir pour m'assurer que personne n'arrive pour me parler. Ma main plonge aussitôt dans mon pantalon et s'empare de mon pieu érigé. Les images, les sons, les sensations, tout se mêle en moi alors que j'agite mon bras de haut en bas. Si je ne fais pas passer cette tension avant de la retrouver, je risque de jouir en deux minutes. Ce n'est pas tant que ça m'empêcherait de la faire jouir, mais ça fait meilleur effet.

Toutefois, mes gestes sont trop retenus pour que le plaisir soit au rendez-vous, alors je me lève presque d'un bond et sors de mon bureau pour foncer aux toilettes. Là, je me rue dans le premier box de libre et enlève carrément pantalon et caleçon que je jette dans le coin de la minuscule pièce avant de me branler des deux mains. Je l'imagine en train de me sucer, de me pomper goulûment. Lorsque je jouis en lâchant un soupir, je vois son visage juste en-dessous de mon gland qui crache son foutre. Elle doit être si belle, comme ça. Je ferme les yeux et sens les jets suivants s'échapper puissamment de mon sexe. Je me demande si une femme qui éjacule ressent aussi bien le liquide remonter en elle jusqu'à gicler à l'extérieur. J'espère pour elles, car c'est une sensation des plus enivrantes, comme une deuxième couche apposée sur notre jouissance.

Pendant quelques secondes, je reprends mon souffle, puis nettoie grossièrement la lunette des toilettes qui a reçu sa part de sperme, avant de me rhabiller et sortir de là. Au lavabo, je me mets à siffloter joyeusement. Jusqu'à entendre une chasse d'eau, puis une collègue sortir du cabinet juste à côté du mien. Je retiens un petit rictus en me séchant les mains, et fait comme si de rien n'était. Je ne saurais dire si c'est le fait qu'elle m'ait entendu soupirer ou si c'est le fait de se croiser aux toilettes qui rend son regard si fuyant, mais peu m'importe. Je préfère la laisser dans l'expectative et ne rien faire pour confirmer quoi que ce soit. Ce n'est pas qu'elle soit moche mais je ne pense pas qu'elle serait intéressée par un type dans mon genre. Mais si elle a une imagination comme la mienne, elle se fera un petit plaisir ce soir en y repensant !

Pour ma part, j'ai encore un peu de boulot avant de pouvoir partir l'esprit tranquille.

Chapitre 4

Je me suis laissé embarquer par le boulot et n'arrive à l'appartement qu'à 17h. J'ai juste le temps de filer sous la douche, histoire de l'accueillir sans cette odeur de transpiration qui me suit depuis ce passage aux toilettes.

Heureusement pour moi, je gère mes horaires comme je le souhaite. Je n'ai pas besoin d'avoir l'aval de qui que ce soit pour me barrer comme ça. J'ai recroisé cette collègue des toilettes, Rachelle, si je ne m'abuse. Il s'est définitivement passé quelque chose là-dedans car elle a baissé les yeux sur le sol et est devenue pivoine. Je commence à me demander si, elle aussi, n'était pas en train de se branler. Je n'ai pas été si bruyant que ça et ce ne sont pas des cabines en bois aux cloisons fines. Tout est en placo, quand même. À moins qu'elle ait collé son oreille au mur, je ne crois pas qu'elle rougisse parce qu'elle m'a grillé, mais elle rougit de honte.

Je sors de la salle de bain avec juste la serviette autour de la taille et ouvre deux bières fraîches. Je n'ai que quelques secondes à attendre avant d'entendre sonner à la porte. Quasi instantanément, je sens une brûlure dans mon bas-ventre. Je regarde l'horloge et souris. Elle a même deux minutes d'avance. Je prends mon temps pour aller ouvrir.

Lorsque je le fais, elle s'engouffre dans l'appartement qu'elle connaît bien, en refermant la porte tout aussi précipitamment.

— Si pressée que ça ? lui dis-je avec une pointe d'ironie.

Mais c'est seulement quand elle se tourne vers moi que je remarque sa détresse.

— Je crois qu'un collègue de Stéphane passait dans la rue quand je suis entré dans l'immeuble.

— Hey ! Pas de souci, Annais. Tu peux me dire combien de fois t'es venue ici sans Stéphane ? Tiens, bois un coup et mets-toi à l'aise.

Je la vois se détendre d'un coup et elle prend la bière, s'avale une gorgée et se met à rire.

— Tu as raison, Julien, me dit-elle en chaloupant jusqu'à moi. Je ne dois pas m'en faire autant et réussir enfin à lâcher prise.

Sa main palpe mon sexe qui durcit rapidement sous ses caresses. Plaquée contre moi, je sens ses seins contre le haut de mon torse. Notre petite différence de taille me donne un accès direct à son cou si sensuel. Je l'entoure d'un bras et l'embrasse dans le creux du cou en mêlant tendresse et envie. Ma langue passe sur sa carotide, mes lèvres attrapent son lobe d'oreille et je le mordille en gémissant de plaisir lorsqu'elle fait tomber la serviette.

Aussitôt, elle se recule un peu et me regarde, les yeux pétillants. Je n'ai pas l'habitude d'être dévisagé ainsi, mais plutôt qu'on me saute dessus. Elle semble aimer prendre son temps. Ça tombe bien, j'ai tout le mien aussi. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine et je me sens rougir quand elle se mord la lèvre inférieure.

— Laisse-moi te regarder, aussi, lui dis-je en m'approchant d'elle pour lui prendre sa bière.

Je la pose avec la mienne sur la table du salon et l'invite à venir aussi.

— On ne ferait pas mieux de fermer les volets ? me lance-t-elle entre gênée et amusée.

— Oh merde !

C'est mal de mentir comme ça. J'y avais pensé. Je voulais voir sa réaction. Bientôt, les voisins pourront se rincer l'œil, j'en suis persuadé. En attendant, j'en profite pour lui montrer que moi, je ne suis aucunement dérangé. Je me montre aux deux fenêtres, mon sexe érigé à souhait, pour fermer les rideaux avant de revenir jusqu'au canapé.

Annais a déjà commencé à se déshabiller, timidement. Sa veste, ses chaussures et son pantalon sont déjà sur le sol. Je ne peux m'empêcher de venir l'embrasser à pleine bouche, mes mains se baladant sur ses formes si appétissantes, si sveltes. Je soulève et lui retire son pull pour découvrir deux tétons tendus sous le tissu de son débardeur moulant. L'envie de la dévorer me ronge, mais je me retiens encore un peu. Je prends sa poitrine dans mes mains et plante mon regard dans le sien, me rendant compte que si je l'ai déjà fait jouir deux fois aujourd'hui, tous nos ébats se sont faits sans que l'on puisse se regarder ainsi. Mes doigts en viennent vite à pincer légèrement ses deux dards. Elle se crispe en soutenant mon regard, elle est tremblante. Je pensais que la regarder ainsi me ferait aussi défaillir. Au contraire, ça m'excite. Je pince un peu plus fort et elle lâche un gémissement de plaisir, se laissant totalement faire.

Puis d'un coup, je la veux. Mes mains attrapent son débardeur pour le faire voler dans la pièce. Elle n'a pas le temps de réagir que mon visage s'enfouit dans sa poitrine. Je presse ses seins contre moi, les embrasse, les lèche, lui suce les tétons. Ils sont si beaux, fermes et malléables à la fois. Ses aréoles sombres mettent en valeur ses petits mamelons que je serre doucement entre mes dents.

Elle semble y être sensible, ses mains passent dans mes cheveux et elle lâche des gémissements qui me font penser à ceux qu'elle poussait ce matin dans le lit. Peut-être pourrais-je la faire jouir rien qu'en m'occupant de ses seins ? Mais la question sera éludée pour aujourd'hui. Je reviens picorer ses lèvres fines, chercher sa langue dans une danse totalement désordonnée alors que je sens sa main se poser sur ma queue. Elle la prend fermement et se met à l'astiquer avec ferveur.

Je dois me calmer. Mais sa main est d'une douceur insoutenable. Je me recule alors un peu et la prends par la main pour l'attirer vers le canapé. Dans le même mouvement, je passe derrière elle et me

plaque dans son dos, une main appuyant sur sa nuque pour qu'elle se penche sur le dossier.

— Je veux goûter à ta chatte directement, Annais.

Elle ne se fait pas prier et monte sur le canapé en me présentant sa croupe. Ses fesses toutes rondes juste devant mon visage me font perdre tout sens de la retenue. Mes mains les claquent, le bruit résonne dans l'appartement, et son cri de surprise suit. Sans attendre, je baisse sa culotte déjà trempée et la laisse la faire voler plus loin d'un coup de pied.

Car je la dévore déjà. Je lui écarte les fesses où sont imprimées les traces de mes mains sur sa peau blanche, je lape son nectar avec avidité. Aussitôt, ses gémissements se font plus sonores. Cette fois, je peux les apprécier sans aucun obstacle.

— Oh oui, Julien, c'est bon...

Mes lèvres s'emparent de son clitoris et je l'aspire comme si je voulais l'avaler. Elle se met littéralement à crier, à remuer son bassin. Un instant, j'ai l'impression qu'elle jouit. Je relève la tête en passant ma langue sur toute la longueur de sa croupe, jusqu'à son œillet tout rose. Je la sens frémir, devinant bien vite que Stéphane ne l'a jamais prise ainsi.

— T'arrête pas, me fait-elle en se cabrant encore davantage vers mon visage.

Et je suis un amant obéissant. Je plaque mon visage entre ses fesses et me mets à lui lécher l'anus, cherchant à y glisser la langue.

— Qu'est-ce que... ?

Mes doigts lui interdisent toute objection en se fourrant dans son vagin. Deux doigts tendus qui vont et viennent comme la promesse d'une queue qui la culbutera d'ici peu. Ses cris reprennent de plus belle. Son puits déverse de la cyprine qui coule sur ma main et atterrit sur le canapé. Elle monte si vite dans les tours. Je ne sais pas s'il en sera toujours ainsi ou si c'est simplement la faute à toutes ces années de frustration. Mais j'aime. J'adore ça.

Je m'arrête un peu avant qu'elle ne jouisse et claque à nouveau ses fesses avant de me retourner vers la table basse.

— Ne bouge pas, ma belle...

Elle reste dans la position, le cul frétilant, la croupe entière qui reluit de cyprine et de salive. J'ouvre le tiroir de la table et en sort une capote, la regardant tout en déroulant le plastique sur ma verge hyper tendue.

Lorsque je reviens vers elle, je l'attrape par les hanches et les dirige vers les miennes sans ménagement. Juste le temps de caler mon gland turgescent sur ses lèvres ruisselantes. Elle ne bouge plus, ne respire presque plus. Totalement en attente. Comme j'aime ce moment. S'il y a un moment où une femme désire un homme plus que tout, c'est bien quand elle s'apprête à le recevoir en elle, que son corps et son âme se préparent à ce coup de reins qui la remplira, lui écartera les chairs.

Il part d'un coup sec. Elle hurle carrément, de surprise, de douleur et de plaisir. Elle qui attendait cambrée à son maximum, elle ne peut qu'arrondir le dos en projetant sa tête contre le dossier du canapé. Peut-être dans l'espoir de crier moins fort. Mais c'est peine perdue. Mon coup de boutoir a donné le départ à un violent orgasme. Alors que je reste planté au fond d'elle, je sens ses contractions sur toute la longueur de ma queue. C'est tellement bon que je pourrais jouir comme ça, sans bouger.

Mais il est hors de question que je reste inactif. Je me mets à aller et venir avec douceur, d'abord. Elle gronde de plaisir quand mon pieu écarte ses parois internes. Elle se laisse aller sur le dossier du canapé, semblant se remettre tranquillement de sa jouissance. C'est le moment que je choisis pour lui montrer à quel point j'ai envie de la baiser.

Mes mains se calent sur ses hanches et je lui assène des coups de reins de plus en plus virulents, chacun d'eux lui offrant des réminiscences de son orgasme. Au fur et à mesure que mon bassin cogne contre ses fesses transpirantes, ses cris gagnent en volume. Je

sais que s'il y a des voisins, ils l'entendent, mais elle n'y pense pas, pour l'instant. Et tant mieux. J'aime quand une femme exprime son plaisir, et je ne me gêne pas pour la rejoindre dans cette symphonie cacophonique.

Très vite, ses reins prennent le même rythme que les miens, la même virulence. Mes mains glissent le long de son dos et viennent s'agripper à ses seins, pour la relever. Elle continue d'onduler, de danser littéralement sur mon membre campé en elle pendant que je malaxe ses seins, dévore son cou. J'en suis fou, de son cou. C'est sûrement la première chose qui m'a fait avoir envie d'elle. Fin, doux et nerveux à la fois.

Je me sens partir. La jouissance qui monte. Là où habituellement, je pourrais être tenté de retenir, de faire durer ce moment intense, cette fois je n'en fais rien. Je me retire d'elle, passe sur la crispation de surprise et de légère frustration, puis la retourne pour qu'elle soit face à moi. Je l'embrasse à pleine bouche et elle s'abandonne à ce baiser, croyant sûrement que j'ai joui dans le préservatif et qu'elle n'a pas remarqué. Mais lorsqu'elle est assise dans le canapé, je me mets debout face à elle et retire la plastique de ma verge encore bien tendue. Elle me regarde, à moitié interrogative, à moitié excitée, en se mordillant la lèvre inférieure.

— J'ai toujours rêvé de jouir dans ta bouche, Annais...

Sans un mot, elle se penche sur ma queue et l'avale entièrement. Tout doucement, elle avance le long de ma queue, les yeux rivés sur moi, jusqu'à ce que ses lèvres se referment sur ma garde. J'en ai les jambes qui tremblent. Elle me garde comme ça jusqu'à me faire sentir un serrement de gorge dû à un haut-le-cœur, puis recule la tête pour reprendre son souffle, me souriant de toutes ses dents.

— La cochonne ! m'exclame-je en me penchant à mon tour pour la finir avec mes doigts.

Je pose un pied sur l'assise du canapé et plante trois doigts en elle pendant qu'elle me suce comme elle peut. Je sens bien qu'elle veut me faire jouir, qu'elle veut voir gicler mon foutre et le sentir

dans sa gorge. Mes doigts l'empêchent cependant d'être exactement comme elle le voudrait. Tout son corps s'agite, l'orgasme pointant le bout de son nez. Je glisse alors ma main libre dans ses cheveux et la fait moi-même aller et venir. Elle agrippe une main à ma hanche, l'autre à mes couilles et me laisse lui baiser la bouche à ma guise.

Bon sang, je ne mets pas longtemps à venir. Ma main se crispe à la fois sur une mèche de cheveux – réussissant tout juste à ne pas lui enfoncer mon dard au fond de la gorge pour jouir – et sur son point G.

Le cri qu'elle lâche en jouissant sur mon canapé avec un petit geysir de cyprine lui fait perdre mon gland qu'elles aspirait vigoureusement.

Mon sperme lui gicle au visage, dans les cheveux, sur le canapé, ses bras, ses seins. Un vrai fiasco ! Mais lorsque mes yeux se posent sur elle, c'est un déluge d'émotions. On dirait un ange.

Oui, je sais ce que vous pensez. Que je tombe amoureux et que ça me fait dire n'importe quoi. Mais vous vous mettez le doigt dans l'œil. Je n'ai vu aucune femme qui soit toujours aussi sensuelle avec du foutre partout sur elle. Il y en a plein à qui ça va bien. Beaucoup de femmes sont embellies par la jouissance et mon goût pour ce qu'on appelle le *cum face* fait que je les trouve encore plus délicieuses quand elles ont reçu mon jus. Mais là c'est différent. Elle vient de jouir deux fois, mon canapé est trempé de sa cyprine, elle a du sperme partout, et elle garde sa sensualité presque innocente que je lui connais. C'est donc de façon très objective que je lui souris de toutes mes dents et lui déclare :

— Qu'est-ce que t'es belle, bordel !

Il lui est impossible de rougir plus, mais à sa façon de rire, je sais que c'est le cas.

— Tu es plutôt beau mec aussi, tu sais, Julien. Mais là, je peux... utiliser ta salle de bain ?

Je n'y pensais plus. Le sport, les enfants, Stéphane, mari, vie de famille, tout ça.

— Oh ! Oui, bien sûr, je... C'est... Enfin tu sais où c'est...

Ma gêne passagère semble lui plaire. Elle ricane et se lève du canapé pour filer vers la douche. J'en profite pour admirer le balancé de ses hanches et de son cul en me promettant que je la prendrai par là aussi. Bon Dieu, pardonnez-moi... Mais je vais la défoncer dans tous les sens.

Lorsqu'elle revient, je suis tranquillement assis dans le canapé, sirotant ma bière, un sourire béat aux lèvres. À part ses cheveux mouillés, elle est comme si rien ne s'était passé. Je m'apprête à lui proposer de lui en ouvrir une fraîche quand elle me pique la mienne, s'en avale une gorgée et m'embrasse :

— Merci Julien... C'était juste... Waouh ! On ne m'avait pas baisée comme ça depuis... Je sais même plus ! Faut que je file, on se rappelle !

Elle dépose un dernier baiser sur mes lèvres et part comme une flèche. Je suis un peu déçu pendant au moins trente secondes. Je me dis qu'on aurait pu discuter un peu en buvant un coup, peut-être qu'elle aurait pu me dire s'il y avait des choses qu'elle voulait tester, tout ça. Mais bon. Je suis son amant, on baise. Lorsque Stéphane sera avec nous, ce sera le temps des discussions. Et c'est très bien comme ça ! Peut-être que si on se mettait à trop parler après la baise, on finirait par oublier ce qu'on s'est dit dès le départ : elle aime et restera avec Stéphane.

Et moi, je continue ma vie.

Je me dirige, bière à la main, vers les fenêtres et rouvre les rideaux en tenue d'Adam. Elle n'a pas dit que j'étais beau mec ? Alors profitez-en, les voisines ! Je me mets à rire tout seul et décide d'allumer la platine. Quelques secondes plus tard, les enceintes crachent un bon AC/DC, et j'imité le doigté d'Angus Young sur un manche invisible, debout sur le canapé, nu comme un ver, les pieds dans les taches de cyprine laissées par Annais.

Highway to hell !

Chapitre 5

C a fait longtemps que je ne me suis pas réveillé en si grande forme. Et je suis certain qu'Annais n'y est pas pour rien. N'étant pas en avance pour aller au travail, je résiste – difficilement – à l'envie de repenser à la journée d'hier en me caressant. Pourtant je le sens bien, je suis d'humeur coquine, aujourd'hui. Jusque dans le choix de mes vêtements. Vu le soleil qui brille dehors, j'attrape rapidement un t-shirt et un pantacourt, celui qui moule légèrement mon entre-jambe. Surtout lorsque je ne porte pas de caleçon. Un saut sous la douche, un café avalé sur le pouce, je passe ma veste et sors de chez moi.

C'est marrant comme dans ces moments-là, tout le monde semble sur la même longueur d'ondes que nous. Vous croisez le regard d'une femme et vous avez le sentiment qu'elle a envie de vous, ne serait-ce qu'une seconde. Ou tout simplement que tout le monde vous trouve beau. Et du coup, vous vous sentez beau.

C'est ainsi que je passe la matinée, sur une espèce de petit nuage cotonneux, où tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil... Et je plais à tout le monde ! Pour une fois, je ne reste pas beaucoup cloîtré dans mon bureau, accueillant ceux et celles qui s'y risquent d'un « hum » très peu avenant. Non, cette fois, je sors dès que j'en ai l'occasion, croise des collègues préoccupés que je réussis à faire sourire en leur souhaitant le bonjour d'un ton enjoué. Je recroise même cette collègue qui se faisait un petit plaisir honteux aux toilettes la veille. Enfin, maintenant que je la vois y retourner avec empressement, le regard sur ses chaussures, ça me

paraît vraiment clair. Vu que je prends mon temps, je remarque ses pommettes rouges. Héhé ! Je me demande bien s'il s'agit de son imagination, comme moi, ou si elle se mate des petites vidéos, voire même s'offre des tchats chauds bouillants sur un site quelconque.

Mon état d'esprit coquin et taquin m'amène jusqu'à la porte de son bureau, où est écrit son nom. Mélanie ! Je le savais ! Enfin, non, j'avais oublié mais je savais que je l'avais su à un moment. Malgré tout, je n'ose pas m'y glisser pour aller regarder son écran. Le couloir n'est pas vide et je n'ai aucune raison d'y entrer, vu qu'on ne travaille jamais sur les mêmes projets. Je fais donc demi-tour et vais tranquillement jusqu'aux toilettes. Avec une douceur extrême, j'ouvre la porte pour ne pas faire de bruit.

J'ai ce qu'on pourrait appeler le "mojo". Il y a quatre cabinets et un seul est occupé. À pas de loup, je m'en approche et plaque mon oreille contre la porte tout en gardant un œil sur la poignée de celle qui donne dans le couloir. Au moindre mouvement, je n'aurai que très peu de temps pour faire comme si de rien n'était.

Bingo ! Mélanie est très discrète. À peine si elle gémit en se branlant mais elle porte des bracelets. Et il semblerait qu'elle mouille beaucoup. Entre des petits bruits de clapotements inévitables et les bracelets qui s'entrechoquent par moments, il ne fait aucun doute que Mélanie est arrivée ici très excitée et qu'elle va bientôt jouir. Et ça m'excite. Mélanie n'est pas particulièrement belle, elle est plutôt banale. Elle a tout de même quelques rondeurs qui passent sûrement pour des kilos en trop à ses yeux, mais aux miens sont ce qui fait son charme. De longs cheveux blonds, une poitrine opulente où l'on peut se perdre et des lèvres charnues. D'aucun diraient qu'elle a une bouche de suceuse, mais je ne suis pas ce genre d'hommes ! Et cette femme me fait bander, là.

Je me réfugie dans le cabinet d'à côté, sachant très bien que mon bruit la fera s'arrêter un instant. Je m'empresse de baisser mon pantacourt et me mets à me branler sauvagement. Sans aucune caresse, sans aucune transition. Je mouille le majeur de ma main

libre de ma salive et le glisse jusqu'à la moitié entre mes fesses. Je ne peux forcément retenir un gémissement, me demandant si elle l'entendra ou pas.

De cette manière, je peux jouir en un temps record. Je sais exactement où appuyer mon doigt en moi pour me faire grimper en flèche. De la même main, j'appuie violemment sur mon périnée, caressant la racine de ma queue en même temps. Les va-et-vient de ma main droite le long de ma verge finissent de me faire passer le point de non-retour en quelques secondes à peine.

Je pense que ça dure deux minutes en tout. Mélanie a eu le temps de terminer mais est encore au lavabo lorsque je sors, tout sourire. Je la vois jeter un coup d'œil dans le miroir pour voir qui c'est, puis baisser le regard à nouveau.

— Ça fait du bien, hein ? je m'exclame en venant me laver les mains.

Elle me regarde d'abord affolée, puis hoche la tête :

— Heu... Oui... Avec... Avec tout ce café que j'ai bu !

Elle ment très mal. Mais c'est mignon. Je lui souris d'un air entendu, et baisse rapidement mes yeux sur son décolleté avant de les remonter aussitôt sur une Mélanie pivoine en train de se sécher les mains.

— Le café, oui. Faut quand même faire gaffe, avec le café. C'est un excitant. Pas bon pour le cœur, lui dis-je en jetant à nouveau un coup d'œil au niveau de son cœur.

— Oui... Bien bonne journée, se dépêche-t-elle de me répondre en se dirigeant vers la sortie.

À ma grande surprise, elle marque un temps d'arrêt juste avant de refermer la porte, un sourire en coin du genre que je ne m'attendais pas à voir :

— Cela dit, je connais bien meilleur excitant !

Elle se met à ricaner en sortant un bout de langue tout rose puis claque la porte avant que je n'aie l'occasion de répondre quoi que ce soit. Je n'essaye pas de la suivre, je la laisse repartir

tranquillement, mais voilà une collègue avec qui je pourrais bien m'entendre !

Le début d'après-midi est plus difficile. D'une part parce que j'ai un dossier des plus ennuyants devant les yeux, et d'autre part parce que je me remets à penser à hier. Et au fait que Stéphane rentre aujourd'hui. Une heure et demie plus tard, je sors de mon bureau avec la ferme intention de baiser Annais avant le retour de son mari.

Ce qui est pratique, c'est qu'elle fait du télétravail. Je peux donc aller sonner chez elle, je suis certain de la trouver seule. Elle ouvre de grands yeux en me voyant sur le pas de la porte et me fait rentrer rapidement.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Julien ? Stéphane revient dans un peu plus d'une heure et je...

Je suis déjà à genoux, ayant embarqué dans le mouvement shorty et culotte avec une dextérité qui lui coupe la chique.

— Ça me laisse largement le temps de te baiser, lui dis-je tout en léchant son clitoris du bout de la langue.

Il ne tarde pas à réagir, gonfler avec insolence sous mes coups de langue répétés. Elle fait voler les fringues qui lui retenaient les chevilles de façon à pouvoir écarter ses cuisses et d'une main agrippée à mes cheveux, diriger mes lèvres vers les siennes déjà suantes de son excitation.

— Oh oui, Julien, gémit-elle en se frottant contre ma bouche, ma langue tendue en elle. C'est si bon d'avoir un amant qui sait ce dont j'ai besoin. Continue...

Passant un bras par son entre-jambe, j'attrape sa cuisse et la passe par-dessus mon épaule. Pour ne pas perdre son équilibre, elle s'accroche à mes cheveux, lui permettant par la même occasion d'onduler sur mon visage avec encore plus d'énergie. Très vite, ma face entière est recouverte de sa cyprine au goût sucré.

Je me rends compte aux décibels qui sortent de sa bouche déformée par le plaisir qu'elle a un besoin inassouvi depuis belle

lurette de se lâcher complètement. Peut-être que Stéphane n'aime pas quand elle crie si fort, mais je suis personnellement aux anges et très excité. Mes mains malaxent ses fesses avec ardeur alors que – n'ayons pas peur des mots – je lui bouffe la chatte. Qu'est-ce qu'elle est délicieuse !

Je pourrais rester ainsi pendant des heures mais elle n'oublie apparemment pas qu'elle est sensée travailler. Elle attrape mon visage dans ses mains, tremblante comme si elle était sur le point de jouir, et me relève pour m'embrasser à pleine bouche. Rapidement, ses mains descendent s'occuper de me libérer de mon pantacourt pendant que nos langues s'enroulent l'une autour de l'autre. Une fois mon pantacourt tombé à mes chevilles, elle se recule légèrement, le souffle court, le visage empourpré par le désir. Elle caresse mon pieu de chair tendu du bout de l'index, le baladant de-ci de-là en me souriant en coin. Ce même sourire que pendant la soirée barbecue.

— J'ai toujours rêvé de le faire sur la table à manger, me dit-elle avant de me tourner le dos et se diriger vers la dite table en retirant son t-shirt, ses hanches ondulant avec provocation.

Il ne me faut pas longtemps pour finir aussi nu qu'elle et attraper un préservatif dans une poche. Lorsqu'elle grimpe sur la table en se mordant la lèvre, le regard rivé sur ma queue qui va la baiser, je me mets à trembler d'excitation. Moi qui d'habitude enfile une capote comme mon ombre, je dois m'y reprendre à deux fois, sous les ricanements impatients mais tolérants de mon amante. Elle ne perd rien pour attendre. Dès que le bout de plastique est en place, je viens me coller à elle, frotter ma verge dure comme la pierre contre sa vulve qui goutte déjà sur la nappe.

D'un puissant coup de reins, je m'enfonce en elle. Le plaisir que je lis sur son visage mêlé à la surprise dans ses yeux est un véritable délice.

— Baise-moi, Julien... me dit-elle avec une autorité qui me fait rugir de plaisir.

Je prends son visage dans mes mains et colle ma bouche à la sienne en lui assénant de virulents coups de boutoir. Elle se met à crier, pendant quelques secondes, avant de serrer les mâchoires. Le fait d'être chez elle la fait sûrement réfléchir à deux fois avant que les voisins ne nous entendent. Mais comment dire ? Le simple fait qu'elle retienne ses cris me pousse à la pilonner encore plus fort.

Elle me regarde avec des yeux exorbités. Je la sens se contracter avec une violence inouïe sur mon pieu. La table se met à remuer, je dois avancer de quelques centimètres pour compenser son recul, jusqu'à ce qu'Annais lâche un râle profond en se laissant tomber en arrière, s'allongeant les bras en croix sur la table.

Par réflexe, mes mains attrapent ses seins et les malaxent furieusement tout en ralentissant mes va-et-vient, ondulant en elle tout en l'admirant. Elle se met aussi à onduler, me souriant en reprenant son souffle. Je sens que je vais bientôt venir. Tout en douceur. J'ai envie de jouir dans la capote, de rester en elle jusqu'à l'orgasme. Ses jambes qui se mettent à m'entourer puis se rejoignent dans mon dos pour me garder contre elle me font penser qu'elle désire la même chose.

C'était sans compter sur le téléphone. Alors tout lui revient en tête. Le boulot, son mari qui va revenir. C'est d'ailleurs le téléphone du boulot qui sonne. Elle sursaute, laisse la panique la dévorer :

— C'est le boulot, je... Je dois répondre !

Elle prend deux bonnes inspirations avant de décrocher et franchement, elle m'épate. Il n'y a pas un truc dans sa voix qui puisse laisser deviner qu'elle était en train de se faire baiser. J'en suis presque vexé. Mais au lieu de laisser de telles pensées s'insinuer en moi, je préfère profiter de la situation.

Je la regarde, nue devant son bureau, notant des trucs sur des bouts de papier, ouvrant un dossier, puis un fichier sur l'ordinateur, avec un naturel qui ferait presque oublier qu'elle est nue, les cuisses enduites de cyprine qui coule de son sexe. Et la vision est des plus appétissantes. Je m'approche doucement et elle est tellement à ce

qu'elle fait qu'elle ne remarque ma présence que lorsque mon gland débarrassé de son bout de plastique vient caresser son dos.

Elle se retourne doucement, pensant sûrement d'abord qu'il s'agit de ma main et ouvre de grands yeux à la fois surpris et excités sur ma verge tendue vers elle, presque à hauteur de bouche. Je lui souris en coin, caressant toute ma longueur d'une main, alors qu'elle me fait des yeux noirs et qu'elle se retourne. Mais c'est mal me connaître que de croire que je vais la laisser s'en sortir ainsi.

Je m'en vais chercher une chaise et reviens m'asseoir près d'elle. Je reçois encore une paire d'yeux noirs qui pourtant ne peuvent s'empêcher de se baisser sur ma queue. D'un mouvement de la main, elle me fait signe de déguerpir, mais je lui souris, commençant à me branler. Je crois savoir que ces coups de fil peuvent parfois durer des lustres, et il est hors de question que je parte d'ici sans avoir joué.

Elle voit bien mon petit jeu et baisse les bras. Elle continue de répondre à son client, d'ouvrir des dossiers, en jetant des coups d'œil vers moi, à la fois exaspérée et, si j'en crois l'assise de son fauteuil, très excitée. Elle se mord la lèvre inférieure quand mes mains accélèrent. Je tiens mon manche des deux mains, me branlant comme un forcené sans la quitter des yeux. Son corps entier est un appel à l'indécence. Peut-être même encore plus... Non ! Quand ce corps ondule pour rechercher la jouissance, c'est là qu'il est le plus beau. Quand elle pose des yeux fiévreux sur moi alors que je la pilonne sans retenue, et qu'entre deux cris de plaisirs, elle me fait son petit sourire en coin.

Visiblement amusée par la situation, elle profite d'un moment où elle n'a pas besoin de son ordinateur pour se tourner face à moi. Son client semble parti dans un monologue et Annais opine juste par moments, ouvrant grands ses cuisses pour moi. De sa main libre, elle écarte ses lèvres et je peux voir le flot de cyprine qui coule de sa vulve rose. Lorsque son pouce se met à frotter son clitoris gonflé, elle se mord la lèvre.

Elle me fait jouir rien qu'en posant les yeux sur moi. J'ai juste le

temps de me lever pour venir décharger sur sa poitrine. Elle ouvre d'abord la bouche en un O muet, comme choquée de ce que je fais. Puis m'offre un sourire qui vaut tout l'or du monde. Mon sperme coule sur ses seins et son ventre. Son client continue de parler et elle penche légèrement la tête pour passer rapidement sa langue sur mon gland sensible.

Oubliant que je dois me presser pour m'en aller, je viens lécher ses seins, un par un, puis son ventre. Elle ne peut s'empêcher d'onduler de plaisir, toute occupée qu'elle est à retenir son hilarité de me voir avaler ma propre semence. Elle en est clairement surprise, mais semble aimer ça. Tant mieux, parce que j'avoue que j'apprécie, moi. Si d'habitude, ce n'est pas quelque chose que je montre aux femmes, avec elle c'est différent. Elle veut du sexe, du cul, que ce soit mal, indécent. Je compte bien lui montrer toutes mes facettes en cette matière.

Après un baiser dans le cou alors qu'elle est repartie dans ses dossiers, je me rhabille et m'en vais, bien que cette fois, elle n'ait pas joui. Un sourire en coin se dessine sur ma bouche. Elle reviendra vers moi pour jouir, comme une furie. Mais d'ici là, c'est week-end. Stéphane sera bientôt de retour et nous devons attendre pour une nouvelle partie de jambes en l'air.

J'arrive plus tôt que d'habitude en bas de mon immeuble, pour un vendredi. C'est le jour où je reste facilement bosser plus tard, quand je n'ai pas une amante à satisfaire. Mais là, je n'avais pas vraiment envie d'y retourner. Je sors de ma voiture et jette un coup d'œil à l'immeuble face au mien et tente de retrouver, mine de rien, la fenêtre où j'avais cru voir quelqu'un me regarder. Si c'est bien celle que je pense, elle est ouverte.

Je monte rapidement chez moi avec sûrement la trogne d'un gamin qui pense à une connerie, qui sait très bien que c'est mal, mais que ça excite de le faire. J'ouvre ma porte et vais m'ouvrir une bière pour fêter un week-end qui commence si bien et me dirige vers la commode. Dans le tiroir de droite, je ne trouve pas ce que

je cherche, mais dans celui de gauche, je me mets à rigoler tout seul en sortant une paire de jumelles !

Le temps de boire ma bière, je me poste à la fenêtre du balcon et dirige les jumelles vers la fenêtre ouverte. Normalement, on ne devrait pas me repérer, mais je ne me colle pas à la fenêtre au cas où, préférant rester un peu dans l'ombre. Cinq bonnes minutes passent avant que quelqu'un ne s'approche de l'encadrement. Une femme d'une petite cinquantaine d'années, les cheveux courts et grisonnants, vient tapoter un paillason sur le rebord de la fenêtre. Je la regarde avec intérêt. Était-ce elle qui me matait pendant que je me branlais ? Ce serait excitant. Elle n'est pas forcément le genre de femme vers qui je me tournerais au premier abord, mais quoi qu'il en soit, qu'une femme trouve un intérêt quelconque à rester me regarder me caresser est plutôt gratifiant !

Elle porte un débardeur sans soutien-gorge et je dois bien avouer que je ne dirais pas non à un petit tour entre ses seins généreux, même vus d'ici ! Mon imagination commençant à partir en vrille, et ne voulant pas l'arrêter, je change de fenêtre lorsqu'elle a fini avec son tapis et essaye de continuer de la voir à l'intérieur de la maison. Chose difficile car nous ne sommes pas au même étage, ni même face à face. Mais j'arrive à voir un petit bout du salon. Et tout ce que j'arrive à voir, c'est cette femme qui fait la bise à quelqu'un dont je ne vois que les pieds.

Je laisse tomber et vais me griller une cigarette sur le balcon, gardant tout de même un œil discret sur la fenêtre encore ouverte. Pourtant, mon regard est rapidement attiré par la porte d'entrée de l'immeuble d'où sort une jeune femme dont je ne peux voir que les longs cheveux blonds. La vingtaine maximum, mais qui a hérité de la poitrine de sa mère, de ce que je peux en juger d'ici.

J'ai besoin d'une deuxième bière. Cette imagination ne me laissera jamais tranquille. Mais je ne fais rien pour l'arrêter !

Chapitre 6

Ayant l'habitude de rester travailler plus tard le vendredi soir, je ne sors jamais ce jour-là. Et hier soir n'a pas fait exception. Grâce à ça, j'entame le samedi sur les chapeaux de roue. Un bref petit déjeuner, et je file à la salle de sport, dans l'espoir de voir fondre ce ventre avant qu'il ne soit trop tard. Bon... Je dois bien avouer qu'à la base, les salles où suer ensemble, c'est pas trop ma tasse de thé, et il a bien fallu Amandine et son petit corps musclé, que j'aurais bien aimé bousculer, pour me convaincre des bienfaits de ces lieux. J'y suis donc allé la première fois pour reluquer plus qu'autre chose. Amandine m'avait dit y aller régulièrement, alors j'avais pensé faire d'une pierre deux coups.

Les yeux baladeurs ne sont pas vraiment bien vus dans cette salle, mais je sais rester discret. Et puis comme je vous l'ai dit : mon imagination se contente facilement d'un geste, d'un regard échangé. Alors je suis là, comme un abruti à suer sur mon vélo qui ne bouge pas d'un poil, un léger sourire aux lèvres à m'imaginer sucer ces tétons qui pointent, baiser ce cul tout rond. On a du mal à y croire sans l'avoir vu, mais il y a là beaucoup plus de gens qui ont déjà un corps de rêve que de gens comme moi qui espèrent retrouver leur forme d'il y a trop d'années.

Amandine doit avoir dans les 25 ans et vient tous les samedis matin. Je sais qu'elle paraît bien trop jeune pour moi mais malgré cela, je me suis habitué à venir ici. Je ne perds pas mon ventre mais à défaut du corps, ça entretient le moral. C'est comme si je me découvrais. Tiens, je ne suis pas qu'esprit et peut-être que

maintenant que j'ai dépassé la barre fatidique des 33 ans, je n'ai plus envie de mourir jeune. Soit on meurt jeune, soit on meurt vieux. Mais c'est naze de mourir à 45 ans. Alors je m'économise, maintenant. Tout en gardant ma philosophie : profiter de chaque occasion.

Et l'occasion de voir Amandine sur son tapis de course est bien trop belle, là. Elle est devant moi, de profil, ses cheveux longs attachés en un chignon serré. Ses seins rebondissent malgré le haut moulant qui les emprisonne. Son ventre plat luit de transpiration, ses cuisses puissantes dans son cuissard me donnent envie de tout arracher... Ou d'être le tapis sur lequel elle court.

Je vous l'ai dit, je suis plutôt du genre dominant. Toutefois, il existe quelques femmes qui peuvent me faire cet effet. Je les regarde et je sais qu'elles pourraient faire n'importe quoi de moi. Même me piétiner. En même temps, ça ne m'est jamais arrivé. Je ne suis pas sûr que je supporterai cela bien longtemps. Mais c'est très excitant, et le fait même de savoir que je ne tiendrais pas dix minutes avant de me rebeller me rend plein de respect envers ceux et celles qui savent dépasser l'image qu'ils ont d'eux, qui savent s'oublier et s'abandonner au plaisir. J'ai toujours considéré qu'il fallait être d'une grande force pour se soumettre. Et m'imaginer en être capable, même cinq minutes, m'excite au plus haut point.

— Tu veux de l'aide, mec ?

Je sursaute en sentant une tape énergique sur mon épaule qui manque me faire tomber de mon vélo sans roues. C'est Joseph, mais tout le monde l'appelle Joe. C'est plus cool, pour un coach sportif. Je me tourne vers lui avec l'air de ne pas comprendre ce qu'il veut dire, et le vois appuyer sur les boutons du guidon. D'un coup, pédaler devient plus difficile et je m'appête à protester quand il me chuchote :

— Encore trente secondes et la bave coulait sur ton menton.

Il me sourit en coin et je deviens pivoine. Je sais que c'est très mal vu de reluquer les gens dans les salles de sport et Joe serait

sûrement capable de me mettre dehors pour m'avoir grillé. Mais apparemment, il prend la chose plutôt à la rigolade et ne souhaite pas me mettre mal à l'aise :

— Allez ! Cinq kilomètres comme ça, puis tu pourras passer au rameur ! C'est bien, Julien ! Tu vas bientôt dépasser ton objectif !

Je ne sais pas pourquoi il dit ça. Les seuls objectifs que je m'étais fixés en venant ici étaient de perdre la graisse sur mes abdos, et reluquer de jolis culs. Malgré ça, je vois bien les regards qui se posent sur nous quand il a dit ça à voix bien haute. Les hommes et les femmes qui me regardent sont plein de considération. Certains et surtout certaines ne m'avaient sûrement jamais remarqué, et aujourd'hui, avec cette phrase, ils me voient comme l'un des leurs. Sauf que je ne le suis pas. Je n'ai aucune envie d'être ce type plein de muscles, ou celui-ci qui doit avoir un cœur à toute épreuve, vu comment il enchaîne les exercices de cardio avec facilité. Je n'ai pas besoin de leur assentiment, juste de me sentir bien dans mon corps.

Et pourtant, face à moi, Amandine me lâche un petit sourire et me fait coucou de la main. Aussitôt, je vois Joe arriver derrière elle et poser la main sur le bas de son dos, la réprimander gentiment de la tenue de son corps quand elle court. Je réponds à son salut et me concentre sur mes pédales. Cet enfoiré a bien augmenté la difficulté !

Quelques minutes plus tard, exténué, je me dirige vers le rameur avec lenteur, zieutant à droite et à gauche. Si les premières fois que je suis venu ici j'étais très complexé, ce n'est plus le cas. Comme je le précisais, ces lieux sont remplis de gens qui n'en ont pas vraiment besoin, dans le but de retarder le moment où ils en auront besoin, sûrement. Alors forcément, à côté de tous ces mecs musclés, que l'effort ne semble pas gêner, je fais bien pâle figure. Lorsque je sue à grosses gouttes, j'ai la respiration d'un taureau en fin de vie, le visage rempli de plaques rouges et le dos voûté. Mais maintenant je m'en moque, et même si je ne reçois que très peu de coups d'œil de la part de la gente féminine, je sens que je suis le bienvenu ici.

Ce qui me permet de garder contact avec cette Amandine. Lorsque j'ai une idée en tête, je ne l'ai pas ailleurs et j'en profite souvent pour échanger quelques mots avec elle, à la sortie de la salle. La douche aidant, je suis bien plus présentable que pendant ma séance de torture hebdomadaire. Et elle sent bon, après la douche.

— Je suis contente pour toi, me dit-elle sur le trottoir. Si Joe t'a à la bonne, c'est qu'il est content de ton travail. Il n'en a pas l'air comme ça, mais il nous surveille !

— C'est vrai que je sens la différence, lui dis-je en mentant honnêtement en tapotant mon ventre. Mais au-delà de ça, j'aime bien venir tous les samedis matin. Ça me met de bonne humeur pour entamer le week-end !

— Pour avoir le droit d'abuser le samedi soir ? me demande-t-elle sur le ton de l'humour.

— Exactement. Je peux maintenant abuser sans mauvaise conscience !

— Et j'ai cru comprendre que tu aimais bien abuser...

Cette petite phrase pleine de sous-entendus me laisse pantois une seconde. Inconsciemment, mon sourire s'élargit en plongeant mon regard dans le sien, alors que je me pose mille questions. Est-ce que ça veut dire que quelqu'un lui a parlé de moi ? Et qui ? Quelqu'un avec qui j'ai baisé ? Quelqu'un qui m'a simplement vu en soirée ? Ou est-ce les deux soirées où l'on s'est retrouvé qui lui font dire ça ? Je ne me souviens pourtant pas avoir abusé dans ces soirées. Et puis qu'est-ce qu'elle entend par "abuser" ? Boire trop ? Manger trop ? Baiser trop ? Ou carrément abuser des gens ?

Quoi qu'il en soit, ses yeux rieurs me font penser qu'elle ne me reproche rien. Bien au contraire.

— J'avoue, oui, lui dis-je enfin sur le même ton. Mais ça...

Ma phrase est coupée par un klaxon qui retentit. Amandine se retourne vers la voiture et remet son sac sur son épaule :

— Je dois filer, une copine qui vient me chercher ! À samedi !

Je n'ai même pas le temps de répondre qu'elle se met à courir

jusqu'à la voiture dans laquelle elle s'engouffre sans un regard vers moi, ni un dernier coucou. En même temps... Elle a presque 15 ans de moins que moi. Qu'est-ce que je peux attendre ? Je tâte mon ventre, me disant qu'avec un peu de chance, mes fantasmes pourront servir à faire fondre ma graisse. Quoi que je le ferais bien fondre d'une autre manière.

Alors que la voiture qui est venue la chercher, une Twingo orange, me dépasse pendant que je marche en direction de chez moi, ces dernières pensées m'amènent jusqu'à Annais. Je me demande quand nous pourrons recommencer. D'un coup, je ressens un peu de remords. Fantasmer sur la femme de son meilleur pote, c'est une chose. La baiser, c'est encore jouable. Mais être là à me demander à quel moment il va nous laisser assez de champ libre pour que je puisse la sentir contre moi à nouveau, j'ai plus de mal.

Et pourtant ! C'est de lui-même que vient la réponse. Mon portable vibre dans ma poche et je le sors pour lire le texto : « Salut mec ! Si tu veux, on passe te prendre pour aller ensemble à la fête d'Augustin ! Ma mère vient prendre les mômes pour 16h, on arrivera un peu après ». Augustin. J'avais complètement zappé. Ce sacré Augustin qui fête ses 10 ans de mariage. Il va y avoir plein de gens, ça va être une beuverie sans nom. Comment j'ai pu oublier ça ?

Je ricane tout seul en marchant, lorsque la seule réponse évidente à cette question me vient à l'esprit : Annais. J'étais tellement pris par cette nouvelle aventure que j'en ai oublié Augustin et Aurélie. « Bingo ! » que je réponds à Stéphane, me délectant déjà du moment où je vais croiser le regard d'Annais avec Stéphane à ses côtés. Je sais d'ores et déjà que rien ne paraîtra sur moi. J'ai toujours regardé sa femme avec envie, ce n'est sûrement pas maintenant que ça va changer. Mais elle... Osera-t-elle me regarder en face sans aucun remord ? Si elle ne cille pas en me voyant, ça va promettre une soirée endiablée. Dans le cas contraire, il vaudra mieux mettre fin à cette histoire tout de suite.

De retour chez moi, je m'avale une pomme en matant la fenêtre de l'immeuble d'en face. Elle est fermée, mais fixer un point m'aide à me vider l'esprit. Ce qu'il me faut, pour patienter, c'est de la musique. Un bon Clash me va parfaitement. J'ouvre même la fenêtre, pour en faire profiter les voisins. Je suis comme ça, j'aime partager mes petits plaisirs de la vie. La vieille mégère au-dessus de chez moi ne sait pas apprécier les gestes de générosité de son voisin, par contre.

J'ai un faible pour quelques chansons des Clash en particulier. Et « Death or glory » en fait partie. Le genre de faiblesse qui me fait monter encore le son. Et c'est en alternant un air-guitare en imitant Joe Strummer et sa jambe gauche, puis du air-basse avec Paul Simonon qui paraissait toujours si perché, juste en passant devant la fenêtre, que je la vois. Je m'arrête net et me penche pour m'assurer d'avoir bien vu.

Garée là, une Twingo orange. J'ai beau regarder à droite et à gauche, même en face, au-dessus, en-dessous, rien. Un instant, je reste fixer la voiture. Puis hausse les épaules. Après tout, des Twingo orange, il doit y en avoir plein.

Pourtant, c'est plus fort que moi. Je fais un peu de ménage, cuisine rapidement, mange dans le canapé, m'assois devant l'ordi. Tout ce que je fais est entrecoupé de moments où je jette des coups d'œil vers la voiture orange en espérant voir à qui elle appartient. À plusieurs reprises, je me dis que je vais laisser tomber, que c'est encore mon imagination qui me joue des tours. Mais c'est pourtant en regardant une nouvelle fois dans la rue que je vois ce qui va commencer à faire de cette journée une des plus chaudes de ma vie.

La voiture n'a pas bougé, et il n'y a personne autour. Néanmoins, mon regard file inconsciemment jusqu'à la fenêtre où j'avais vu une voyeuse ou un voyeur quand je me branlais dans la voiture. Mon cœur fait un bond, pulsant une dose de sang qui me réchauffe le corps entier. J'étais sûr que les Twingo orange ne couraient pas les rues. Et c'est bien Amandine que j'ai vu passer devant la fenêtre.

Je reste là un bon moment, fixant cette fenêtre, mon cerveau m'envoyant mille images toutes plus salaces les unes que les autres. Mon attention est attirée par la fenêtre juste à côté. Un rideau que l'on ouvre. Je ne reconnais pas la jeune femme qui se tient là, dos à moi, mais devine facilement qu'il s'agit de la fille que j'avais vu sortir la veille.

La demoiselle s'avance d'un pas vers l'intérieur de ce qui semble être une chambre et je vois Amandine la rejoindre. Puis elles s'enlacent, s'embrassent. Je n'ose qu'à peine comprendre ce qui peut être en train de se jouer. Mais cette imagination implacable se met en branle. Tout s'imbrique, encore plus facilement que des Lego. Ma branlette dans la voiture, une ombre à la fenêtre qui me surprend. Amandine qui me fait des sous-entendus. Et maintenant le rideau ouvert.

Je suis peut-être bien trop vieux pour espérer me glisser entre ses cuisses, mais il semblerait que je ne le sois pas assez pour faire partie d'un de leurs petits jeux. Je m'attends à les voir se tourner vers moi à tout moment mais elles ne font rien de tel. Amandine retire le t-shirt de sa copine et se penche pour lui picorer les seins. D'où je suis, je ne vois pas bien, ne peux que deviner ce qui se passe, mais je suis excité. Terriblement excité.

J'hésite un moment à aller chercher mes jumelles, mais j'ai peur que l'ustensile ne les fasse fuir. J'aimerais pourtant pouvoir me reculer un peu et me caresser en les regardant. Elles s'embrassent à nouveau à pleine bouche, les cheveux d'Amandine se mêlant à ceux de la voisine. Et je bande comme un fou. L'idée qu'elles puissent s'exhiber en sachant que je les regarde me rend dingue. Peut-être ne m'ont-elles pas vu, peut-être espèrent-elles simplement que je les regarde. Ou peut-être que ce spectacle ne m'est pas personnellement destiné.

Peu m'importe. J'ouvre mon pantalon quand Amandine plaque sa copine contre l'armoire et s'attaque à son leggings. À peine l'a-t-elle mise nue qu'elle tombe à genoux et se met à brouter le sexe

apparemment complètement rasé de son amie. Au même moment, je me saisis de mon membre tendu, tout en essayant de trouver un angle de vue plus à l'aise, sans qu'on ne puisse trop me voir. Il me semble que seuls les habitants de l'immeuble d'en face qui sont au-dessus de moi pourraient me surprendre. Mais je n'en jurerais pas.

De toute façon, toute mon attention est happée par les deux jeunes femmes. Ma voisine ondule ses hanches contre la bouche d'Amandine en la tenant des deux mains par les cheveux. Ses seins ronds et fermes sont un véritable appel à la luxure et le large sourire qui illumine son visage me fait dire que je ne surprends pas une première fois. Et j'adore ça. Tout en me branlant, je sais déjà le plaisir que je vais prendre à retourner à cette salle de sport pour recroiser Amandine. À moins qu'elles ne m'invitent à les rejoindre.

Mais ma sportive ne se tourne pas vers moi, quand elle relève le visage de l'entre-jambe de ma voisine. Elle se met à la doigter avec véhémence et la blonde tremble de tout son corps. Amandine vient de la faire jouir en quelques coups de langue. L'autre s'agrippe à son visage, tente de se pencher pour embrasser son amante, mais se cambre violemment en recevant une nouvelle décharge de plaisir.

Je me mords violemment la lèvre inférieure en faisant aller et venir ma main le long de ma verge tendue. Un léger bruit de clapotement se fait entendre, alors que les premières gouttes de sperme se sont étalées sur mon gland turgescent. Ma main libre malaxe fermement mes bourses qui ne demandent qu'à se vider. Je suis en nage, haletant, la bouche sèche, les yeux fixés sur ce couple auquel je ne m'attendais pas une seule seconde.

Mes mouvements se font encore plus saccadés lorsque la voisine tire sur les cheveux d'Amandine pour la faire se relever. Aussitôt, elles s'embrassent à nouveau avec l'urgence du désir ardent. La blonde s'attaque au chemisier de ma petite sportive qui n'a pas fini de hanter mes moments de solitude, après ça. Avec une dextérité égale à la mienne, le soutien-gorge tombe au sol et tout en suçant son téton gauche, elle ouvre son jean et le fait tomber à ses chevilles.

Ce cul... Je crois que je n'ai jamais vu un aussi beau cul. Ou alors c'est le fait de monter dans les tours. Je ne sais pas, je ne sais plus. Je veux juste jouir en la voyant de face. Que la blonde la plaque à son tour contre l'armoire et que je vois la jouissance sur son visage.

Au lieu de ça, elle la pousse en arrière, jusqu'à la faire tomber sur le lit, sûrement. Mais ce geste m'empêche de les voir. Je la vois juste rejoindre Amandine telle une tigresse qui fond sur sa proie, puis plus rien. Je ne tarde pas à gicler sur le sol. Je garde les yeux rivés sur la fenêtre jusqu'au bout, mais ce n'est qu'au moment où je relève mon pantalon que j'éclate de rire en voyant le mouvement.

Une troisième jeune femme, brune aux cheveux courts, se tient nue et debout, tournée vers Amandine et la voisine, un téléphone dans une main, l'autre entre ses cuisses. Elle les filme en se caressant. Je ricane tout seul, restant là à regarder un instant avant de refermer la fenêtre. Et c'est peut-être ce mouvement qui a créé un éclat de lumière avec le soleil. La camerawomen, sûrement la conductrice de la Twingo, tourne le visage vers ma fenêtre avec un large sourire aux lèvres.

Je ne pense pas qu'elle m'ait vu, et encore moins reconnu, mais elle semble persuadée que quelqu'un était en train de les regarder et elle a l'air d'aimer ça. J'aimerais beaucoup rester là à regarder se caresser. Ses petits seins sont appétissants, sa bouche alléchante. Pas assez de formes à mon goût, elle ressemble à ces top-modèles qui n'ont que la peau sur les os, mais elle dégage quelque chose d'éminemment sexuel. Oui, j'aimerais beaucoup rester là à regarder, j'aimerais encore plus leur faire savoir que j'ai assisté au spectacle et que j'ai aimé. Qu'est-ce que j'adorerais qu'Amandine sache que je me suis branlé en la matant à lécher la chatte de sa copine.

Mais il semblerait qu'il ne s'agit que d'une coïncidence. Qu'elles n'étaient pas là parce que la voisine m'avait vu me branler. Et il semblerait que je sois complètement à la bourre ! Je nettoie rapidement mon sperme sur le carrelage et file dans la salle de bain pour une douche rapide. C'est que ce soir, c'est costume obligatoire

et qu'il va me falloir être à la hauteur. Parce que je suis certain d'une chose : telle que je la découvre, si Annais n'a pas eu de remords au retour de Stéphane, elle aura envie de se faire prendre pendant la soirée. Et cette envie est plus que partagée. Ce sera un gros risque, mais le peu de remords que j'avais se sont envolés grâce à ces trois demoiselles. Elles m'ont mis dans un tel état que je ne vais plus penser qu'à ça.

Et lorsque j'ai enfin terminé de passer mon costume, devant le miroir, une pensée me traverse : j'ai envie de jouer sur sa robe, ce soir.

Des fois, je me pose des questions sur ma santé mentale. Puis une sonnette retentit et j'oublie tout ça.

Chapitre 7

J'ouvre la porte et tombe nez-à-nez avec Stéphane qui me tape la bise avant d'entrer dans mon appartement en me demandant si j'ai des bières. J'acquiesce et il se dirige vers le frigo alors que je fais entrer Annais.

Annais. Dans sa robe à volant et une veste légère sur les épaules, on dirait qu'elle part à un pique-nique dans les champs de blé. Je me retiens de mordiller ma lèvre inférieure en la reluquant mais elle profite de ce que Stéphane a le dos tourné pour me lancer un petit sourire en coin qui me fait fondre comme neige au soleil, juste avant de me faire la bise à son tour.

— On a le temps de s'en jeter une petite ! s'exclame Stéphane, trois bières dans les mains.

C'est donc parti. Et je le connais, l'énergumène, quand il est comme ça. Je sais déjà qu'il va finir couché le premier, et je dois bien avouer que je m'en réjouis d'avance. Mais pour l'instant, ce qui me réjouit le plus, c'est le naturel avec lequel Annais va s'asseoir sur le canapé. Celui-là même où je l'ai baisée deux jours plus tôt. Je ne rate pas le petit sourire qui se dessine sur ses lèvres délicieuses, quand elle pose les yeux sur les coussins.

Pour ma part, je m'installe dans le fauteuil et laisse Stéphane, assis près de sa femme, servir les bières.

— Je suppose que tu n'as pas prévu de tente pour dormir, me lance-t-il après qu'on ait trinqué tous les trois.

— Tu sais bien... En vrac dans un coin de canapé, ça m'ira très bien, lui dis-je en rigolant.

J'ai toujours eu cette capacité de dormir n'importe où, n'importe comment. Et même à jeun ! Cette fois, pourtant, je vois Stéphane sourire à Annais et devenir taquin.

— Tu vois ? lui lance-t-il. J'ai bien fait de te dire de prendre les deux tentes.

— Oui, répond-elle alors avec un petit truc dans la voix qui me fait dire que la suite va me plaire. Ça évitera que tu te retrouves dans la même situation qu'il y a dix ans, si tu ne finis pas la soirée tout seul.

J'aurais dû m'y attendre. C'est vrai que ce mariage avait tourné bizarre. Lorsque les choses avaient commencé à se préciser entre moi et Mélissa, la copine black d'Aurélie, j'avais repéré plusieurs endroits dans la salle où on pourrait s'éclipser. Il y a dix ans, on était beaucoup plus de célibataires. Deux couples se sont formés ce soir-là, d'ailleurs. Et pendant que les parents, oncles et tantes, et petits cousins-cousines, festoyaient à table ou sur la piste de danse, les recoins se remplissaient de couples en train de baiser, à droite à gauche, avec une discrétion tout à fait admirable, je dois bien avouer.

Seulement voilà ! Il semblait que j'avais été le dernier à conclure, comme on dit. Pour ma défense, Mélissa dansait comme une déesse. Un corps qui ondulait d'une façon... Quand elle dansait, on avait l'impression d'avoir déjà commencé les préliminaires. Quoi qu'il en soit, je la tenais par la main et l'entraînais dans tous les endroits que j'avais repérés. On a surpris cinq couples, en tout. Ce qui ne nous a pas vraiment aidés à rester patients. C'est donc elle-même qui m'a attiré depuis l'arrière-scène vers la pièce où étaient rangées les chaises et les tables.

Les préliminaires ayant déjà été bien entamés sur la piste de danse, elle m'a littéralement sauté dessus. Elle baisait comme elle dansait. Elle vous donnait l'impression de se laisser guider tout en guidant. Une vraie artiste. Le mec qui lui a fait les deux enfants qu'ils ont maintenant a dû adorer les faire ! Ça aurait dû être une de

mes meilleures parties de jambes en l'air. Mais c'était sans compter sur les idées pourries de Fabien, le meilleur ami d'Augustin et son témoin. Fabien s'était senti obligé d'organiser des jeux toute la soirée. Bon, il y a eu des moments où on a quand même bien rigolé. Mais mijoter une chasse au bouquet au lieu du traditionnel lancer, c'était peut-être trop.

Il y avait deux portes qui amenaient à cette salle. Celle par laquelle on était arrivé avec Mélissa qui donnait sur l'arrière-scène, puis une autre qui donnait directement sur la salle. J'étais allongé sur une pile de table, la belle black me chevauchait en me tournant le dos. Si je me souviens bien, je lui tirais les cheveux pour la cambrer, et j'étais à deux doigts de jouir. Les portes se sont ouvertes en grand. Je me souviens des visages, surtout. Il y avait les trois filles venues chercher le bouquet dans cette pièce qui ont éclaté de rire. En arrière-plan, un gamin ou deux qui ont ouvert de grands yeux tout ronds. Et encore plus loin, des visages bien plus vieux carrément outrés. Les portes se sont refermées très vite, mais Mélissa n'a pas osé revenir dans la salle pour les deux heures suivantes, le temps que la plupart des membres de famille soient partis et qu'il ne reste quasiment plus que les amis, beaucoup plus compréhensifs.

Stéphane a connu Annais un an après cette soirée. Mais je crois bien que le jour où il me l'a présentée, il n'a pas attendu cinq minutes pour lui raconter cette anecdote. J'aurais pu m'en offusquer, mais la voir en rire en rougissant ainsi m'avait fait craquer. Alors très vite, j'ai assumé devant elle le personnage de l'éternel célibataire qui enchaîne les conquêtes.

La suite, vous la connaissez. Alors je lui souris de toutes mes dents, prends mon air taquin et lui réponds du tac au tac :

— Peut-être que Mélissa sera là, oui.

Je m'attends forcément à un petit retour de bâton, genre jalousie, chasse gardée, et tout le toutim. D'ailleurs, il faudra bien, si l'on continue à baiser ensemble, qu'on parle de ça à un moment.

Ce n'est pas parce que je suis son amant que j'arrêterai de baiser ailleurs. Et vu qu'on passe pas mal de week-end ensemble, il serait bien possible qu'elle me voie partir avec une autre femme qu'elle. Et pourquoi pas me mettre en couple avec quelqu'un. Je vais bientôt avoir 40 ans et c'est vrai, des fois j'aimerais bien rentrer chez moi et ne pas être seul. Mais la réponse vient directement de Stéphane, qui ne laisse pas le temps à Annais de répliquer :

— Elle est mariée et a deux gosses, maintenant, tu sais.

— J'en ai connu que ça ne dérangeait pas, tu sais ! lui dis-je sur le ton de l'humour, vu qu'il est au courant de quasiment toutes mes aventures.

Tout en disant ça, j'évite quand même de regarder Annais, histoire de ne froisser personne. Ce qui l'aide sûrement à revenir dans la conversation sans mal :

— Et moi qui croyais que tu ne ferais jamais le premier pas pour qu'une femme trompe son mari. Ce n'est pas ça que tu disais ?

Et bim ! Prends ça dans ta gueule, Julien ! J'imagine facilement qu'elle pense à un truc du genre : rentrer dans la chambre de son meilleur ami où sa femme dort alors qu'il vient de partir. Mais je ne suis pas du genre à me laisser abattre si facilement. Je reprends mon air de tête à claques et lui sors :

— Je ne fais que répondre à des attentes... plus ou moins sous-jacentes. Tu remarqueras que je n'ai jamais brisé de couple. Quand ce n'est qu'une histoire de cul, c'est plus facilement pardonné... voire oublié.

Petit blanc de sa part, même si elle ne montre rien de ce que je crois se passer en elle. Oui, ces mots étaient clairement pour elle. Oui, je reste persuadé que si elle n'a pas fait le premier pas vers ma queue, elle m'a offert tous les signaux pour que je le fasse. Je ressens encore dans mon cœur l'assurance avec laquelle je suis entré dans cette chambre. Je n'aurais jamais osé le faire si elle n'avait pas tout fait pour que je le fasse.

Heureusement, je n'ai pas le sentiment que mes mots l'aient

touchée dans le mauvais sens, et Stéphane sauve inconsciemment la situation en claquant sa bière vide sur la table basse.

— Bon ! C'est pas tout ça, mais va falloir y aller ! Je pisse un coup et on file ?

— Ça marche ! répond-on en chœur avec Annais.

Et dès que Stéphane n'est plus dans notre champ de vision, les hostilités démarrent. Annais me lance un sourire en coin et remonte sa robe jusqu'à ce que je puisse voir qu'elle ne porte pas de culotte. Elle tapote son clitoris du bout de l'index et me dit à voix basse :

— Oui, Julien... Tu as répondu à mes attentes à ton encounter. Et j'espère que tu le referas très vite.

Autant dire qu'après l'après-midi que j'ai passé, c'est comme un coup de grâce qu'elle me porte, là. Elle vient d'activer le mode "queutard". Je pourrais me mettre à baiser et lécher tout ce qui passe et qui réclame un tant soit peu d'attention de la part d'un homme. Je termine ma bière d'un trait pendant qu'elle redescend sa robe et me lève pour passer dans son dos et me pencher dans son cou, juste pour la reniffler.

— Je suis sûr qu'ils auront préparé plein de sangria, lui dis-je en me relevant alors que la chasse d'eau s'actionne. Allez, termine ta bière, qu'on puisse y aller !

Stéphane adore la sangria. C'est son péché mignon. Il boit ça comme s'il n'y avait pas d'alcool, jusqu'à ce que les effets soient dévastateurs.

Quelques minutes plus tard, nous voilà dans la voiture, sous le soleil, les fenêtres ouvertes, la musique à fond en train de rire et de crier dans l'habitacle. Presque dix ans en arrière. Quand Annais n'était que la copine de Stéphane, qu'ils baisaient encore régulièrement, sûrement, et qu'ils n'avaient pas d'enfants. Nous retrouvons notre jeunesse le temps du voyage, à parler de tout et n'importe quoi, comme s'il n'y avait rien d'autre à penser que le moment présent.

Mais putain... Dix ans de mariage. La plupart des gens présents

dans ce jardin d'un demi-hectare sont mariés et ont des enfants. D'ailleurs, la plupart des discussions tournent autour des mioches, qui n'ont pas été invités, pourtant. À part quelques uns qui n'ont pas pu les faire garder et qui disent déjà que, du coup, un des deux rentrera tôt pour que l'autre reste, tout le monde est venu sans ses enfants. Ça donne à ce début de soirée des airs de retrouvailles d'étudiants. On s'était dit rendez-vous dans dix ans. Sauf que je suis resté en contact avec quelques uns, quand même.

On commence par dire bonjour aux gens et je laisse Stéphane et Annais aller installer leur tente. Je prétexte une envie d'aller aux toilettes pour ne pas installer la mienne tout de suite. En fait, je n'ai surtout pas envie de l'installer trop près de la leur. Parce qu'il faut bien avouer une chose : c'est Stéphane lui-même qui nous a donné l'endroit où sa femme va se faire baiser ce soir. Je me rends donc aux toilettes – des cabines de toilettes sèches dans une caravane aménagée – et m'arrête plusieurs fois en chemin pour dire bonjour, prendre des nouvelles. Je dois bien avouer que si je n'ai pas osé le demander à quiconque, je garde un œil sur les arrivées, dans l'espoir de voir Mélissa débarquer.

Ce qui arrive en sortant de la caravane. Contrairement à beaucoup de gens, on n'a pas l'impression qu'elle a pris dix ans, si ce n'est ses hanches plus rondes que le soir du mariage. Mais je dirais que ça la rend encore plus belle. Si je m'attendais à la trouver un peu gênée, il n'en est finalement rien. Elle m'offre même un large sourire et me fait la bise comme si nous étions de vieux amis. Pourtant, je ne l'ai jamais revue depuis tout ce temps.

Toutefois, je trouve ça rafraichissant et me laisse même aller à poser une main sur son bras nu pour lui dire bonjour, enchainant directement :

— Comment tu vas, Mélissa ? T'as pas bougé d'un poil, dis donc !

— Espèce de flatteur ! me lance-t-elle en rigolant. J'ai pris dix ans comme tout le monde, mais je vais super bien. Et toi ?

— Moi, à part ma bedaine, rien n'a vraiment changé. Toujours célibataire, pas d'enfants. Enfin que je sache ! Ahah !

Un peu gênée, cette fois, elle tortille ses doigts et me dit d'une voix douce, comme si elle était désolée pour moi :

— Il faut parfois réussir à faire un choix, juste. Même si je suis sûre que parmi toutes les femmes qui te courent après, ça doit être difficile ! Mais parfois, il vaut mieux être seul que mal accompagné, non ?

Je ne peux pas vraiment dire qu'on me court après. Ce serait plutôt l'inverse. Sauf que je n'ai jamais su exactement après quoi je courais.

— Je n'ai jamais aimé choisir. Et je commence à croire que c'est moi qui suis de mauvaise compagnie ! lui dis-je sur le ton de l'humour.

— C'est faux, lance-t-elle de but en blanc. Enfin... Il y a dix ans, c'était faux, en tout cas, rajoute-t-elle avec un regard qui se met sûrement à pétiller malgré elle.

— Ah ben voilà les gagnants !

Voilà Fabien. Il pose ses mains sur nos épaules, nous fait la bise à chacun et s'exclame à nouveau :

— Je vous promets, pas de chasse au bouquet, cette fois !

On éclate de rire et il me conduit jusqu'à la table d'apéritif en laissant Mélissa aller aux toilettes. Je rejoins un petit groupe dont font partie Annais et Stéphane. Aussitôt, l'anecdote du mariage il y a dix ans revient sur le tapis. Je sens que ça va me gonfler rapidement. En même temps, me rappeler continuellement le déhanché de Mélissa me met dans un état ouaté. Et être là, près d'Annais, à écouter les autres se remémorer leur folle jeunesse, tout en sachant que ma voisine ne porte pas de culotte et que c'est à mon attention... Cela me rend à la fois heureux et agressif. Comme si j'avais envie que cette soirée avance plus vite pour pouvoir la sentir jouir sur moi.

Malheureusement, il n'y a pas de sangria. Et Stéphane a laissé un

peu retomber la pression de l'excitation. Fabien, cette fois, sauve le début de soirée, autant pour moi que pour Stéphane. Lui doit se relancer, et moi je dois penser à autre chose. Une partie de palets. Ça fait un sacré bail. Mais en souvenir du bon vieux temps, où on n'arrêtait pas de jouer à ça dès que l'occasion se présentait, on accepte avec plaisir, laissant Annais poursuivre sa soirée de son côté.

Le coéquipier de Fabien s'appelle Paul. C'est le mari de Mélissa. Il a placé la planche et distribue rapidement les palets. Apparemment, ce n'est pas une excuse pour boire des bières, pour lui. Il nous dicte les règles qu'il utilise, nous demande si on est d'accord et je me dis que j'aurais dû rester près du bar. Pourtant, les minutes passent et Paul s'avère être un gars des plus plaisants. Il me dit avoir entendu parler – forcément – de ma mésaventure avec sa femme.

La plupart des maris ici présents n'auraient sûrement pas joué aux palets avec moi avec ce genre de passif. Encore moins m'en auraient parlé avec une telle aisance. Et ce n'est pas que j'étais gêné de jouer avec lui, mais ça me prouve que c'est un mec bien, ouvert. Rapidement, on sympathise et il se met à enchaîner les verres au même rythme que nous. J'aime ça, quand le palet n'est qu'un prétexte pour passer du temps ensemble. Par réflexe, il suit quand même les points, mais il ne joue plus aussi bien qu'au début. On s'en fout, au fond.

Lorsqu'on délaisse le jeu pour retourner parmi les invités, l'ambiance a monté d'un cran. Contrairement à ce que je pensais, il n'y a là que des amis, anciens et nouveaux réunis. Pas de grande tablee avec un nom à chaque place, pas de moment où il faut s'asseoir ou se lever. Juste des invités, juste celles et ceux qu'ils avaient envie de voir pour cet anniversaire. Chacun se sert une assiette, un verre, et va s'asseoir avec les gens qui sont en train de manger. Juste une soirée entre amis.

La journée est définitivement derrière nous et les verres s'enchaînent, les inhibitions tombent, les rires gagnent en volume sonore, tout comme la musique qui se fait de plus en plus entraînante. Je

retrouve encore d'autres personnes que je n'avais pas vues depuis plusieurs années. On prend des nouvelles, se remémore quelques anecdotes, évoque avec tristesse ceux et celles qui nous ont quitté trop tôt. Je passe une excellente soirée, me permets même une petite danse avec Mélissa, en souvenir du bon vieux temps, comme elle me dit. J'avoue facilement qu'il me faut pas mal de self-control pour ne pas laisser mes mains se balader sur son corps encore plus appétissant qu'il y a dix ans. Ce qu'elle a perdu en déhanché, elle l'a gagné en sensualité. Elle fait moins de rentre-dedans, mais je la trouve encore plus gracieuse. Et ce petit moment n'est pas passé inaperçu, forcément, pour tous ceux qui étaient présents au mariage. Ni même pour Annais, qui profite d'un instant où Stéphane fait le clown devant quelques spectateurs :

— Ça doit rappeler quelques souvenirs, me fait-elle en posant sur moi un regard pétillant de malice.

— Les souvenirs... C'est bien, les souvenirs. Mais le mieux, dans les souvenirs, c'est de les vivre, non ?

— Et tu n'as pas eu envie d'en avoir de nouveaux avec elle, pendant que vous dansiez, peut-être ?

— On ne peut rien te cacher, lui dis-je sur le même ton provocateur.

— Mais pas le premier pas, hein ? me demande-t-elle en se mordillant la lèvre inférieure.

— Exactement, lui réponds-je en sentant une pression violente sur mon bas-ventre.

Et la voilà qui fait un pas vers moi. Elle soutient mon regard un instant avant de trinquer avec moi et boire une gorgée comme si de rien n'était. Je ne l'aurais jamais imaginée comme ça, aussi provocatrice, à prendre autant de risques. Je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil autour de nous pour voir si quelqu'un a repéré son manège. Mais personne ne semble nous regarder, comme si nous étions invisibles.

— Je devrais peut-être aller installer ma tente avant que je n'y

vois plus rien, lui dis-je calmement malgré mon corps qui bout de désir.

Elle me lance son petit sourire en coin et sort le trousseau de clés de son sac à main pour l'agiter devant mes yeux.

— Je t'accompagne.

Et nous voilà, après qu'elle ait prévenu Stéphane qu'elle allait me donner la tente, à nous écarter de la fête, le pas léger. Je me surprends moi-même. Nous discutons en nous dirigeant vers la voiture comme nous l'avons toujours fait, sans aucun sous-entendu, sans aucune arrière-pensée. Elle ouvre le coffre et me met la tente dans les bras.

— On s'est gardé la deux secondes pour nous. Mais je veux bien t'aider.

Rapidement, la tente est montée et là, les choses se corsent, pour moi. J'ai envie d'elle. Je sens bien qu'elle a envie de moi. Mais se faire griller n'est pas dans l'ordre du possible. Alors faire quoi que ce soit pendant que Stéphane ne dort pas, c'est impensable.

On retourne en silence jusqu'à la voiture pour prendre le matelas qu'ils ont prévu aussi pour moi.

— Une vraie mère pour moi ! lui dis-je pour me détendre quand elle me met le tapis de sol enroulé dans mes bras.

Et je la vois venir sans avoir la moindre possibilité de l'arrêter. Elle jette un coup d'œil rapide vers la fête et s'approche d'un pas vif contre moi, plaquant sa main sur mon entre-jambe. Je reste coi, regardant à mon tour avec un brin de panique vers le lointain, où Stéphane est en train de rire.

— Ta mère ferait ça ? me demande-t-elle en ricanant, alors que ses doigts s'agitent déjà sur ma braguette pour l'ouvrir et en sortir ma queue.

— Il y a fort à parier que non, lui dis-je avant de la voir s'agenouiller et avaler mon sexe encore tout mou d'un trait.

Le tapis m'en tombe des mains.

— Oh bordel, Annais. T'es sûre que...

— Je veux sucer ta queue, Julien.

Et le ton qu'elle prend ne laisse aucune place à la discussion. Il semblerait que je n'aie autre chose à faire que de subir son envie. Malgré l'excitation, je mets un certain temps à bander. Le regard rivé sur l'assemblée au loin, il m'est difficile de penser autant à Stéphane et de bander. Je décide donc de baisser la tête et la regarder, prenant ainsi le risque de ne pas voir quelqu'un débarquer. Mais ça fonctionne. Annais s'acharne littéralement sur ma queue. Elle malaxe mes couilles fermement et va et vient le long de ma queue avec la rage de la passion.

Je ne mets pas longtemps à glisser une main dans ses cheveux et à l'inciter à continuer. Mes hanches se mettent à balancer en rythme mais bientôt, elle ne peut plus me prendre avec autant de facilité en bouche. Elle choisit donc de me faire monter encore avec sa langue. Ses yeux se plantent dans les miens, un large sourire aux lèvres, alors qu'elle joue du bout de sa langue sur le dessous de mon gland gonflé à souhait, puis tout le long de ma verge tendue.

— Tu as une belle queue, me dit-elle alors en la caressant du bout des doigts.

Mon cœur bat à cent à l'heure. Je sais que je devrais répondre un truc gentil du genre « Toi aussi tu es magnifique » mais un peu de mouvement dans le lointain me fait relever la tête. Juste deux personnes qui vont vers la caravane se soulager. Ce petit moment me fait prendre conscience que si quelqu'un venait par ici, nous n'aurions que peu de temps pour se remettre présentables. Alors je gagne du temps et ne tombe pas dans le sentimentalisme. Je pose ma deuxième main sur sa tête et la dirige vers mon membre tendu.

— Alors fais-la gicler, Annais.

Il y a quelque chose de déstabilisant à la découvrir aussi gourmande alors que pendant tant d'années, je l'ai crue plutôt du genre prude. Loin d'être déçue de ma réponse, elle se met à me sucer comme une furie. Elle perd un peu de sa sensualité naturelle, sans que ça n'en soit déplaisant. Elle entre tout simplement dans un

autre registre, celui de bouffeuse de queue. Elle reçoit mes petits coups de bassin au fond de sa gorge avec un délice qu'elle n'essaye même pas de dissimuler.

— Humm... Oui, encore ! Baise-moi comme ça, me souffle-t-elle après avoir repris son souffle, les larmes menaçant déjà de couler.

Je vois une main se glisser sous sa robe et la voilà qui se branle le clito en encaissant mes va-et-vient de plus en plus furieux. Dans cet état, je n'ai plus aucun souci à regarder régulièrement vers la fête pour m'assurer que personne ne vient. Je sens sa main libre venir titiller mon anus maladroitement, en profitant d'un massage le long de mon périnée, et de la mienne je viens appuyer sur son doigt, baissant les yeux vers elle avec un sourire en coin.

— Vas-y, lui dis-je simplement.

Et alors que je ralentis le mouvement de mes reins, elle enfonce son doigt petit à petit dans mon cul. À peine l'a-t-elle inséré à moitié qu'elle se crispe de tout son corps, jouissant en me faisant sentir ses dents sur ma verge devenue hypersensible. Quelques secondes plus tard, elle reprend d'elle-même les va-et-vient sur ma queue tout en remuant son doigt comme elle peut.

Je sens bien à quel point c'est nouveau pour elle, ça. Doigter un mec. Et pourtant, ça me fait monter à une vitesse folle. Rares sont les femmes qui osent et qui aiment. Et à chaque fois, Annais fait preuve d'une ouverture d'esprit à toute épreuve. Ce n'est pas tant la femme gourmande qui m'impressionne, c'est la personne dans son ensemble. Et quelque part, je trouve ça triste qu'elle n'ait pas pu divulguer ce côté d'elle pendant tout ce temps.

J'aurais pu utiliser le mot "s'épanouir". Mais ça aurait été faux. Annais a toujours été quelqu'un d'épanouie. Je comprends aujourd'hui, en baissant les yeux vers elle qui me suce avec un plaisir intense, qu'elle n'a jamais été malheureuse avec Stéphane. Elle a juste mis sa curiosité de côté parce qu'elle aurait voulu partager ça avec lui. Elle s'est simplement rendu compte qu'elle ne le pourra

jamais, que si Stéphane le faisait, ce ne serait pas par plaisir, et que si elle veut le faire un jour, ça devra être sans lui.

Je lâche un râle significatif et Annais relève les yeux vers moi, souriante, rayonnante. Gardant son doigt où il est, elle coulisser ses lèvres le long de mon pieu jusqu'à ne garder que mon gland entre elles. Quelle sensation enivrante que celle de la douceur de sa langue qui caresse le bout turgescent de mon sexe, mêlée à celle plus piquante de ses dents plantées à la base de mon gland. Contracté de tout mon être, je recule encore ma jouissance d'une petite seconde ou deux, avant de décharger dans sa bouche.

Aussitôt, elle se met à suçoter, et me doigter avec plus d'assurance, avec la sensualité qui la caractérise tant. Je me détends au fur et à mesure que mon sperme lui remplit la bouche. Ses petites déglutitions me prodiguent de nouvelles vagues de plaisir. Et tout ce temps, elle ne me quitte pas des yeux. Les larmes ont fini par couler et son maquillage un peu aussi, mais je crois que ça rajoute encore à sa beauté.

Dès que je me penche vers elle, elle retire son doigt et avale le reste de ma semence avant que nos bouches se trouvent. Elle prend mon visage dans ses mains et m'embrasse avec une douceur qui complète mon voyage dans le monde cotonneux du plaisir. Sa langue lèche la mienne avec lenteur avant de s'enrouler et recommencer.

— Tu es le meilleur, me dit-elle alors avec un brin de honte dans la voix.

— Tu te trompes, Annais. Mais je prends le compliment. Et te le retourne, lui dis-je en refermant ma braguette pendant qu'elle se relève.

D'un coup d'œil circulaire, elle s'assure que ce petit moment est resté inaperçu et me sourit, secouant les plis de sa robe.

— Je serais étonnée de t'avoir offert la meilleure pipe de ta vie.

— Je peux compter sur les doigts d'une main celles qui ont aimé me mettre un doigt. C'est en tout cas une des meilleures.

Annais rougit et je lui souris de toutes mes dents. Au bout d'une

seconde où je ne la quitte pas des yeux, elle me repousse gentiment :

— Arrête de me regarder comme ça. Tu ferais mieux d'aller mettre ton matelas pendant que je me remaquille vite fait.

Je m'exécute le cœur léger, entendant des rires et même une chanson reprise en chœur par plusieurs voix que je reconnais. Et lorsque je reviens, Annais m'attend près de la voiture, les larmes disparues, le maquillage retouché. On dirait qu'elle a fait ça toute sa vie.

Et je dois bien avouer que la question me traverse, alors qu'on se dirige à nouveau vers la fête : est-ce que c'est vraiment la première fois qu'elle trompe Stéphane ?

Chapitre 8

Lorsque je reviens dans la fête, le corps et l'esprit légers, je me sers un nouveau verre de vin et me mets un peu à l'écart, pour repérer quel groupe je pourrais rejoindre. Mais Stéphane vient vers moi et je repère son état d'ébriété avancé. Il ouvre ses bras et m'offre une accolade, au cas où je n'aurais pas assez remarqué à son large sourire qu'il était content de me voir.

— Mon pote ! s'exclame-t-il. T'as poussé Annais dans le fossé, ou quoi ?

— Non, elle est aux toilettes... Une envie pressante, lui dis-je avec l'image de sa femme qui avale mon sperme.

— Les petites vessies, plaisante-t-il. Tu sais... Je suis super content que vous vous entendiez si bien, tous les deux. C'est vrai, regarde. Ce soir, il y a combien de mecs qui se sont mariés à des nanas qui ne supportent pas leur meilleur pote ? Un paquet, crois-moi... Mais moi, non ! Je peux avoir ma femme et mon vieux poto Julien.

— Je vous aime tous les deux beaucoup... Elle est autant ma pote que toi... Enfin... Peut-être pas autant, quand même !

J'arrive à garder le ton de l'humour, mais je sens au fond de moi comme du remord. Sa femme vient de me sucer, elle a sûrement encore le goût de mon foutre sur la langue, et je suis là avec Stéphane à parler de notre relation. Une part de moi aimerait être franc et lui dire. Mais lui dire quoi ? Je ne peux pas dire que je suis amoureux d'Annais, ce serait mentir. Du moins, pas de la même manière qu'il l'aime. Je ne peux même pas dire qu'elle est amoureuse de moi. Ce

serait me mentir à moi-même. Je ne sais tellement pas quoi lui dire que je ne dis rien, gardant pour moi ma mauvaise conscience. Je sais que ça passera dans les minutes qui viennent.

— Tu sais, me dit-il avec un sérieux tout relatif. Je ne la rends pas si heureuse que ça. Je crois que c'est son amour pour moi qui la fait supporter son mari. Je t'ai menti, tu sais.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Annais est très heureuse avec toi, Stéphane. Et vous avez de beaux enfants qui sont très épanouis. Sérieux, je n'ai jamais vu des gosses aussi sereins ! Tu peux être sûr que si j'en avais, ils seraient bourrés de tocs à cause des névroses de leur père ! Vos gosses sont heureux parce que vous l'êtes.

— Tu ne m'écoutes pas, Juju...

Il s'appuie sur mon épaule et offre à mon nez son haleine avinée. Je le prends par la taille pour éviter qu'il ne tombe et lui souris :

— Je t'écoute, frérot.

— Je t'envie, tu sais... Toutes ces nanas que tu baises, tout le temps...

— Hopala, Stéphane ! Je t'arrête tout de suite, lui dis-je en ricanant. Tu es complètement bourré et tu t'apprêtes à dire n'importe quoi.

Il se redresse un peu et plante son regard dans le mien, après avoir hésité entre l'œil gauche et le droit. Malgré son tout relatif équilibre, je sens bien qu'il souhaite avoir toute mon attention.

— Je suis bourré, ouais. Et c'est pour ça que je vais te dire ça. Je n'ai pas envie de me taper d'autres meufs, je te rassure. Ce n'est pas tant que je t'envie parce que tu te tapes plein de nanas. Je t'envie d'en avoir envie.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Je croyais que...

— Ouais, je sais... Je t'ai toujours laissé croire qu'Annais était du genre frigide. Mais c'est moi. Je n'aime pas baiser. Putain, je n'arrive pas à voir l'intérêt de baiser. Même Annais. Je veux dire... Tu vois, c'est bizarre. Je la vois, elle est belle. Sérieux, Julien...

— Oui, je confirme, Annais est belle, je ne vais pas te mentir.

— Je veux dire... Tu la verrais à poil. C'est une bombe.

Je déglutis un peu difficilement. L'image d'Annais nue devant moi m'assaille. Je la revois sur leur table à manger, les jambes écartées pour que je la prenne, les seins gonflés d'envie, les lèvres dégoulinantes et ses yeux... Ses yeux qui me dévorent, ses yeux auxquels je ne pourrai jamais résister. Heureusement que Stéphane continue, avant que je ne me laisse happé par mes souvenirs.

— Quand je la vois, j'ai envie d'elle, mais dès qu'on rentre dans le vif du sujet, plus rien. Je la baise, juste. Et encore. Je n'arrive pas à y mettre l'entrain que j'aimerais y mettre. Je m'emmerde. Et elle le ressent, forcément. Tu vois ce que je veux dire ?

Je suis très mal à l'aise, le temps d'une seconde. On a souvent parlé cul, ensemble. Enfin surtout moi, maintenant que j'y pense. Mais il s'amusait à me raconter quelques petites anecdotes et je pense qu'il exagérait, finalement. C'est peut-être même possible qu'il s'agissait de moments où Annais tentait de réveiller sa libido, qu'il prenait un peu à son compte. Non, je ne vois pas de quoi il parle. Je n'ai jamais ressenti ce dont il me parle. Si j'ai envie d'une femme et qu'elle se met nue devant moi, j'en profite le plus possible. Ça a toujours été ainsi. Mais je suis son meilleur ami.

— Ouais, je crois que je vois, ouais. Mais c'est peut-être juste une mauvaise passe ?

— J'ai toujours été comme ça, Julien. Je veux dire... Ça m'arrive de la faire jouir, je crois. Mais je ne prends pas mon pied. Ce n'est pas plus intense qu'une branlette devant un porno quand t'as quinze ans, tu vois ? Et je m'en veux... Des fois, je me dis qu'elle serait plus heureuse avec un type qui saurait la baiser.

— Arrête de raconter des conneries, Stéphane. T'es complètement cuit. Tu ferais mieux de profiter de la fête, tu ne crois pas ? Elle est bien avec toi, je te dis. Tu sais, je commence aussi à me rendre compte qu'il n'y a pas que le cul dans la vie. Elle n'a pas l'air de t'en vouloir, en tout cas. Alors arrête de t'en faire. Et puis quoi ?

Tu n'aimes pas baiser ? Moi, je n'ai jamais aimé le Ricard. Voilà, c'est dit.

— Quoi ? Tu... Tu compares... Putain, je n'y crois pas ! Tu n'aimes pas le Ricard ?

C'est ça qui est bien, quand il est dans cet état. Changer de sujet est d'une facilité déconcertante. J'ai un peu honte de lui avouer ça, parce qu'à la fin de nos études, on était les "misters Ricard", en quelque sorte. Jamais une soirée sans commencer avec plusieurs verres de Ricard. Au début, j'acceptais ses verres parce que ça avait l'air de lui faire tellement plaisir que quelqu'un en boive avec lui. On était les deux seuls à en boire, et il faut bien avouer que c'est en partie ce qui a fait que nous sommes devenus inséparables.

— Pendant tout ce temps, tu m'as fait croire que t'aimais ça...

Il est déçu. Je sais déjà que je vais lui mettre une claque et que sa soirée va prendre une autre tournure, avant même d'ouvrir la bouche. Mais je suis son pote avant d'être l'amant de sa femme. Je plante mon regard dans le sien qui part en couilles, prends une grande inspiration et lui lâche :

— Pendant tout ce temps, tu lui as fait croire que t'aimais ça...

Il buggue plusieurs secondes, le regard interrogatif. Il n'est pas sûr de savoir où je veux en venir. Alors je reprends :

— Annais t'aime, mec. Beaucoup plus que tu le crois. Ça se voit quand elle pose les yeux sur toi. T'es un mari génial pour elle. Sérieux ! Tu la mets toujours en avant, tu participes autant que tu peux aux tâches ménagères, et tout. T'es affectueux avec elle. Peut-être que t'es pas un bon amant, mais je ne crois pas que ce soit ça qu'elle attend de toi avant tout. Alors dis-le-lui. Tu te sentiras beaucoup mieux, et elle te surprendra, j'en suis certain.

Son regard se ranime et il ouvre ses bras pour me serrer contre lui. Je sais qu'il a peur. Et moi aussi. Je ne sais pas où tout ça va nous mener exactement. Mais si je n'avais pas baisé Annais, c'est exactement ce que je lui aurais dit. Je ne veux surtout pas que le fait d'être l'amant de sa femme change quoi que ce soit entre nous. Et

j'y parviens apparemment. Alors qu'il me serre à m'en étouffer, je l'entends me dire :

— T'es le meilleur des potes, tu sais ça ? Peut-être le plus gros queutard que j'ai jamais connu, et pas un instant tu m'as regardé comme un moins que rien quand je t'ai dit ça. Bon, j'y vois plus très clair, mais je sais que t'es le pote que tout le monde rêve d'avoir...

— T'en tiens une bonne, hein ? lui fais-je carrément gêné.

— Non, je suis sérieux, mec... Tu vois, y a plein de gens qui m'ont envié pendant longtemps parce que j'étais le meilleur pote d'un des mecs les plus populaires de la fac. Mais ils voyaient que le fêtard qui couche avec plein de nanas. Aujourd'hui qu'ils sont mariés, je suis sûr qu'il y en a plein qui te fuient comme la peste de peur que tu leur piques leur nana. Mais moi, je sais qui tu es vraiment. Merci, mec...

— T'es un mec bien aussi, Stéphane. Peu de personnes n'ont ne serait-ce qu'essayé de voir plus loin que ça. Du coup, c'est précieux, pour moi, notre amitié. Mais allons boire un coup avant que je te roule une pelle !

— Ouais ! s'exclame Stéphane avec un large sourire, même si je remarque ses yeux légèrement embués par l'émotion. Tu n'oserais pas, cela dit...

— J'ai une réputation à tenir, en effet, lui dis-je en commençant à me rapprocher des fêtards.

Après quelques pas en silence, Stéphane me demande à nouveau :

— Tu n'aimes vraiment pas le Ricard ?

— J'ai toujours détesté ça... lui dis-je avec aplomb.

— Ben merde... T'en as bu des litres, pourtant.

— Si c'était le prix de notre amitié, j'en boirais deux fois plus, Stéphane.

Il ricane, me lance un regard qui me cloue sur place une seconde et s'en va vers le comptoir. Je crois que je viens de me rendre compte à quel point l'amour entre deux amis peut être fort. Je sais qu'il parlera avec Annais parce qu'il a eu mon soutien. Et je vais peut-

être passer pour le dernier des connards, mais penser que ce soir sera peut-être la dernière fois que je baiserais Annais me donne envie de le faire tout de suite.

Elle est dans un groupe de femmes en train de danser. Mélissa est parmi elles aussi. Je les regarde sans pouvoir m'empêcher de m'imaginer avec les deux à la fois. Ce serait sûrement épique. Un sourire aux lèvres, Annais me lance un regard d'abord sans expression, mais qui se transforme aussitôt en appel à l'indécence. Discrètement, elle se met à onduler de façon lascive, puis se retourne vers les autres, se mettant à rire à une boutade, visiblement.

Je sens mon bas-ventre se réchauffer d'un coup. Pourtant, ça ne fait que très peu de temps qu'elle s'est mise à genoux pour me pomper derrière la voiture. La discussion avec Stéphane m'a un peu refroidi. Je sais bien que ça ne va pas durer, que mon envie va revenir me chatouiller les tripes, mais je compte bien profiter de cette accalmie pour m'éclater un peu.

Il n'aura pas fallu longtemps. Il est minuit à peine passé, je suis en plein débat sur les conséquences sociales de ce qu'on appelle maintenant "l'affaire Weinstein" avec Mélissa, Paul, Annais, et Aurélie, la femme d'Augustin. Je me rends compte ce soir que la vision du phénomène est bien différente selon que l'on soit en couple et fidèle ou bien célibataire. J'ai pu moi-même constater que les choses ont bien changé. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'elles ont pourtant changé en mal. Ce qui me chagrine, c'est que le non-respect de certains ait pu à ce point modifier l'appréhension d'une main posée sur le bras, par exemple. En fait, pour moi, cela n'a pas changé tellement. Je m'autorise toujours ce genre de gestes lorsque je sens que la situation le permet. J'ai toujours respecté qu'une femme me dise non... Mon ego est, je pense, assez équilibré pour ne pas se retrouver mis à mal par un refus.

Toutefois, j'hésite beaucoup plus qu'avant. Là où j'avais ce genre de geste tout à fait naturellement avant, même sans aucune arrière-pensée (et même avec des hommes), je réfléchis maintenant à deux

fois. Ça retire un peu du naturel. C'est comme si on avait ouvert un chemin vers la contractualisation de la drague. Un jour, il faudra demander à quelqu'un son accord avant de la draguer ! J'exagère, bien entendu. Mais d'un autre côté, les arguments de Mélissa sont implacables. Premièrement, le fait que les hommes osent moins se mettre à lui faire du rentre-dedans, ça la fait souffler un peu sur un des harcèlements qu'elle subit régulièrement. Elle est femme et noire. D'après elle, les hommes, quels qu'ils soient, considèrent qu'il est moins grave de harceler une femme noire qu'une femme blanche. Et je dois bien avouer que malheureusement, je suis assez convaincu que c'est effectivement le cas pour beaucoup. D'autre part, elle pense que le fait que les hommes soient un peu moins entreprenants laisse plus de place aux femmes pour l'être à leur tour et assumer leur sexualité, surtout le fait qu'elle soit différente de celle des hommes.

On ne m'avait jamais sorti cet argument-là mais il se tient. Aurélie et Annais acquiescent avec enthousiasme et Paul me caresse le bras :

— Au point qu'il va falloir se faire une idée bien vite, Julien...
Un jour, elles nous délaisseront !

On part tous d'un fou rire et c'est à ce moment-là que j'entends la voix de Fabien :

— Raoul !! Le cri qui dessoûle !!

La discrétion n'a jamais été son fort. Quasiment tout le monde se retourne vers la voix et on voit Stéphane penché en avant, en train de vomir dans un parterre de fleurs. La grande classe. Annais soupire, avec un peu de honte. Elle s'apprête à se lever pour aller le voir mais je pose ma main sur sa cuisse :

— Laisse... Je vais m'en occuper, si tu veux. Je crois qu'il a déjà assez honte, là.

Elle hoche la tête et me sourit en coin, pensant sûrement déjà au moment où on va se retrouver sous ma tente. Ce n'est pourtant pas pour ça que j'ai voulu m'occuper de Stéphane. Je sais exactement

pourquoi il s'est mis dans cet état et je n'ai pas envie qu'il se ridiculise devant sa femme à vouloir lui en parler maintenant.

J'amène donc un Stéphane tout penaud jusqu'à sa tente, qui n'a même pas la force de parler, toute sa concentration étant sûrement prise pour ne pas s'écrouler par terre à chaque pas. Je m'assure qu'il est bien allongé en lui balançant quelques boutades. Une fois allongé, il réussit à m'envoyer quelques insultes en réponse, et je le laisse sombrer dans un sommeil sûrement houleux.

Lorsque je reviens près de la table, Fabien a nettoyé les traces de Stéphane, se sentant obligé de me préciser qu'apparemment, Stéphane avait oublié de manger ce soir. Je lui souris et vais rejoindre le petit groupe avec lequel je discutais.

— Alors ? me demande Annais. La belle au Bois Dormant ronfle ?

— En tout cas, il était bien parti pour, lui dis-je en reprenant ma place à côté d'elle.

— Non, vraiment, dit Aurélie en semblant continuer une discussion entamée en mon absence. Si Augustin s'amuse à reluquer une autre nana, je le crucifie sur place ! s'exclame-t-elle en ricanant.

— Ah ! La jalousie... fait Paul. En tant qu'homme, je peux te dire une chose. Reluquer, ce n'est pas désirer ailleurs.

— Ce n'est pas de la jalousie, se renfrogne Aurélie. C'est de la prévention.

— Mais tu sais, lui dit Mélissa en se penchant vers elle comme pour lui dire un secret. Les hommes, tous autant qu'ils sont, ils sont des gamins en pire. Plus tu lui interdiras de reluquer, plus il aura envie de le faire. Il ne le fera peut-être pas, mais il en aura envie. Moi, j'ai trouvé la solution avec Paul. Si la vision d'une belle femme autre que moi lui donne des envies, c'est moi qui prends ! Et vice versa !

Tout le monde rit un bon coup, et je ne suis pas sans me souvenir comment Paul nous regardait danser, un peu plus tôt dans la soirée. Ces deux-là risquent de bien s'amuser tout à l'heure.

La soirée continue sur ce ton léger. Un peu plus tard, nous ne sommes plus qu'une petite dizaine encore debout et Annais annonce qu'elle va se coucher. D'un simple coup d'œil, je sais où elle va m'attendre, et cinq minutes plus tard, je profite que Paul et Mélissa aillent jusqu'à leur camping-car pour m'éclipser à mon tour.

Lorsque j'ouvre la tente, je la vois. Elle n'est qu'ombre mais elle est là, sur le dos, la robe remontée sur son ventre, les cuisses grandes ouvertes, des doigts qui jouent déjà avec sa vulve. Je m'empresse de refermer la porte alors qu'elle me souffle, visiblement déjà bien excitée :

— J'ai attendu ce moment toute la soirée, Julien.

— J'attends ça depuis ce matin, lui dis-je en me plaçant au-dessus d'elle, le visage juste devant le sien.

Nos bouches se collent automatiquement l'une à l'autre. Ce baiser langoureux lui fait déjà lâcher quelques doux gémissements. Quand elle pose ses mains sur mes joues, je sens l'odeur de sa cyprine sur ses doigts et ne peux m'empêcher de quitter sa bouche pour les lui lécher. Dans la nuit, je la vois me sourire. Je suis déjà dur comme la pierre, je pourrais me mettre à la baiser sur-le-champ mais un court instant je repense à Stéphane. Il s'agit peut-être bien de la dernière fois où j'aurai l'occasion de la goûter.

Alors j'en profite. Je déguste son cou, me délecte de la manière dont ça la fait monter. Inconsciemment, son bassin ondule pour accompagner chacun de mes baisers. Je place ma jambe entre les siennes et elle s'y frotte aussitôt. Je sens son humidité traverser rapidement le tissu de mon pantalon pendant que je m'applique à sortir ses seins de leurs balconnets, tirant sur les bretelles de sa robe et de son soutien-gorge. Puis je les dévore. Elle entoure ma tête de ses bras et m'enfonce le visage dans sa poitrine dont je suce les aréoles et les mamelons ensemble, comme si je tentais de les avaler. Ses reins se mettent à presque cogner contre ma jambe. Elle va jouir. Je le sens dans chacun de ses mouvements. Au tout dernier

moment, je relève la tête et lui plaque une main sur la bouche en appuyant mon genou contre sa vulve qui déverse de véritables flots de cyprine.

Ses yeux s'ouvrent tout grand et j'entends ses gémissements étouffés. Lorsque les secousses les plus intenses sont passées, je retire ma main et lui fais un « Chuuuutttt » avant de plonger ma tête entre ses cuisses. Le tapis de sol est déjà trempé et son sexe... Je crois qu'il n'y a pas de mot pour décrire ce mélange d'odeur exaltante, comme un bonbon, de douceur et d'humidité. À peine ai-je posé le bout de ma langue sur son clitoris tout gonflé qu'elle se crispe à nouveau, réussissant à retenir le râle de plaisir qu'elle a eu à ce contact. Sachant sûrement très bien ce qui va suivre, elle attrape le bas de sa robe et le remonte jusqu'à sa bouche pour mordre dedans.

Je ne suis pas certain que ça va servir à grand-chose. Je plaque ma bouche contre ses lèvres, glisse ma langue dans son vagin et la remue. Je ne sais pas ce qu'elle a, mais elle n'arrête pas de jouir, ce soir. De ses deux mains, elle s'accroche à mes cheveux et me tire dessus de toutes ses forces, les reins remués de spasmes violents alors que ma langue lui caresse les parois internes avec acharnement. Je n'ai jamais, bon Dieu ! Jamais ! Jamais je n'ai goûté de bonbon aussi délicieux que celui-ci !

Alors à mon tour, j'appuie mon visage contre sa chatte, lèche, aspire, bois, mordille. Je remue mon visage dans tous les sens, frottant mon début de barbe râpeux contre ses chairs. Si je pouvais rentrer dedans, je serais le plus heureux des hommes. Quelqu'un avec peu d'expérience pourrait croire qu'Annais est sur le point de jouir depuis quelques minutes, on pourrait presque croire qu'elle n'arrive pas à jouir. Je sais que c'est l'effet que ça peut avoir sur les hommes. Parce que nous, quand nous jouissons, nous sommes terrassés. Beaucoup de femmes aussi. Annais est différente. Elle jouit une première fois et reste au même niveau jusqu'à jouir une deuxième fois... au moins. Elle jouit par paliers, pas par pics. Et peut-être même que ça joue du fait que Stéphane dit s'emmerder.

Parce que s'il a le sentiment qu'elle ne jouit pas, c'est sûr que tout de suite, ça perd de tout son intérêt.

Tout ça pour vous dire que je ne suis aucunement surpris quand elle me relève la tête, s'assied pour approcher son visage du mien et me murmure avec une certaine autorité qui n'est pas sans m'exciter :

— Baise-moi, Julien... Baise-moi comme la dernière des salopes.

Son petit sursaut d'autorité était très excitant. Il a révélé que son désir est passé par le stade de l'envie, et qu'il en est maintenant à celui du besoin. Besoin de sentir ma queue en elle. Il faut quand même dire que ses derniers mots ravivent en un quart de seconde mon côté plus dominant. J'attrape son visage dans une seule main, lui serrant les joues, et lui roule une pelle de tous les diables, alors que je m'affaire à déboutonner mon pantalon.

Lorsque ma queue jaillit de ma braguette, je sens sa main s'en emparer et se mettre à me branler vigoureusement.

— Je vais te défoncer, Annais...

Sans un mot, elle se retourne pendant que je retire tout ce que je porte en bas et déroule une capote sur mon membre tendu. À quatre pattes devant moi, elle plaque son visage contre le tapis de sol et tend sa croupe vers mon pieu. Ce sont pourtant mes doigts qui s'enfoncent en elle. Mon index et mon majeur qui viennent la fouiller sans vergogne. Elle gémit presque de douleur. Non pas que je sois trop virulent, mais comme si elle se plaignait de ne pouvoir exprimer pleinement son plaisir. Je retire mes doigts de son antre et les présente à son autre orifice.

Elle a bien un petit mouvement de crispation, de surprise, mais rapidement, elle se prépare à les recevoir en elle. Me plaçant sur son flanc gauche, je me penche vers elle en lui caressant l'anus de mes doigts lubrifiés à souhait.

— Comme la dernière des salopes...

Elle hoche la tête, visiblement stressée, avec un regard de chien battu, mais volontaire comme jamais. Puis doucement, je lui ouvre le cul. Je m'applique à ne pas me presser, comme je ne force pas

jusqu'à les enfoncer en entier. Je vais et viens avec douceur, me plaçant à nouveau derrière.

— Quel magnifique cul, Annais, lui dis-je.

Mais elle ne peut plus me répondre. C'est carrément dans le coin du tapis de sol qu'elle mord à présent, pour ne pas hurler, et j'aimerais pouvoir en faire autant quand je me mets à frotter mon gros gland contre ses lèvres. Avec la même douceur que je branle son cul tout serré, je plonge mon pieu de chair dans son ventre, tentant au maximum de ne produire aucun son. Juste un soupir de plaisir.

Elle se cambre comme une damnée et se met à onduler par à-coups le long de ma verge qui la transperce. Mes boules sont déjà trempées de cyprine, qui doit couler en filet jusque sur le tapis. Malgré tous ses efforts, elle se met à couiner. Très aigu. Un peu étouffé, mais très aigu. C'est bien connu, les sons aigus excitent, et les siens ne dérogent pas à la règle. Je lâche malgré moi un râle puissant en me mettant à la pilonner. Aucune transition, aucune retenue, juste l'expression d'un désir intense. Le tapis de sol ne suffit plus et c'est d'elle-même qu'elle plaque une main sur sa bouche.

Dans les mouvements désordonnés de nos corps qui se percutent, mes doigts s'enfoncent encore plus en elle. Je suppose qu'elle a un peu mal mais ne peux m'empêcher de les plier, appuyer contre la fine cloison entre son rectum et son vagin, pour sentir ma queue bien raide qui la lime sans pitié. De cette manière, je ressens les contractions de son orgasme comme rarement. Chacune d'elle est accompagnée d'un tressaillement de chaque parcelle de son corps, comme si son orgasme agitait chaque atome de son être les uns contre les autres.

Au moment où je retire mes doigts de son anus pour la baiser cette fois de toutes mes forces, elle semble beaucoup plus inerte. Je m'accroche à ses hanches et cogne mon bassin contre le sien, n'en ayant plus rien à faire du bruit. À chaque fois que ma queue s'engloutit en elle, il y a ce bruit délicieux de clapotement, suivi

d'emblée du claquement de ses fesses contre mon bas-ventre. Mes bourses giffent son clitoris à chaque fois que mon gland s'écrase au fond de son vagin.

Il y a quelque chose d'exaltant à la sentir passive, harassée par la puissance de son dernier orgasme. Il n'empêche que je la veux avec moi jusqu'au bout. Car je sais que grâce à l'alcool ingurgité ce soir, sans avoir abusé trop, je vais réussir à tenir un peu plus longtemps, sans que mon érection ne s'en retrouve diminuée. Alors je me penche et attrape sa tignasse pour lui relever la tête. Le résultat est au rendez-vous, certes. Elle se réveille d'un coup et se cambre pour accompagner mon pilonnage en règle de ses mouvements de bassin. Le seul hic, c'est qu'elle n'a plus rien pour retenir ses râles.

Dans la nuit, ça doit s'entendre. Je suis bien tenté de ralentir, de me faire venir avec douceur, mais il est trop tard. Chaque son qui sort de sa bouche, mêlé de satisfaction et d'une certaine difficulté à encaisser mes assauts, me propulse de plus en plus près de la jouissance.

Lorsque je la sens jouir une dernière fois, il m'est très difficile de ne pas exploser. Alors je m'arrête, tout simplement. Je lâche ses cheveux et elle tombe en avant, prise à nouveau de convulsions incontrôlées, ses chairs détremées enserrant ma queue par à-coups. Par réflexe, elle reprend le coin de tapis jusqu'à ce que je la sente se détendre complètement, ses dernières forces servant à ne pas s'écrouler au sol. Haletant, les mains tremblantes, je la retourne et l'allonge sur le dos.

Elle me sourit les yeux fermés. Mon cœur fait une embardée. Faire jouir une femme, c'est déjà quelque chose. La faire jouir et la faire sourire ainsi, c'est juste divin. Je passe une jambe de chaque côté de ses flancs et retire le préservatif de ma queue, à genoux au-dessus d'elle. Presque instantanément, mon sperme gicle de façon incontrôlée. Sûrement le fait de retenir le cri de plaisir qui menaçait de jaillir en même temps que ma semence, celle-ci vient finir sa course sur son visage, sa robe, son cou, son ventre.

Elle en a partout, et elle sourit de plus belle. Pendant que je viens tapoter mon gland contre son ventre pour lui offrir les dernières gouttes, elle s'applique à récupérer les gouttes sur son visage rayonnant, même dans la nuit. Elle avale tout. Elle ne parle pas et tout en reprenant mon souffle en essayant de ne pas ahaner, je la vois déguster mon foutre comme s'il s'agissait d'une crème fouettée.

— Pardon pour la robe, lui dis-je en m'allongeant près d'elle.

J'avoue que c'est pur mensonge. Avant même d'arriver ici, j'en avais envie. Je ne suis pas peu fier d'avoir atteint ce but, d'ailleurs ! Il est des petits plaisirs dont il ne faut jamais sous-estimer l'effet sur votre bien-être ! Elle tourne la tête vers moi et dépose un baiser sur mes lèvres. Puis me sourit :

— Tu pourrais la remplir de ton sperme que je n'en serais qu'encore plus ravie, Julien. Mais je vais devoir filer, sinon je vais m'endormir ici. Tu m'as ruinée.

On ricane ensemble et je l'aide à nettoyer sa robe le mieux possible puis se rhabiller. Je sors quasiment en même temps qu'elle pour me griller une dernière cigarette. Je la regarde s'évanouir dans les ténèbres et soupire d'aise. Il semblerait que s'il s'agissait de notre dernière fois ensemble, ça ait été une belle réussite pour elle comme pour moi.

Au moment où j'écrase le bout rouge de ma cigarette en glissant le mégot dans ma poche, j'entends comme une claque résonner dans le silence de ce coin, suivie d'une voix que je reconnais comme celle de Paul :

— Ah ! T'aurais eu envie de le baiser, hein, salope !

Puis celle de Mélissa qui lui répond en haletant :

— Oh oui, qu'il me prenne comme toi... Aaahh !!

Je souris et entre dans ma tente, m'installe pour dormir et les écoute baiser. Qui sait ? Peut-être qu'ils nous ont entendus. Il n'y a même aucun doute, vu comme leurs mots et leurs petits cris me bercent jusqu'aux bras de Morphée, une nouvelle érection déformant mon caleçon.

Chapitre 9

Voilà trois jours que je n'ai aucune nouvelle. Le retour de la fête s'est fait dans une ambiance plutôt sereine. Enfin, en ce qui nous concerne, moi et Annais. Stéphane, c'était une autre histoire. Dès son réveil, il a voulu plier les tentes et rentrer, sans même rester boire un café. J'étais de toute façon assez crevé pour les suivre et passer un dimanche dans mon canapé à enchaîner des films.

À peine si j'ai jeté un coup d'œil vers la fenêtre de la voisine. Hier, la reprise du boulot s'est faite sans rien à signaler. Je n'ai pas réussi à savoir si Mélanie a renouvelé sa pause aux toilettes. Je suis apparemment moins chanceux que la semaine dernière... ou plus soucieux.

Hier et aujourd'hui, je n'ai eu qu'une chose en tête : Annais. Ou plutôt Stéphane. A-t-il parlé à sa femme de ce que nous avons échangé samedi soir ? Est-ce qu'il s'en souvient, déjà ? J'espère pour lui. Vraiment. Peut-être même que le simple fait de le lui dire débloquera quelque chose et qu'il réussira à prendre son pied ? Qui sait ? C'est peut-être pour ça qu'Annais ne m'appelle pas.

De mon côté, j'aurais pu aller la voir chez elle pendant le travail. Mais je n'ai pas osé. Si Stéphane lui a parlé, alors ils doivent avoir besoin de temps pour réfléchir. Et après tout ! Autant Annais se sert de moi pour assouvir des besoins physiques trop pressants, autant moi je ne l'avais pas attendue pour le faire !

C'est donc avec naturel et avec l'intention de me reprendre et arrêter d'être obnubilé par Annais que je fais demi-tour, quelques

secondes après avoir croisé ma jeune voisine. Habillée en écolière, sa poitrine prête à jaillir du chemisier choisi exprès une taille en-dessous, je n'ai pas pu m'empêcher de me rappeler qu'elle aimait apparemment se faire filmer. Et cette tenue sent à plein nez la mise en scène. Peut-être va-t-elle rejoindre Amandine, en plus.

J'avoue être impressionné par cette jeune femme. Elle est sapée comme une actrice de porno qui se rend sur un tournage – voire qui y serait déjà ! – et elle l'assume la tête haute. Il n'y a pas un homme qui ne s'attarde sur sa poitrine. Beaucoup se permettent même des regards très appuyés, ou quelques remarques en passant. Même quelques femmes ne peuvent s'empêcher de la reluquer, mais la plupart la jugent clairement de façon négative. Une salope qui participe à faire de la femme un objet sexuel. Elles ne voient pas – et beaucoup des hommes non plus – ce que moi je vois : une jeune femme assez sûre d'elle, assez en harmonie avec sa féminité, pour pouvoir jouer de son image sans en être rabaissée à l'état d'objet. C'est elle qui choisit, elle qui joue. D'ailleurs, personne ne s'y trompe : elle n'a pas à subir plus que quelques remarques peut-être, mais rien qu'elle ne puisse supporter. Dans cette tenue, avec le dos bien droit, le regard hautain, c'est elle qui approche.

Elle est tellement dans son rôle qu'à plusieurs reprises, je regarde alentour pour voir si sa copine n'est pas en train de filmer de loin. Mais elle n'est pas là. Elle l'attend dans un coin du parc où j'avais retrouvé Annais quelques jours plus tôt. Je garde bien mes distances, pour ne pas me faire repérer. Ce n'est pas chose facile car en ce mardi soir, il n'y a pas grand-monde dans le coin. Je remarque que son amie filme déjà son arrivée et au bout de quelques secondes, je me rends compte qu'on pourra m'apercevoir au loin, derrière. Pourvu que je ne me retrouve pas sur Pornhub ! Faisant comme si de rien n'était, je prends le chemin sur la gauche, alors qu'elles sont sur celui de droite.

Je ralentis drastiquement le pas, les lunettes de soleil me permettent de jeter des coups d'œil vers elles de façon plus discrète.

Près d'un arbre, ma voisine prend quelques poses suggestives, soulevant même rapidement sa jupe devant la caméra. Je crois que je bande et je me félicite d'être allé bosser en jean ! Je stoppe net ma progression alors que je les vois s'enfouir dans les buissons. Ceux-là donnent sur une partie boisée du parc. « La forêt en ville » se vantait la mairie il y a quelques années, avant d'accepter d'en raser une partie sous la pression de promoteurs immobiliers aux arguments apparemment bien plus convaincants que la santé des poumons des électeurs.

J'hésite un instant. Les suivre ? Tourner en rond en attendant qu'elles ressortent de là ? Rentrer ? C'est mon instinct qui répond pour moi. Mon imagination m'envoie déjà des images pleines de langues et de mains, et de doigts maculés de cyprine. Je rejoins donc l'endroit où elles ont disparu, m'imaginant pouvoir me branler en les matant, planqué derrière les buissons. À ma grande surprise, après quelques pas parmi les broussailles sans rien entendre ni voir de mes deux jeunes débauchées, je tombe sur un petit chemin.

Visiblement, il n'a pas été tracé par une quelconque machine. C'est à force de piétinements que ce passage existe. Je regarde à droite, puis à gauche. Je décide finalement de tenter ma chance à droite. Après une vingtaine de mètres et un virage sur la gauche, je bloque ma progression en voyant un couple d'hommes nus allongés sur des serviettes aux pieds d'un arbre. C'est quoi ce délire ? Si près d'un endroit public ? Il y a même des jeux pour enfants, dans ce parc ! J'essaye de faire comme si de rien n'était et passe à côté en les saluant. Ils sentent forcément ma gêne et me sourient en coin avant de se mettre à s'embrasser de façon à ce que je puisse bien les voir.

Mais plus que gêné, je suis excité. Je n'avais jamais soupçonné l'existence d'un tel lieu par ici. Je m'enfonce plus loin dans le bois, parcours je ne sais combien de mètres, exactement. Cinquante, cent ? Peut-être plus. Je me retrouve face à un embranchement. J'hésite un instant en tendant l'oreille, puis entends des rires apparemment féminins qui viennent de ma droite. Elles ne semblent pas être bien

loin, alors j'avance doucement, à l'affût. Mais dès le premier virage sur la gauche, je stoppe net et reste en retrait, presque caché.

En plein milieu du chemin, je retrouve ma voisine et son amie. Cette dernière tient toujours son portable comme une caméra. L'autre me tourne le dos, à genoux devant deux hommes qui ont baissé pantalon et caleçon. Elle en suce un goulûment, cognant son visage contre le bas-ventre poilu de l'homme gémissant de plaisir. L'autre, elle le branle vigoureusement. Lorsqu'elle remonte sa bouche le long de la verge tendue qu'elle a avalée en entier pour reprendre son souffle, elle lève la tête vers eux et leur dit en ricanant :

— Je vais vous vider les couilles. Je veux votre foutre sur ma gueule de petite salope.

Son amie se met à rire, lançant aux deux hommes :

— Vous me l'avez excitée, messieurs... Va falloir assumer, maintenant !

La bouche de ma blonde de voisine change de sexe et se met à le pomper comme une furie alors que l'autre la filme avec une envie qui dégouline de ses yeux. À tel point que je m'attends à chaque instant la voir poser son téléphone pour se mettre à se masturber devant la scène. Chose que je pourrais bien faire, en sentant la raideur dans mon pantalon.

Pourtant, je ne fais pas un geste. Je reste bouche bée devant ce spectacle que j'ai vu cent fois, mais jamais dans un tel endroit. C'est surtout que cette fois, je ne sais pas si je dois les laisser ou aller participer. Bien que je n'aie pas vraiment envie d'être filmé, l'idée de me faire sucer par cette demoiselle est plus que tentante. Mais c'est ma voisine, et une amie d'Amandine. Je devrais peut-être faire demi-tour. Je n'aurais peut-être même pas dû les suivre.

Lorsque le gars qu'elle suce commence à se crisper, je reste là à regarder, comme subjugué. Elle place son visage souriant devant la queue dressée qu'elle branle des deux mains, délaissant l'autre homme un instant, qui se caresse doucement pour garder sa tension.

— Vas-y, crache tout, lui lance-t-elle deux secondes avant qu'il

ne pose sa main sur les siennes et dirige bien son sexe pour exaucer son vœu.

D'où je suis, je peux voir le jet de foutre voler dans les airs et s'écraser sur ses cheveux et son visage. Elle semble heureuse, aux anges. Tout comme son amie, qui n'en rate pas une miette. Le deuxième homme s'approche à son tour du visage de ma voisine en s'astiquant frénétiquement et son sperme coule mollement de son gland aux joues enflammées de la blonde. Il frappe quelques fois sa verge sur sa langue tendue pour lui offrir les dernières gouttes en râlant de plaisir.

Dès qu'il a terminé, la voisine se relève et se dirige vers la camerawoman pour l'embrasser à pleine bouche. Elle ne s'arrête pas de filmer, immortalisant leur baiser spermatique. Qui dure. Les deux hommes m'ont enfin repéré mais ne disent rien, préférant regarder les deux jeunes femmes échanger de longues lapées de foutre en se tortillant l'une contre l'autre.

Moment magique malheureusement brisé par la sonnerie de mon portable. Lorsqu'elles se tournent vers moi, je me rends compte que mon érection déforme largement mon pantalon, que j'ai les joues en feu, de grosses gouttes de sueur qui perlent sur ma barbe de huit jours et le souffle presque haletant. Bon Dieu ce qu'elles m'ont excité !

Je sors mon téléphone de ma poche avec leurs sourires en coin posés sur moi. La voisine m'a reconnu, j'en suis persuadé. Sa copine lui lèche la joue pour récolter du sperme et elle ne me quitte pas des yeux. Je me mords la lèvre inférieure et finis par réussir à baisser les yeux sur le message, de la part de Stéphane : « T'es chez toi ? On aimerait passer discuter d'un truc ».

Alors, il lui a tout dit. Par réflexe, je repose les yeux sur les deux demoiselles. Les hommes ont disparu et elles me font signe de les rejoindre avec un air assez proche de deux succubes prêtes à damner mon âme. Mais je ne peux pas faire attendre Stéphane. Une idée me traverse l'esprit et me calme d'un coup. Si Annais lui avait tout

avoué, pour nous deux ? Je sens une goutte de sueur couler le long de ma tempe droite et je lui réponds que je serai là dans vingt minutes. Mais quand je m'apprête à ranger mon portable dans ma poche, les deux harpies son arrivées près de moi. La brune ne filme plus. Elle me tâte l'entre-jambe et me sourit, alors que ma voisine pose sa main sur mon torse.

— Alors voisin ? On aime bien les petites jeunes ? me sort-elle comme si elle avait 16 ans.

Il me faut prendre une grande inspiration. La main de son amie serre ma verge gorgée de sang. Je sais qu'elle est bien plus que majeure, malgré son accoutrement qui pourrait en effet laisser penser qu'elle est une jeune lycéenne.

— Une autre fois avec plaisir, dis-je avec autant de difficulté que de regrets. Mais là, je dois vraiment y aller.

Rassemblant toute ma volonté, je me retourne et commence à filer dans le sens inverse.

— Je me lève tôt tous les jeudis matin ! me lance-t-elle.

Je m'arrête net, comprenant que l'ombre à la fenêtre était elle. Je reste une seconde dos à elles, puis ricane en me retournant. Sa copine a déjà plongé sa main sous sa jupe, son visage dans le cou en train de la lécher. La blonde, elle, me fixe en souriant, tenant la brune par la taille. Elle pense me révéler quelque chose. Elle ne sait pas que je l'avais surprise.

— La prochaine fois, traverse la rue, alors... Un coup de main est toujours le bienvenu, lui dis-je en imitant une branlette.

Elles éclatent toutes les deux de rire, et je fais de même en reprenant la route. L'excitation de cet échange ne me quitte qu'une fois arrivé chez moi. Il se pourrait bien que d'ici peu, la voisine vienne sonner chez moi, que je la baise, peut-être même avec sa copine qui semble aimer regarder. Et peut-être qu'Amandine suivra. Rien que cette idée me rend dingue d'envie. Je suis obligé, avant de sortir du bois, de caler mon érection sous la ceinture de mon pantalon pour la camoufler. Je marche avec des images de

leurs corps mêlés au mien. Dans tous les sens, pendant des heures.

Mais lorsque je referme la porte de mon appartement, mes craintes reviennent et ont l'effet d'une douche froide. Dans moins de cinq minutes, Stéphane sera là. Tout seul ? Et s'il venait me mettre sur la gueule pour avoir baisé sa femme ? Fébrilement, je reprends mon portable et vérifie son texto. Non, il a dit « on ». Ils viennent donc tous les deux.

Je suis perdu. Pourquoi ils viendraient me parler ensemble des histoires de cul dans leur couple ? Non, ça n'a aucun sens. Pour évacuer toutes ces questions, je me mets à épousseter le canapé, sortir des verres pour un apéro, vérifier qu'il y a des bières au frais. Puis épousseter le canapé.

Au moment où la sonnette retentit, je me rends compte que je suis comme le jour où j'étais convoqué chez la CPE après avoir été chopé à voler une bouteille de whisky un mercredi après-midi au lycée, alors que j'étais interne. Je fais toutefois de mon mieux pour ne rien montrer quand j'ouvre la porte sur un Stéphane apparemment aussi stressé que moi, et une Annais tendue... mais qui me sourit rapidement en coin au moment de me faire la bise.

Je les fais s'asseoir sur le canapé et leur sers une bière chacun avant de leur demander ce qui les amène. Je remarque qu'ils se tiennent la main, et que Stéphane la serre fort.

— Tu sais que tu es notre meilleur pote, Julien, commence-t-il avec le regard fuyant.

— Et réciproquement, lui réponds-je hésitant, sachant qu'il va avoir un "mais".

— Je n'aurais jamais avoué à quelqu'un d'autre ce que je t'ai dit l'autre soir. Et sans toi, j'aurais encore laissé la situation s'envenimer.

Mon regard va de l'un à l'autre. Stéphane est très mal à l'aise, mais le fait de commencer à parler le détend. Annais lui tient la main et le fixe avec un sourire aux lèvres, détendue à son tour de le voir parler. Il semblerait qu'ils aient travaillé ensemble ce moment

et qu'elle soit contente que tout se passe jusqu'à présent comme prévu. Pour ma part, j'ai la bouche sèche. J'attrape ma bière et en boit une bonne gorgée alors qu'il continue :

— Grâce à toi, mon pote, j'ai eu le courage d'en parler avec Annais. Et c'est toi qui avais raison. Elle m'a troué le cul !

Ils ricanent tous les deux, Annais se met à rougir en me lançant un regard de braise que je n'arrive pourtant pas à soutenir.

— Comme tu l'as dit, c'est quelque chose de moi qu'elle avait accepté. Et son amour pour moi n'en était pas moins grand. Je crois même pouvoir dire qu'on s'aime encore plus après ça. Parce qu'il n'y a plus de non-dit entre nous.

Annais acquiesce, un sourire légèrement crispé aux lèvres. Mais quand ses yeux se posent sur Stéphane, je vois la fierté au fond d'elle. Et je dois bien avouer une chose : à partir de là, je sais que tout va bien se passer. Que je n'ai qu'à écouter Stéphane et que tout le monde finira par être heureux.

— Et quand il n'y a plus de non-dit, on peut vraiment tout se dire. Alors on s'est tout dit. Tout, rajoute-t-il en me fixant avec un léger ton accusateur.

Il marque une pause, ses yeux clairs qui percent les miens. Je déglutis difficilement mais en arrière-plan, je vois le sourire encourageant d'Annais. Alors je me lance :

— J'ai jamais voulu te faire de mal, Stéphane, je... À aucun moment, j'ai voulu autre chose que...

— Je voulais te l'entendre dire, me coupe-t-il. Comme ça, il n'y a plus de non-dit entre nous non plus. Et c'est important qu'il n'y ait plus jamais de non-dit entre nous.

— Tu... Tu ne m'en veux pas ? lui demande-je en fronçant les sourcils.

Là, il prend comme un coup dans le bide. Mais il me sourit finalement en me répondant :

— Je t'en ai voulu, mec... J'ai même voulu venir te défoncer. Mais c'est comme je t'ai dit, on s'est vraiment tout dit. Et il s'avère

que sur ce point-là, je n'ai jamais comblé celle que j'aime de tout mon cœur. Et si elle a pu, par amour pour moi, supporter cette frustration sans se plaindre, sans rien me reprocher, je dois bien lui rendre la pareille, non ?

— Je... suppose, oui, lui dis-je en plissant les yeux.

— C'est pour ça que vous pouvez continuer.

Je reste à le regarder. Mon cerveau en plein bug, essayant de comprendre où est le piège. Il attend que je réponde par l'affirmative pour me sauter au cou ? Mes yeux se braquent sur Annais qui me sourit en se mordillant la lèvre inférieure, puis revient sur Stéphane qui me semble si sérieux. Trop sérieux pour être vrai ? Je ne sais pas, je ne sais plus. J'ai l'impression de me mettre à suer à grosses gouttes. Il ne peut y avoir qu'un piège. Il ne peut pas avoir passé l'éponge sur le fait que j'ai baisé sa femme dans son dos. J'ouvre la bouche pour essayer de répondre quelque chose mais il me coupe la parole. Et j'avoue que ça me rassure :

— Malgré tout ce que je ne comprends pas dans ta façon de vivre, Julien, il y a une chose qui fait que tu es resté mon meilleur pote. C'est qu'il n'y a jamais une seule nana à qui tu as manqué de respect, même devant moi, quand tu me racontais tes aventures. Tu as toujours été honnête. Et c'est pour ça que si ma femme doit avoir un amant, je... on veut que ce soit toi. Tu acceptes ?

Ma mâchoire inférieure m'en tombe. Mes yeux s'ouvrent grands sur Stéphane qui me sourit de toutes ses dents. Annais vient coller son visage au sien et ils me regardent tous les deux. J'ai l'impression d'avoir deux Chats Pottés devant moi, qui me font le coup des yeux mouillés.

— Vous êtes sérieux ? je leur demande avant de répondre. Je veux dire... Tu veux vraiment que je...

— Comble ma femme sexuellement, finit Stéphane. J'en suis incapable et tu es sûrement celui qui fera ça le mieux, au-delà du fait que je sais que ça ne changera rien entre nous. Tu l'as déjà prouvé. Mais je veux qu'on se mette d'accord sur une chose avant :

aucun non-dit. Si je commençais à être jaloux, je vous le dirais, et si les sentiments commençaient à se mêler à cette situation, vous me le diriez aussi. Je pourrai accepter de partager son corps, mais pas son cœur.

Je ne suis pas sûr de moi, mais j'ai l'impression que les larmes commencent à couler de mes yeux. Putain, Stéphane, Annais. Comment j'ai pu mériter de tels amis ? L'amour dont ils font preuve l'un pour l'autre est juste...

Je comprends, tout d'un coup. Dans cette démonstration d'humanité, d'amour partagé et d'acceptation l'un de l'autre, je comprends pourquoi je suis toujours célibataire. Je les ai toujours pris pour exemple et me suis toujours attendu à vivre la même chose qu'eux. Mais c'est impossible. Il n'y a qu'eux pour pouvoir vivre ça d'une manière aussi intense. Et aujourd'hui, ils me demandent de faire partie intégrante de cette équation harmonique.

— Je... J'accepte, lui dis-je.

Aussitôt, il se jette sur moi. Pendant une demi-seconde, j'ai le réflexe de lever les bras pour me défendre. Il me prend dans ses bras et me serre fort. Je lui rends son étreinte et regarde Annais sur le canapé qui me couvre d'un regard enflammé. Elle est excitée. Je le sens dans ma chair. Je suis presque sûr qu'elle mouille et cette pensée est à deux doigts de me faire bander alors que je serre mon meilleur pote contre moi.

— Je savais que je pouvais compter sur toi, me lance-t-il en retournant à sa place, les yeux embrumés.

— Stéphane, je... Pourquoi tu me demandes ça ?

J'avoue être entre deux. D'un côté, je suis heureux parce que baiser avec Annais, c'est quelque chose, et je sais que nous pourrions pousser la luxure assez loin, ensemble. Plus loin que tout ce que j'ai déjà fait. D'un autre côté, j'ai peur. Peur de me perdre dans cette histoire et de perdre leur amitié. Sa réponse, pourtant, est sans appel :

— Parce que quelque part, je suis étonné que vous ayez attendu

si longtemps. Annais a des besoins que je ne peux satisfaire, et vous vous êtes plu depuis le premier jour. Je me suis mis des œillères et votre amour pour moi vous a empêché pendant de longues années de passer à l'acte. Tu es mon meilleur pote, Julien. Je sais que tout se passera bien, avec toi.

— Je ne sais pas quoi te dire, Stéphane.

— Il n'y a rien à dire, me répond-il en se levant, après avoir descendu sa bière d'un trait.

Annais se lève avec lui et ils s'embrassent, de la même manière que je les ai vus faire mille fois. Avec tendresse et amour. Il lui caresse la joue en souriant puis se tourne vers moi :

— On n'a pris qu'une voiture, tu pourras la ramener ?

Assis sur mon fauteuil, je n'arrive qu'à hocher la tête.

— Je t'aime, mon amour, lui dit Annais.

— Je t'aime tellement, moi aussi, lui répond-il en la serrant contre lui.

Lorsqu'il referme la porte derrière lui, j'ai l'impression de me réveiller d'un rêve. J'attrape ma bière et la vide alors qu'Annais me regarde, son sourire en coin sur les lèvres. Je m'affale dans le fauteuil et lâche un soupir d'aise :

— Je ne suis pas en train de rêver, là ?

— Non, Julien, me dit-elle en se trémoussant jusqu'à moi. Tu es mon amant officiel et je veux fêter ça. Rattraper toutes ces années de frustration. Être la débauchée que j'ai toujours rêvé d'être. Avec toi. Et surtout, sans aucun mensonge.

Chapitre 10

Je pensais avoir découvert la vraie nature d'Annais et je me mettais le doigt dans l'œil. Elle pensait aussi, sûrement, avoir vu une bonne partie de moi, et elle se trompait tout autant.

Elle fait rapidement tomber sa robe et son soutien-gorge, les seuls vêtements qu'elle porte. Elle est nue devant moi, ses seins déjà gonflés de désir, les tétons durs d'envie. Sa respiration s'accélère déjà, soulevant sa poitrine généreuse. Plus bas, son entre-jambe reluit déjà d'une excitation qui n'en est qu'à son début. Car si je ne sais pas trop si je suis en plein rêve ou si Stéphane m'a réellement demandé d'être l'amant de sa femme, je suis persuadé d'une chose : elle va rentrer sur les rotules. C'est tout ce que son regard me demande. Elle veut qu'on se révèle l'un à l'autre sans aucune retenue, que je l'aide à dépasser les mots, le fantasme... que je fasse d'elle la débauchée qu'elle a toujours rêvé d'être, comme elle l'a si bien dit elle-même.

Je pose mes mains sur ses cuisses nues et l'attire vers moi. Mes doigts glissent jusqu'à ses fesses et les serrent. Assis sur mon fauteuil, sentant l'excitation monter en moi, je reçois les effluves de son sexe déjà en ébullition. Je pose mes lèvres sur son bas-ventre et la sens frémir.

— Annais...

— Julien...

— Je veux te faire connaître des plaisirs insoupçonnés, que tu en rougisses de honte... Et que tu en redemandes...

D'un doigt, j'ouvre ses lèvres et l'enfonce doucement dans son puits déjà inondé, puis relève la tête vers elle. Le regard suppliant, contractant son vagin sur mon majeur tendu en elle, ondulant légèrement du bassin, elle pose des mains tremblantes d'envie sur mes joues et me souffle :

— Tu l'as déjà fait, Julien. Et aujourd'hui, j'en demande encore plus, avec la bénédiction de mon mari. Mon cœur lui appartient, mais mon corps est à toi.

Avec un calme qui me surprend moi-même, mon doigt se met à masser son point G, ce point le plus sensible de son antre, celui qui la fait grimper dans les tours de façon exponentielle. Dans mon jean, mon sexe est au comble de son érection, au point que je sens le sang pulser dans ma verge. Mais maintenant, j'ai tout mon temps. On ne se cache pas, il n'y a plus de mensonge.

— Tu n'as rien dit, tout à l'heure, Annais, lui dis-je en plaquant ma main libre sur son pubis fraîchement rasé, mon pouce faisant rouler son clitoris aussi gonflé que ma queue. C'est toi ou c'est lui qui a eu l'idée que tu aies un amant.

La bouche ouverte, déjà haletante de mes attentions, Annais me sourit comme jamais.

— L'idée, je l'ai eue la première, tu le sais bien... Mais c'est lui qui l'a exprimée.

Elle est parcourue d'un frisson de plaisir, sûrement dû au fait de me dire ça, alors je continue de la questionner tout en la massant, bien conscient qu'elle a déjà dépassé le stade de la lascivité.

— Et ça t'a fait quoi ?

— J'ai eu peur, répond-elle sans hésiter. Et j'ai mouillé.

— Peur ?

— Peur qu'il ne veuille pas que ce soit toi. Et en même temps tellement heureuse qu'il le prenne ainsi, même s'il ne m'en a parlé qu'hier. Han !

Mon majeur s'enfonce profondément en elle, et je commence à la branler avec plus d'insistance.

— Tu lui avais déjà dit, pour nous ?

— Dimanche soir, répond-elle en ondulant sur mon doigt qui va et vient. Il ne m'en a pas voulu longtemps. Ni même à toi. Je vais jouir, Julien...

J'accélère mes mouvements, et elle s'accroche à mes cheveux. Sa cyprine se met à couler mollement sur ma main. Un filet pend de mon poignet et se dirige vers le sol. Je pourrais la faire jouir jusqu'à la fin des temps. Et tout en faisant claquer ma paume contre ses lèvres, mon majeur remplaçant mon érection pour le moment, je continue mon interrogatoire, la tenant par la hanche pour tenter de maîtriser les secousses de son corps qui gagnent en puissance.

— Vous avez posé des limites ? Ou nous avons carte blanche ?

— Je... Non... Il n'y a... aaaahhh !!

Elle succombe violemment à sa première jouissance, tirant sur mes cheveux pour me plaquer le visage contre son ventre, que je m'empresse de lécher et embrasser. Tout mon bras se tend pour lui offrir un orgasme puissant, jusqu'à la sentir se relâcher complètement. Je relève la tête vers une Annais haletante, les joues en feu et le regard de braise. Elle en veut encore, je le sais. Oh oui, elle en veut encore, bien plus.

Je retire pourtant mon doigt pour le goûter en lui souriant. Jamais je n'ai goûté de cyprine aussi délicieuse. J'en boirais au réveil. Même si je sais que ça n'arrivera pas, que je ne me réveillerai pas près d'elle, ou peut-être quelques rares fois. Je ne suis que son meilleur ami, et l'objet de son plaisir. C'est la première fois que, pendant une seconde, cette pensée me lance un petit pic au cœur. Mais d'un autre côté, n'y a-t-il pas plus belle amitié que celle qui ne se soucie pas des frontières physiques ?

Je souris de toutes mes dents et m'affale dans le fauteuil en la regardant. Elle est si belle. Je n'en reviens pas d'avoir l'accord de Stéphane pour la baiser. Ça me paraît complètement irréel. Pourtant, alors qu'elle tombe à genoux devant moi et s'affaire déjà

à ouvrir mon pantalon en me soufflant que c'est mon tour de jouir, je lui redemande :

— On a carte blanche, Annais ?

— C'est comme je t'ai dit, Julien, me répond-elle avec assurance. Mon corps est tout à toi et ta lubricité.

Mon pieu tendu jaillit de ma braguette grande ouverte. Elle se met à me sourire en coin, les yeux pétillants d'envie, ses doigts fins qui parcourent ma verge en suivant mes veines saillantes.

— J'aime ta queue, me dit-elle en la serrant doucement dans son poing. Depuis le jour où je l'ai vue, dans ce camping, j'ai voulu la sentir en moi.

Je fais glisser mon pantalon et mon caleçon jusqu'à les retirer, puis fais voler mon t-shirt pour me retrouver dans la même tenue qu'elle. Mes cuisses ouvertes lui permettent d'en profiter pour malaxer mes bourses, tout en jouant de sa langue sur mon gland. Ma main se pose presque par réflexe sur son crâne, alors que nos regards s'accrochent l'un à l'autre. Elle a toujours ce sourire en coin, mais cette fois, il est beaucoup moins discret, plus... plus pervers. Je comprends alors ses pensées aussi clairement que si je lisais un livre. Ses mots me disent qu'elle m'offre son corps, mais elle prendra tout autant qu'elle donnera. Elle ne veut pas simplement des coups de bite au fond de son corps, elle veut bien plus que ça. Elle veut être active, donner libre cours à sa lubricité, et la nourrir de la mienne.

Je lui rends son sourire et profite qu'elle pose sa langue sur mon gland tout rouge pour appuyer sur son crâne. La faire coulisser doucement le long de ma verge, mais en y rajoutant une certaine autorité. Jusqu'à ce qu'elle m'avale entièrement. À peine pose-t-elle ses lèvres sur la garde de ma queue que je sens ses soubresauts. Sa gorge qui se contracte sur le bout de ma queue me procure un massage des plus exaltants. Ce n'est que lorsque je sens ses dents commencer à serrer la base de ma queue que je retire ma pression sur sa tête. Aussitôt, elle relève le visage, la bave sur le menton, les

larmes au coin des yeux, la bouche grande ouverte pour aspirer l'air qui commençait à lui manquer.

Je lui laisse à peine le temps de reprendre son souffle que je me penche en avant pour l'embrasser à pleine bouche, mon poing serré sur ses cheveux lui maintenant la tête relevée vers la mienne. Alors que nos langues entrent dans une danse endiablée, elle s'agrippe à mon pieu et l'astique furieusement. Je sais que je ne vais pas tenir longtemps, surtout avec l'excitation que j'ai eue dans ce bois, un peu plus tôt. En y repensant, d'ailleurs, je tire sa tête encore plus vers l'arrière pour que nos bouches se séparent et lui demande :

— Est-ce qu'on doit se cacher ? Je veux dire... Est-ce que ça doit rester un secret entre nous trois ?

— Je n'en ai pas envie, me lâche-t-elle de but en blanc. Je lui ai dit que ça finirait sûrement par se savoir, et il assumera. Pourquoi ?

— Viens...

Même si je sais que sa réponse n'a rien à voir avec la raison et qu'elle n'est en grande partie motivée que par le désir en elle, je me lève et lui prends la main pour qu'elle fasse de même. J'ai beau lire la surprise sur son visage, j'y lis aussi la détermination qu'elle a à me suivre jusqu'au bout de ma dépravation. Malgré un petit temps d'arrêt quand elle comprend que je l'amène non pas dans la chambre, mais vers la fenêtre qui donne sur la rue et l'immeuble d'en face, elle ne lâche pas ma main et se laisse guider. Lorsque je la plaque dos à la fenêtre, je sais qu'elle aime ça, même si elle stresse de s'exposer ainsi.

Son regard devient fuyant, mais je ne la laisse pas baisser le visage. Je sais qu'elle ressent exactement la honte dont je lui ai parlé tout à l'heure. Alors je colle ma bouche à la sienne. Nous nous embrassons avec passion et au fur et à mesure que les secondes défilent, je la sens s'abandonner à ce plaisir. À travers sa poitrine écrasée contre mon torse, je peux sentir son cœur battre à tout rompre. Ou alors est-ce le mien. Ce baiser, chaque sensation de sa peau contre la mienne, de ses mains qui s'accrochent à mon dos en

me faisant sentir ses ongles, de son bas-ventre qui frotte contre ma queue tendue, de son souffle saccadé dans le mien, tout me rend bouillonnant. Je la veux. Je veux la faire jouir comme jamais.

Brusquement, je l'attrape et la retourne, l'écrasant contre la fenêtre de tout mon corps. Les jambes légèrement ouvertes, je glisse mon sexe le long de sa fente dégoulinante. Mes mains se glissent entre elle et le verre pour attraper ses seins et les presser puissamment.

— Je suis fier d'être ton amant officiel, Annais... Veux-tu vraiment offrir ton corps à ma lubricité, comme tu dis ?

Elle met un petit temps à répondre. Les yeux fermés pour ne pas savoir si des gens nous regardent. Moi, je ne repère personne, mais je ne reste pas non plus scruter chaque fenêtre. Je préfère me concentrer sur son visage. Ce doux et beau visage qui exprime autant de honte que de plaisir. Elle ne peut s'empêcher de gémir en ondulant sur ma queue, comme si elle réclamait son dû. Finalement, elle hoche la tête, et je ricane nerveusement. Le bonheur que me procure ce hochement est tout simplement sans tache. Je dois bien avouer qu'il y a une partie de moi qui aimerait en avoir plus, être plus qu'une bite sur laquelle jouir. Mais je sais que bientôt, je serai plus que ça. Non qu'elle tombe amoureuse de moi, je ne l'enlèverai jamais à Stéphane qui aujourd'hui a encore fait un saut dans mon estime... Mais je vais la rendre accro à l'orgasme. Elle viendra vers moi comme une droguée qui veut sa dose, j'en suis persuadé.

Je lâche un de ses seins pour la glisser sur son bas-ventre. Aussitôt, elle se cambre, avant même que ma main n'atteigne ma queue, pour l'aider à s'enfoncer en elle. Mon gland écarte déjà ses lèvres ruisselantes quand elle gémit une légère objection :

— Julien, une...

Je sais à quoi elle pense. J'y pense aussi. Je n'ai pas de capote sur ma queue et je devrais. Il serait raisonnable que j'aille jusqu'à mon pantalon et que j'enfile un préservatif avant de la baiser. Mais il est trop tard, je ne veux pas faire baisser la tension. Il m'est pourtant

impossible de l'obliger à quoi que ce soit. Je ne veux que son plaisir, sans aucun remord. Alors je lui coupe la parole, ne bougeant plus pour ne pas m'enfoncer complètement en elle :

— Tu peux être sûre qu'avec la vie que je mène, je me fais dépister régulièrement. Et tu as été la seule avec qui j'ai baisé depuis la dernière fois que j'y suis allé. Il n'y a aucun risque, si tu n'ovules pas. Mais si tu le veux vraiment...

Elle rouvre les yeux, sûrement pour s'assurer que je ne lui raconte pas de bobards. Elle n'hésite qu'un petit instant avant de me souffler :

— Vas-y...

Un simple coup de reins vers le haut et mon membre entier la remplit. Elle grimace une seconde sous la violence de l'assaut, puis se décontracte. Putain, ce qu'elle est belle. Je reste ainsi planté en elle, alors qu'elle plaque ses mains sur la fenêtre pour pousser son bassin vers le mien. Son vagin se contracte sauvagement et elle se met à tressauter sur ma queue en jouissant à nouveau. Déjà, mes couilles frissonnent au contact de son nectar qui coule de son sexe.

— Oh oui, Annais... Je vais te vider de toutes tes forces...

Sans attendre de réponse de sa part, je claque mes mains sur ses fesses et la penche encore plus pour me mettre à la buriner copieusement. Elle part d'emblée dans les aigus, lâchant un cri de plaisir qui sonne à mes oreilles comme le départ vers un voyage fantastique. Accroché à ses hanches, je cogne les miennes contre ses fesses, frappe mon gros gland turgescent contre son utérus. Je jette un coup d'œil à l'immeuble en face pendant que je la lime ainsi sans ménagement, la voyant forcée de se retenir à chaque coup de boutoir pour ne pas cogner sa tête contre la vitre. Au quatrième étage, je repère un gars qui se rince l'œil, juste en face de nous. Je ne saurais dire s'il se branle, mais cette idée me plaît.

J'aurais continué de la baiser avec cette violence, incapable de dire si elle jouit une troisième fois, et ce jusqu'à jouir en elle, si mon regard n'était tombé sur la fenêtre de la chambre de ma voisine.

Elles sont là. Elles nous fixent sans bouger. Mon cœur rate un battement, mais j'assène encore quelques violents coups de reins à Annais en les fixant à mon tour.

J'attrape les cheveux de mon amante et la cambre en me penchant sur elle :

— On a des spectatrices, lui dis-je en lui tournant la tête de façon à ce qu'elle les voit.

— Oh putain...

Un instant, j'ai peur d'être allé trop vite et qu'elle perde toute son excitation. Mais je me trompe sur son compte. Annais n'est pas une puritaine que je devrais dépraver. C'est une véritable débauchée que je devrai guider.

— Ça t'excite de baiser devant elles ? me demande-t-elle en se remettant à aller et venir sur ma queue qui n'en demandait pas tant.

— Ce qui m'excite le plus, c'est que ce soit toi que je baise devant elles.

— Alors défonce-moi, Julien.

Elle s'arrête de bouger et se plaque contre la vitre, prête à recevoir mes assauts. Elle garde les yeux ouverts, baissés vers le deuxième étage sur ma voisine et sa copine qui commencent à se caresser à leur tour. Plus haut, l'homme est maintenant clairement en train de se branler et je ne serais pas étonné que quelqu'un de mon immeuble soit en train de le regarder faire ! Cette idée me remplit de joie et je soupire d'aise en tirant sur les cheveux d'Annais que je n'ai pas lâchés. Ce petit intermède a eu le don de calmer un peu mon excitation, et je me sens d'attaque. Mais au lieu de la pilonner comme elle s'y attendait, je me retire d'elle et la garde cambrée en me plaçant près d'elle, offrant ma queue raide et poisseuse de cyprine au regard des deux demoiselles qui ont chacune la main dans la culotte de l'autre. Je peux lire dans le regard d'Annais le plaisir qu'elle retire de cette situation. Elle a pourtant une attitude de défi, mais je sais qu'elle prend son pied, même si ma queue n'est plus en elle.

Peut-être commence-t-elle à comprendre que dans l'acte sexuel, le plus important n'est pas la pénétration, que le sexe tel que je le conçois ne peut pas se satisfaire d'un coït, aussi intense soit-il. Dès qu'elle se fait à cette idée, elle prend mon sexe en main et le masturbe vigoureusement devant nos deux spectatrices. Je ne peux me retenir plus longtemps de la dévorer. Je dirige son visage vers le mien et l'embrasse à pleine bouche alors qu'elle me branle de plus belle, sa main libre venant malaxer mes bourses pleines. Bon Dieu, ce que j'ai envie que ce moment ne se termine jamais. Mais entre deux baisers endiablés, Annais me supplie de sa voix la plus sensuelle, suave :

— Baise-moi, Julien... Jouis en moi devant elles.

Vraiment. J'ai l'impression qu'à chaque fois que je l'amène un peu plus loin dans la débauche, c'est elle-même qui me pousse en avant pour que je l'attire avec moi. Vraiment. J'adore cette sensation, ce sentiment qu'on a entamé une ascension de plaisir dont on ne voit pas la fin. J'oublie totalement la voisine, le voisin. Je ne pense plus à ce qu'ils peuvent voir ou pas. Il n'y a plus qu'Annais et moi. Je colle ma bouche contre la sienne et la plaque contre la fenêtre, ses fesses écrasées devant nos voyeurs et voyeuses. Je lui attrape une jambe et la relève dans un geste sûr, effectué de nombreuses fois et je n'ai besoin que du bout de mes doigts pour diriger mon sexe dans le sien.

Annais passe ses bras autour de mon cou et me serre contre elle, enfouissant mon visage dans ses seins au goût salé de la transpiration. J'ai le souffle court, trop court. Je lape ses seins en donnant des coups de reins désordonnés au fond de sa chatte. Elle se remet à crier à pleins poumons, au point que la vieille de dessus se met à cogner son balai. Ses nibards sont délicieux, sa peau prend une saveur proche de la meilleure des confiseries que je n'ai jamais goûtées. Elle est déchaînée, remue ses hanches sur ma queue. Je sais qu'elle jouit en continu et ça me rend dingue, complètement fou.

Ses ongles labourent mon dos et j'ai mal, mais je ne désire plus

qu'une chose : remplir son antre de mon sperme chaud. Nos corps bouillants se percutent l'un contre l'autre dans ce but commun qu'elle a explicité avec tant d'intensité.

— Viens, viens ! crie-t-elle juste au moment où je sens ma queue gonfler par à-coups en elle.

Cette invitation me suffit à l'exaucer. Je me tends soudainement en plantant avec violence ma queue hypersensible bien au fond de son vagin qui dégouline à flots. Il y en a même sur la fenêtre. Je jouis en elle. Je sens les jets de foutre gicler de mon gland et tapisser ses parois internes alors que nos regards se sont accrochés. Chaque spasme que j'ai est accompagné d'une violente contraction de son sexe sur le mien, presque comme si c'était elle qui pompait mon sperme et le libérait en se décontractant.

Nous nous embrassons longuement et lorsque je relâche sa jambe pour que nous puissions retourner au salon, l'homme s'est éclipsé et les deux demoiselles nous applaudissent. Annais les voit aussi et elle se met à ricaner, un peu de honte, beaucoup de plaisir. Le plaisir d'avoir osé faire ça.

— Attends, tu vas voir, lui dis-je avec le ton du gars qui va faire une connerie.

— Qu'est-ce que... ? Han !

Je me retire d'elle et la penche en avant. Ainsi, elle montre sa croupe à nos voyeuses. Presque aussitôt, un filet de sperme se met à couler de sa chatte et je m'empresse de me mettre à genoux pour le récupérer, remonter en l'aspirant sous les rires nerveux d'Annais, et finir ma course la bouche sur sa vulve, aspirant de plus belle.

Je crois qu'elle jouit une dernière fois. Doucement mais sûrement, pendant que ma langue la fouille pour tenter de récupérer tout mon sperme. La bouche emplit de différents fluides sexuels, je me relève et l'embrasse, cette fois avec douceur.

— On a bon goût, me dit-elle en rougissant une fois nos lèvres séparées.

À peine trente minutes plus tard, je la dépose devant chez elle.

Elle préfère que je n'entre pas. Et je préfère aussi qu'ils vivent ce moment sans moi. Au moins pour cette fois. Je la regarde filer vers la porte d'entrée, repérant la lumière dans leur chambre. Elle se retourne une dernière fois, m'offrant une fois encore ce petit sourire en coin auquel je ne pourrai jamais résister.

Lorsque la porte se referme, je soupire d'aise, passe la première, et sais à quel point je vais dormir comme un bébé.

Chapitre 11

Le matin est toujours un moment où on fait le point, plus ou moins rapidement. Une sorte de check-up pour savoir de quel pied on va se lever, exactement. Aujourd'hui, je n'ai aucune hésitation. Les images de la veille se bousculent dans ma tête avant même que j'ouvre les yeux.

Je saute du lit avec enthousiasme. Je ne m'embête même pas à passer le moindre tissu sur moi avant de sortir de ma chambre pour me faire un café. Dans l'immeuble d'en face, les gens se réveillent aussi, et l'idée que quelqu'un puisse me surprendre à poil dans mon appartement m'émoustille. Devant l'ordinateur, la première bonne nouvelle de la journée arrive : les températures gagnent en puissance à partir d'aujourd'hui. Même si les beaux jours étaient déjà là, il ne faisait pas plus de 20-21°C. Dans la journée, ça va grimper jusqu'à 28. Un beau ciel bleu !

Je termine mon café à la fenêtre, les yeux rivés sur la chambre de ma voisine. Mais elle doit se lever plus tard que moi. Je suis l'amant officiel d'Annais. Stéphane lui-même me l'a demandé. Comment est-ce possible ? J'ai peur que cette histoire parte en couilles, qu'il finisse par devenir jaloux. Je compte pourtant en profiter un maximum le temps que ça durera. Aux premiers signes de faiblesse de Stéphane, j'arrêterai tout. Il est hors de question que je perde leur amitié ou que je brise leur couple.

De mon côté, je me sens libéré d'un poids. Je n'ai plus à les prendre en référence. Peut-être parce que je connais la faille de Stéphane, peut-être parce que quelque part, je fais partie de ce

couple. Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que les prochains jours, je pourrais très bien me laisser aller à tomber amoureux. Alors que mon regard est toujours posé sur la fenêtre de la voisine, je m'imagine un instant avec une femme comme elle. Peut-être pas aussi jeune, mais en tout cas aussi libérée sexuellement.

Pendant le trajet jusqu'au bureau, je me pose mille questions. Si je venais à me mettre en couple, est-ce qu'Annais deviendrait jalouse ? Est-ce qu'elle aimerait que je reste célibataire et à elle ? Ou peut-être serait-elle heureuse pour moi et se trouverait volontiers un autre amant, ne voulant pas me partager avec une autre ? Et cette autre ? Est-ce qu'elle accepterait que je continue d'être l'amant d'Annais ? Ou m'obligerait-elle à tout stopper ? De ce que je découvre d'Annais, je crois pouvoir dire qu'elle ne serait pas contre le fait de continuer de se voir, à condition que ça ne gêne pas ma moitié. Et peut-être même qu'avec l'aval de Stéphane, elle gagnerait du même coup une amante ?

Je m'installe à mon bureau en m'asseyant sur un petit nuage tout doux. Je ne tiens pas vraiment en place. J'arrive à travailler sur les dossiers les plus simples uniquement. Je les enchaîne rapidement, laissant de côté, pour l'instant, les choses plus compliquées, qui sont, heureusement, un peu moins urgentes. Dès que j'en ai l'occasion, je me lève et me promène dans les couloirs, saluant les collègues, restant discuter deux minutes ici et là. Aller aux toilettes, me servir un café ou un verre d'eau, besoin d'un renseignement que j'aurais pu demander par téléphone mais que je préfère avoir directement en perdant cinq minutes le temps de faire le déplacement...

C'est d'ailleurs en revenant de l'accueil pour savoir si la standardiste n'aurait pas du ruban adhésif à me prêter que je surprends cette coquine de Mélanie. Je fais un peu exprès de ralentir en passant devant son bureau et tourne la tête au moment où la petite fenêtre près de la porte me permet de la voir derrière son ordinateur. À cause de l'écran, je ne vois pas vraiment, mais je n'ai aucun doute. Elle a la main plongée dans son décolleté, soit pour se caresser le

sein, soit pour le sortir, carrément. Peut-être même est-elle en train de le remettre dans son soutien-gorge et que quelques secondes avant, il était sorti. J'ai le temps de voir ses pommettes rougies, même la sueur sur son nez. Elle a sursauté, mais je ne jurerais pas qu'elle sait qui est passé, ou même si je l'ai vue. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le moment de me terrer dans mon bureau. Soit elle va être calmée et se remettre à bosser, soit elle va bientôt aller aux toilettes.

Et c'est la deuxième solution qui se présente à moi. Un peu plus loin, je tourne sur la gauche, en direction de mon bureau et des toilettes et la vois sortir du sien en venant dans ma direction. Seul hic : le couloir étant désert, elle ne peut que savoir que c'est moi qui suis passé. Alors dès qu'elle ne me voit plus, j'allonge le pas et me réfugie dans le cabinet du fond sans qu'elle puisse savoir que je suis là. L'endroit est vide et j'espère vraiment qu'elle viendra dans celui juste à côté. Je suis excité, à l'idée de me branler à nouveau en même temps qu'elle. Je dois bien avouer qu'en plus, il est grand temps que je décharge toute cette tension sexuelle que je garde en moi depuis le réveil.

Alors quand elle débarque dans la pièce, j'ai déjà le pantalon aux chevilles, ma main astiquant mon pieu doucement. Je me suis assis sur le trône, prêt à coller mon oreille contre le mur. Ses pas viennent vers le fond, mon cœur accélère et ma main aussi. Pourtant, lorsque j'entends une porte de cabine s'ouvrir, je sursaute. Je me retrouve nez à nez avec Mélanie, ma queue tendue en l'air, serrée dans ma main, et elle lâche un cri de surprise, la main devant la bouche, les yeux baissés sur mon sexe, avant de claquer la porte.

— Oh putain, désolé ! m'écrie-je alors qu'elle s'engouffre dans le cabinet d'à côté en fermant derrière elle.

Je fais de même avant de reprendre, penaud, mais, je dois vous le dire, encore plus excité :

— Je pensais avoir fermé, je... Je suis vraiment désolé...

— Ce... Ce n'est rien, me fait-elle, la voix tremblotante. Je vais faire comme si je n'avais rien vu, promis.

Je laisse planer un blanc, ne pouvant m'empêcher de continuer à faire coulisser doucement ma main le long de ma verge qui n'a pas ramolli. Au contraire, je bande encore plus. Tentant de garder une voix peu assurée, je lui demande alors :

— Ça ne te dérange pas si... Enfin... Si je termine ?

J'espère que son blanc qui suit, c'est parce qu'elle s'étouffe d'excitation. Je ne saurais dire si elle apprécie ou pas, quand elle me répond. Mais elle ne s'en va pas en courant :

— Vas-y, fais... Ce que... Enfin... Ce que tu veux...

Elle a une toute petite voix. Mon imagination est en pleine ébullition. Si ça se trouve, elle se branle avec moi sans oser le dire. La main plantée dans sa culotte, elle se mord un doigt pour ne pas gémir en frictionnant son clitoris du bout des doigts. J'ai un peu honte de ce que je fais. La pauvre Mélanie n'a rien demandé. Mais en même temps... C'est tellement bon ! Je m'adosse au mur qui nous sépare, me cambrant en me branlant de plus belle. Malgré moi, je revois toutes les images de la semaine passée, de ce début de semaine. J'ai comme l'impression que ma vie prend un tournant. Je crois que même il y a quelques années, quand j'ai gagné cette réputation de queutard, je n'ai pas joui autant et pas d'autant de façons différentes en si peu de temps. Au contact d'Annais, je me suis ouvert, me suis libéré encore plus.

Cet instant en est la preuve. Aurais-je osé, il n'y a pas longtemps, me branler ouvertement au boulot ? Il est fort possible que non. Cette aventure avec Annais, la belle et délicieuse Annais, me rend de plus en plus libidineux. De l'autre côté du mur, je suis certain que Mélanie se fait plaisir aussi, peut-être avec honte. Alors je me permets ce que je ne pensais jamais oser :

— Ce genre de pause devrait être obligatoire, dis-je en l'air en glissant ma main le long de mon périnée.

— Oui, lâche-t-elle avec une sorte de rire nerveux.

Comme si elle avait parlé en plein effort. Mes doigts viennent caresser mon anus, me lançant des pics de plaisir dans tout le corps.

Je ricane en entendant sa réponse. Je fais donc le choix de garder une atmosphère détendue :

— Désolé si je t'ai coupé ton envie...

— Oh non ! s'exclame-t-elle en retenant un nouveau rire. Au contraire...

Je ne m'attendais pas à avoir une affirmation aussi nette de sa part, je dois bien avouer. Mais la situation ne fait que gagner en piment. Je lâche un gémissement de contentement en forçant pour enfoncer un doigt dans mon cul. Presque instantanément, je l'entends me répondre de la même manière lascive. Elle semble être sur le point de jouir. Mes deux mains actives, je ne retiens plus vraiment les sons qui sortent de ma bouche. Mélanie est beaucoup plus discrète, mais je suis persuadé que m'entendre la rend dingue.

Le doigt planté en moi, je monte gravement dans les tours. Je lâche un râle profond. De l'autre côté du mur, Mélanie semble dans le même état que moi. Elle se met à couiner, sûrement pour me rendre la pareille. Puisque mes sons semblent l'exciter au plus haut point, je ne me retiens plus du tout. Je branle mon membre gorgé de sang comme un forcené en massant ma prostate, presque plié en deux au-dessus du trône.

Je ne tarde pas à décharger mon foutre épais au fond de la cuvette en gémissant comme si j'étais seul chez moi. Mélanie est plus en retenue, mais je l'entends clairement se faire jouir par à-coups, ses petits cris aigus étouffés trahissant la violence de ses spasmes.

Quelques secondes plus tard, nous nous retrouvons aux lavabos. Nos visages sont aussi rouge l'un que l'autre et elle n'ose pas me regarder dans les yeux, mais je lui souris de toutes mes dents en lui disant :

— On devrait faire ça de temps en temps. C'est agréable de moins se sentir seul.

— Pourquoi pas ? me répond-elle après un moment de bug, le regard baissé, honteuse de me répondre ça.

Satisfait de cette réponse, je lui souris à nouveau et cette fois,

elle me sourit aussi, apparemment plus à l'aise. Je profite de ce que l'ambiance soit au plus beau fixe pour m'éclipser des toilettes, rester sur cette note positive, la laissant se remettre de ses émotions.

De retour à mon bureau, je remarque que j'ai un message. Il est de Stéphane et il me demande de le rejoindre à midi dans le petit boui-boui en bas de mon boulot. Je récupère aussitôt quelques affaires et descends, sans recroiser Mélanie.

Je suis en avance de cinq bonnes minutes, mais Stéphane est déjà là, sur le trottoir. Il sourit largement en me voyant et me serre dans ses bras. Je suis rassuré. J'avais peur qu'il ait regretté, mais il semblerait qu'il soit au contraire de très bonne humeur. On ne fait qu'échanger des banalités le temps de s'acheter à manger, mais je remarque très bien qu'il attend qu'on soit plus tranquille pour me parler d'Annais.

Et il y vient alors que nous sommes presque arrivés au parc :

— Tu sais, me dit-il un peu penaud, Annais m'a raconté, en rentrant, hier.

— Ah...

Je le regarde, un peu étonné. Je ne sais que dire. Plusieurs fois, il m'est arrivé de lui raconter la manière osée dont je baisais certaines nanas, et ça le faisait rire. Cette fois, il s'agit de sa femme. Peut-être qu'il n'apprécie pas. À ma grande surprise, il se met à sourire devant mon mutisme et me tapote l'épaule.

— Tu n'as pas à t'en faire, Julien. Ce n'est pas comme si je ne savais pas dans les bras de qui je l'envoyais. Je me doutais bien que tu ne te contenterais pas d'un missionnaire tout sage. Putain, je n'en reviens pas de dire ça...

On part tous les deux d'un rire nerveux, et je lui avoue :

— Tu sais, ça me fait super bizarre, quand même. Je suis épaté, tu n'imagines pas à quel point. Et vraiment, Stéphane... Il faut que je te redise que je n'ai jamais eu l'intention de...

— Je sais, Julien, me coupe-t-il. Surtout ne t'en fais pas. Annais m'a raconté le coup des jambes écartées sous la table. Ça aurait

presque été vexant que tu ne répondes pas à ça ! Écoute, ce n'est pas sur un coup de tête que j'ai proposé ça à Annais.

On prend le temps de poser nos fesses sur un banc. Il en profite sûrement pour rassembler ses idées en croquant dans son sandwich et j'en fais de même. Je sais qu'il a autre chose à me dire. Je lui laisse le temps qu'il lui faudra pour que ça sorte. J'imagine bien que malgré son sourire et sa bonne humeur affichée, sa virilité en a sûrement pris un sacré coup. La décision qu'il a prise n'a pas dû être facile. Alors je me tais jusqu'à ce qu'il reprenne.

— Il faut vraiment que tu saches que je le vis bien. Hier soir, Annais est rentrée comblée. On a fait l'amour.

Je ricane nerveusement. J'en suis réellement heureux. Mais il enchaîne :

— Ça n'a rien changé. Sauf qu'elle n'était pas en attente de quoi que ce soit. Je n'ai ressenti aucune pression, contrairement à ces dernières années. Tu vois ? Je savais que je ne t'arriverais pas à la ceinture, et j'ai rien ressenti de plus que d'habitude, mais ce n'était pas grave. Ni pour moi ni pour elle. En fait, c'était plus agréable qu'avant. Parce que le but n'était pas de jouir, mais juste d'exprimer notre amour l'un pour l'autre. Ensuite, elle m'a raconté comment tu l'as mise à la fenêtre, et les deux nanas qui vous regardaient. On a ri. Putain, Julien... On n'a pas été aussi complice depuis... Je sais même plus. Et ça, je te le dois à toi, mon pote. Alors sois sûr d'une chose : je vis très bien le fait que tu baises ma femme.

Après ce petit discours où je remarque quand même qu'il a le regard un peu fuyant, je mets un petit temps à lui répondre :

— Je ne sais pas quoi te dire, Stéphane. Si ça te rend heureux, je ne peux que te dire que je le suis aussi. Et s'il y a des choses que tu refuses, je m'y tiendrai. Tu sais, j'y ai beaucoup pensé, hier soir, après avoir ramené Annais. Ça fait un peu bizarre d'être comme un jouet. Enfin, je veux dire...

— Je crois que je vois ce que tu veux dire, Julien.

— Ouais... Mais bordel, tu ne peux pas savoir comme je suis

fier d'être ton meilleur pote. Et je ne dis pas ça parce qu'Annais est magnifique. Je dis ça parce que par amour pour ta femme, tu éclates sans hésiter tous les carcans du couple. On a déjà parlé de fidélité, ensemble. Et...

— Sauf que ! s'exclame-t-il en me coupant. Sauf que je ne pouvais pas demander fidélité à Annais et être quasiment abstinent. Je l'ai fait trop longtemps. J'aurais pu la perdre, à cause de ça. Je ne sais pas comment elle a fait, tout ce temps. Et je vais te dire une chose, mon pote : si tu n'avais pas été là, je l'aurais sûrement perdue. Mais je vais te demander un truc, non deux.

— Tout ce que tu veux, Stéphane. Tu dis et j'obéis.

— D'abord, que tu mettes une capote à chaque fois.

Je grimace. Mais elle a sûrement bien fait de tout lui dire. Pourtant, Stéphane est celui qui sait le mieux à quel point je fais attention. Ne pas mettre de capote est une chose très rare, pour moi. C'est vrai qu'avec Annais, je me sens en sécurité. Je comprends néanmoins que de son côté, il ait quelques doutes.

— C'est promis, Stéphane. Je suis désolé.

— J'ai confiance en toi, Julien. Je sais que si tu avais le moindre doute sur ta santé, tu ne l'aurais pas fait, et Annais prend la pilule. Mais franchement, avorter serait la dernière chose dont on aurait besoin. Tous les trois. Et je ne m'imagine pas vraiment élever ton enfant, sans vouloir t'offenser.

— Tu ne m'offenses pas du tout, Stéphane ! lui dis-je en rigolant. T'as raison sur toute la ligne. Ce serait con qu'un truc dans le genre vienne tout gâcher. Le deuxième truc ?

— Je ne sais même pas pourquoi je te précise ça, mais vaut mieux que ce soit dit, me lance-t-il avec un air presque mesquin. Je ne veux pas que tu ne baisses qu'avec Annais. Je veux qu'elle ne soit qu'une parmi tes conquêtes, même si elle t'en parle, même si elle te disait que ça vous permettrait de baiser sans capote. Si elle arrivait à te dire ça, je veux que tu refuses. Mais bon... Je connais déjà ta réponse, sur ce point !

— Là, tu peux en être certain !

Je lui raconte ma petite aventure avec Mélanie, juste avant que je ne reçoive son message. Il éclate de rire, comme presque à chaque fois que je lui raconte mes péripéties sexuelles. Et ça fait un bien fou, de voir que rien ne change entre nous.

— J'espère que tu t'es lavé les mains, au moins ! s'exclame-t-il.

— Ouais, en lui proposant de remettre ça de temps en temps, lui dis-je avec un sourire en coin.

— Putain, j'en reviens pas comment t'as peur de rien, toi !

— Hey ! Que veux-tu ? Ce n'est pas tous les jours qu'on se fait une copine de branlette !

— Parce que tu vas me faire croire que tu ne comptes pas aller plus loin ?

— Pour le moment non. Je trouve ça cool, non ? C'est comme de retrouver des potes pour... Je ne sais pas, moi... Le billard, tiens ! Y a des mecs, ils se voient qu'autour d'un billard, à date et heure fixe, parce qu'ils aiment jouer au billard et que du coup, ils le font ensemble. Puis ils retournent chacun à leur vie, jusqu'à la prochaine partie de billard. Ben elle et moi, on ne jouera pas au billard, on se branlera !

Stéphane manque s'étouffer avec la dernière bouchée de son sandwich. On rit aux larmes, comme souvent ensemble. Les blagues graveleuses fusent crescendo, jusqu'à ce qu'il soit l'heure qu'on retourne chacun à son boulot.

Dans mon bureau, je deviens efficace comme rarement. Je n'en sors pas jusqu'à l'heure de rentrer, m'attaquant aux dossiers difficiles avec enthousiasme. Cette branlette avec Mélanie et la discussion avec Stéphane m'ont vidé de toutes mes tensions. Je suis serein. Agréablement serein.

Je siffle en rentrant chez moi, sur tout le trajet. Avant de monter dans mon immeuble, je vois du mouvement à la fenêtre de la chambre de ma voisine. Mais je décide de rester dans l'état que je suis. Je passe la soirée simplement à jouer sur l'ordinateur. Ça fait

longtemps que je ne suis pas octroyé ce plaisir-là.

Stéphane est un mec épatant. Le plus admirable des mecs que je connaisse. J'aimerais être comme lui, des fois. Non, souvent. Mais là, encore plus. Non pas que j'aimerais être abstinent ou presque. J'aimerais être capable de me remettre en question avec la même facilité. Prendre des décisions qui changent ma vie du tout au tout avec sa décontraction. Stéphane est non seulement mon meilleur pote, mais c'est aussi le seul gars que je connaisse qui pourrait affirmer « Je suis un homme » sans ciller.

Chapitre 12

Ce jeudi matin, je me réveille tôt. Beaucoup plus que d'habitude, parce que ma rencontre avec la voisine et sa copine dans ce bois m'est revenue en tête alors que j'allais m'endormir hier soir. Il y a huit jours, elle me matait en train de me branler dans ma voiture. Je veux absolument renouveler l'expérience.

Je me sers un café, nu, déjà dans un état lascif. J'hésite encore. Est-ce que je descends jusqu'à ma voiture et viens me garer devant l'immeuble ? Ou bien est-ce que je reste dans l'appartement, à la fenêtre ? Presque toutes les fenêtres de l'immeuble d'en face sont plongées dans le noir complet. Le jour commence à se lever et il promet déjà de faire chaud. Machinalement, je me caresse doucement, sentant mon sexe grossir petit à petit, les yeux rivés sur la fenêtre de sa chambre, m'attendant à voir son ombre à chaque instant.

Je ne suis pas sûr que la luminosité soit adéquate pour qu'elle puisse me mater. Peut-être ne verra-t-elle qu'une ombre. Peut-être devrais-je plutôt descendre à ma voiture. Je n'ai pas le temps de me décider. Elle ouvre son volet. Ses longs cheveux blonds rayonnent, elle est aussi nue que moi. Aussitôt, elle lève les yeux vers moi et me fait coucou. Je lui rends son signe et appuie mon épaule contre la fenêtre, pour me caresser tranquillement sans la quitter des yeux.

Elle ne tarde pas à m'accompagner. D'où je suis, je ne peux pas vraiment dire, mais j'ai l'impression qu'elle sourit en passant ses mains partout sur elle. Ses seins, même de loin, sont un enchante-

ment pour les yeux. Lorsqu'elle les prend en main pour jouer avec ses tétons que je devine durs, je sens mon sexe grossir d'un coup. Mes mains courent sur mon corps avec les siennes, retardant le moment où je vais me saisir de ma queue. De sa chambre, elle doit bien voir, même si ce n'est qu'en ombre, la raideur de mon sexe. Je me cambre en caressant mes fesses, m'attardant un instant à caresser mon anus alors qu'elle écarte ses jambes pour faire de même.

Je devine pourtant qu'elle glisse un doigt dans son vagin, cambrée à son maximum, le regard devenu fiévreux planté sur moi. D'une main, j'attrape mes bourses et les malaxe en me mordant violemment la lèvre. Vue la tournure des événements avec elle, je me doute que je vais bientôt la baiser. Il serait même sûrement facile de lui faire signe pour que ça se fasse maintenant. Mais vous le savez sûrement aussi bien que moi : le chemin qui mène deux corps à se rencontrer est au moins aussi important que la rencontre en elle-même. Parfois même meilleur que la rencontre.

Alors je ne bouge pas, si ce n'est pour agripper mon pieu d'une main et me mettre à la coulisser sur toute la longueur de ma verge tendue. Mon autre main continue de caresser mon bas-ventre, jusqu'à mon cou. De l'autre côté de la rue, ma voisine presse son sein gauche en se branlant furieusement le con, d'au moins deux doigts. J'accélère mes va-et-vient avec elle. Je me cambre du mieux que je peux, qu'elle puisse bien voir ma queue dure comme la pierre.

Elle jouit en se pliant en deux, l'orgasme sûrement augmenté par l'obligation de retenir ses gémissements. Je me branle toujours aussi fort, ma deuxième main jouant avec mes couilles. Elle se redresse et s'appuie contre l'armoire derrière elle, celle-là même contre laquelle Amandine l'a faite jouir quelques jours plus tôt. Elle se caresse doucement les seins et le clitoris en me regardant terminer. Ce qui ne tarde pas.

Elle a droit à une belle giclée, mes contractions suivies de relâchements violents augmentant encore la force de ce geyser séminal. Alors que je suis en train de reprendre mon souffle, elle me

souffle un baiser que je lui rends, puis disparaît, sûrement pour se préparer. Moi, j'ai un peu plus de temps. Je nettoie tranquillement le résultat de ce réveil des plus improbables et prends un copieux petit-déjeuner en repensant à Annais et Stéphane. Une relation tout aussi improbable. Pourtant, ce n'est pas un rêve. Ma vie entière devient une histoire de cul.

J'aimerais plus. Devant mon bol de lait, en trempant mon pain dedans, j'aimerais qu'on m'aime vraiment. J'aimerais avoir quelqu'un avec qui partager tout ça, quelqu'un qui aurait la même philosophie que moi et qui ne verrait pas le couple comme la fin d'un certain libertinage. J'en demande sûrement beaucoup au destin, il est déjà très complaisant avec moi, ces temps-ci. Pourtant, alors que je vis des expériences multiples d'une façon dont j'ai toujours rêvé, il y a quelque chose qui me manque.

Mes pensées vont forcément vers Annais, un instant. Si j'avais été impitoyable et que j'avais tenté, il y a quelques années, de voler à Stéphane celle qui n'était encore que sa copine ? Que serions-nous devenus, tous les deux ensemble ? Je pose mon bol dans l'évier en me refusant d'aller plus loin dans ces réflexions. Il est hors de question que je tombe amoureux d'elle. Des sentiments, j'en ai, c'est sûr. Il est des femmes que je ne pourrais jamais baiser sans un minimum de sentiments et elle en fait forcément partie. Je l'aime énormément. En tant qu'amie, tout comme Stéphane. Le fait de la baiser ne doit pas modifier ce sentiment-là, aussi fort soit-il. Je ne dois pas confondre, je ne dois pas me perdre. Quelque part, c'est peut-être pour ça que je pense à tout ça ce matin.

Même au travail, ces préoccupations ne me quittent pas vraiment. Il me faut une pause clope avant de manger. Je me mets sur le petit balcon, n'ayant pas trop envie de sortir de mon bureau. Mélanie sera peut-être déçue, mais elle se branlera toute seule aujourd'hui. Je dois me concentrer sur moi-même, me poser les bonnes questions et y apporter les bonnes réponses.

Peut-être devrais-je passer le prochain week-end à m'éclater dans

mon coin. Oui. Je crois que c'est ça, dont j'ai besoin. M'enlever un peu Annais du crâne pour prendre le recul nécessaire et ne pas mélanger amitié et amour. Je dois rester pour elle ce qu'on appelle un "sex friend". Rien de plus. Avec un mec comme Stéphane à ses côtés, je ne ferais que perdre les deux. C'est décidé. Samedi soir, je sors tout seul, je vais rencontrer des gens, séduire ou me laisser séduire. Enfin... Il ne faut pas trop rêver, il y a plus de chances que j'aie besoin de séduire !

Une bonne décision de prise, je retourne à mon bureau et fouille dans ma veste pour aller m'acheter de quoi manger. La main plongée dans la poche intérieure, j'entends frapper à la porte. Par réflexe, je réponds d'entrer, même si je n'ai pas envie de voir mon chef débarquer à cette heure-ci.

Mon cœur manque un battement en voyant Annais ouvrir la porte et la refermer derrière elle, gloussante de malice, même si le rouge de ses pommettes révèle une certaine honte, ou une crainte, d'être ici.

— Annais ? fais-je en jetant un regard vers la fenêtre qui donne normalement sur le couloir, même si je sais pertinemment qu'on ne voit rien à cause de l'armoire que j'ai placée exprès devant pour être tranquille.

— Je me suis dit que vu que tu étais venu à l'improviste sur mon lieu de travail, je pouvais te rendre la pareille.

Ce petit sourire en coin, alors qu'elle s'adosse à la porte en se trémoussant déjà. Il m'est impossible d'y résister. Tout en attendant ma réponse, elle remonte son débardeur jusqu'à me laisser voir la naissance de ses seins.

— J'espère que tu pardonneras la vilaine cochonne que je suis, rajoute-t-elle en se mordillant la lèvre inférieure.

Je ne suis qu'un homme, un faible homme, face à tant de volonté. Qui suis-je pour ne serait-ce qu'essayer de me refuser à une telle créature qui s'offre à moi ainsi ? Je mets donc tous mes questionnements de côté et m'approche d'elle après avoir attrapé

dans ma veste la clé du bureau. Je viens me coller à elle, picore ses lèvres fruitées en glissant ma main sous son haut pour attraper son sein libre de soutien-gorge et serrer son téton entre mes doigts. De l'autre main, je ferme la porte à clé.

Elle me sourit d'une façon qui me fait fondre. Si je ne connaissais pas ses sentiments forts pour Stéphane, je pourrais croire qu'elle est amoureuse, tellement ses yeux pétillent de joie.

— J'ai commencé à me caresser en pensant à avant-hier... Et je n'ai pas voulu finir toute seule... me souffle-t-elle en se cambrant.

Par ce geste, elle bombe le torse et offre encore plus son sein gonflé de désir à ma main, mais en plus, je sens son bas-ventre appuyer contre le mien. Elle se met à s'y frotter lascivement alors que je plonge ma bouche dans son cou, léchant sa peau avec envie.

— Voilà une riche idée, ma belle Annais, lui dis-je à mon tour en glissant ma main le long de son ventre pour la plonger aisément dans son leggings.

J'y trouve un clitoris indécemment gonflé. Elle gémit à mon oreille avec la sensualité qui lui est propre alors que mon majeur fait rouler son bouton avec douceur.

— Plus tu me baises, plus j'en ai envie, se languit-elle en ondulant son bassin.

Je ne peux m'empêcher de lui sourire en coin. Je ne pensais pas qu'elle arriverait à ce point-là de notre relation aussi rapidement. Je dois bien avouer que c'est partagé. Annais est une amante de rêve, et ce n'est pas seulement parce qu'elle a un corps qui appelle à toutes les luxures. Elle ne semble avoir aucune limite, se laisse simplement aller à ses désirs, autant qu'aux miens. Je faufile ma main un peu plus bas, l'autre posée sur sa joue pour l'embrasser avec douceur.

Je sais déjà que malgré mon cœur qui pulse dans ma poitrine, mon excitation grandissante à l'idée de la prendre dans mon bureau, je vais devoir garder le contrôle pour qu'elle puisse elle aussi se contrôler et retenir ses gémissements si délicieux.

Sa vulve est déjà grande ouverte, sa culotte imbibée de cyprine douceuse. J'y trempe volontiers deux doigts qui font s'évanouir le peu de barrières qu'elle s'était mises en venant ici. Elle appuie elle-même sur le dos de ma main pour sentir mes doigts tout le long de son vagin qu'elle contracte violemment se trémoussant contre la porte. Elle me regarde, les yeux grands ouverts, suppliants, la bouche en O. Il me suffit d'accentuer la pression, ma paume écrasant ses lèvres et son clitoris, agrémentant de quelques caresses internes, pour la sentir partir déjà.

De peur qu'elle n'émette le moindre le son, je plaque ma main sur sa bouche ouverte et la doigte énergiquement. Son regard comme affolé me rend dingue de désir. Je bande déjà comme un âne. Je ne sais pas si je lui laisse le temps de jouir comme elle le désirait, mais l'envie devient trop impérieuse, omnipotente.

Je retire ma main de son leggings et lui prends la sienne pour l'attirer vers mon bureau en souriant :

— Je suis sûr que t'en as déjà rêvé, lui dis-je sur un ton taquin.

Un instant, elle regarde le bureau et la chaise sans me répondre, les joues enflammées, un rire nerveux qu'elle a du mal à retenir. Ses yeux pétillants de malice répondent pour elle, alors j'enchaîne en m'asseyant et lui faisant signe d'approcher :

— Vous savez, mademoiselle, que j'ai un métier très stressant, lui dis-je en prenant un air autoritaire teinté d'humour. Et dans ce métier, une secrétaire doit être bien plus que celle qui tape mon courrier et organise mon agenda. Elle doit avoir de nombreuses cordes à son arc pour me soulager dans mon travail. À quel point seriez-vous prête à me soulager, mademoiselle ? lui demande-je en caressant ses fesses.

Elle se mord furieusement les lèvres pour ne pas exploser de rire mais finit par réussir à jouer le jeu, même si les débuts sont un peu approximatifs. Peut-être est-ce la vue de ma bosse proéminente qui l'incite à me déclarer en passant une main sur mon torse, la faisant descendre avec lenteur :

— En fait, c'est madame... Mais je peux vous assurer que je saurais évacuer de votre corps jusqu'à la dernière goutte...

Sa fine et douce main s'empare avec fermeté de mon membre encore enfermé dans mon pantalon. Penchée à mon oreille, le cul tendu vers ma main qui ne l'a pas quittée, elle me susurre pour terminer :

— ... de stress.

Elle lèche mon oreille alors que je lâche un petit râle de plaisir. Ma main coule entre ses jambes, caressant son sexe de mes doigts alors que les siens ouvrent rapidement ma braguette pour en faire jaillir ma queue dressée.

— Depuis ce matin, j'accumule beaucoup de tension, des dossiers difficiles à gérer. Peut-être devrais-je vous prendre à l'essai et voir si à votre départ, je suis toujours aussi stressé.

— Travailler pour vous serait un honneur, monsieur, me chuchote-t-elle en passant le bout des doigts le long de ma verge, provoquant des frissons sensuels qui se propagent dans tout mon corps. Soyez assuré que vous ne trouverez jamais secrétaire plus dévouée que moi.

C'est à ce moment que je sais que les choses vont dérapier. Annais confirme à cet instant beaucoup de mes pensées sur elle. Je ne suis pas celui qui la dévergonde. Je ne suis qu'un déclencheur. Les années de frustration et de fantasmes inassouvis font le reste.

Au lieu de passer sous le bureau comme je m'y attendais, pour qu'elle me suce, la voilà qui s'écarte légèrement de moi, faisant tomber son leggings et sa culotte, puis vient sur moi à califourchon en me tournant le dos. Elle se penche en avant pour s'appuyer d'une main sur le bureau en tendant sa croupe dégoulinante vers mon visage.

— Venez prendre votre dose, chef, me lance-t-elle en glissant sa main libre entre mes cuisses, massant mes couilles avec une certaine vigueur qui, mêlée à la douceur de ses doigts, me procure de délicieux petits pics de douleur aigue.

Je ne me fais pas prier et attrape son cul dans mes mains pour lui écarter les fesses. Aussitôt, je plonge mon visage et me bâte de son nectar. Ma langue s'insinue en elle alors qu'elle lâche un râle sourd. Je la sens défaillir un instant, sa cyprine coule à flots sur ma bouche, mon menton. J'en oublie de respirer tellement elle est exquise. Quand je reprends de l'air dans mes poumons, ma respiration est déjà saccadée. Je lâche un instant ses fesses pour baisser un peu mon pantalon et mon caleçon, lui donnant plus de place pour ses caresses.

Elle se penche encore plus, posant sa tête sur le plateau en acacia de mon bureau, remuant sa croupe sur ma bouche avide qui la lèche et l'aspire comme un dératé. Elle reprend petit à petit le dessus, appuyant ses doigts sur mon périnée. Je sais déjà où elle se dirige et mes mains lui écartent à nouveau les fesses pour lui offrir le même plaisir. Je lui lape l'œillet en salivant alors que son doigt appuie déjà sur le mien. Je me calme un instant, me détends. Vraiment, c'est la seule femme que je connais qui semble autant apprécier offrir ces caresses à un homme. Elle porte vite fait sa main à son sexe et lubrifie son majeur de sa cyprine avant de revenir entre mes fesses.

La légère douleur de son ongle n'est rien comparée au plaisir de la sentir s'enfouir en moi. Dès qu'elle a passé la première phalange, je reprends mon grignotage qui semble faire son effet. Ses ondulations et sa respiration irrégulière me font comprendre qu'elle est à nouveau en train de jouir, ou presque, et qu'elle va entrer dans le moment où ce sera en continu. Elle n'hésite pas un seul instant à enfoncer entièrement son doigt en moi. Les miens s'enfoncent dans la chair de ses fesses le temps de m'habituer à cette sensation, d'abord gênante puis délicieuse à mesure que je me décontracte.

J'en oublie de retenir mes gémissements, quand elle se met à me doigter, aller et venir doucement alors que je m'apprête à lui rendre la pareille en appuyant mon propre majeur sur sa rondelle dont les pourtours sont légèrement plus sombres que sa peau. Seulement

moi, je ne prends pas autant de pincettes, en sentant sa paume écraser mes bourses alors qu'elle pousse son doigt vers le fond de mon cul.

Elle lâche un petit cri aigu malgré elle et se tourne comme elle peut vers moi, le regard apeuré et pourtant déjà loin dans la luxure. Juste avant de parler, elle me sourit en coin comme elle sait si bien le faire :

— Faites attention, chef... Je suis une femme mariée, ce serait dommage que tout le monde nous entende.

— Vous insinuez que je devrais stresser pour cette raison ? lui fais-je en appuyant encore plus fort ma main contre ses fesses.

Avec difficulté, elle retient le cri qui menace de jaillir de sa bouche. Je sens la contraction de tout son corps sur mon doigt, jusqu'à ce qu'elle réussisse à se relâcher. Je regarde son anus écarté et me mets à lui branler le clito de mon autre main. Dans un geste brusque qui menace de me faire crier à mon tour, elle retire son doigt d'où il est pour s'accrocher des deux mains au bureau.

Tous mes muscles se tendent alors, mon corps entier participant à l'orgasme que je compte lui donner à cet instant. Ma main gauche claque sur ses fesses, mon doigt tendu dans son cul, alors que la droite se retrouve inondée de sa cyprine sucrée. Je ne m'arrête pas, en la voyant et la sentant se faire assaillir de puissants soubresauts. J'avoue que je pensais qu'elle n'aurait pas réussi à retenir ses gémissements, mais elle y arrive. Ce qui parvient à mes oreilles pourrait être de la douleur, dans d'autres circonstances, et je vous confesse que ça me rend dingue.

Lorsque mes mains quittent son corps, c'est pour attraper une capote dans ma poche. Annais semble déchaînée. Au lieu de profiter de ce temps pour reprendre son souffle, elle se retourne vers moi et m'arrache le préservatif des mains pour l'ouvrir d'un coup de dents rageur, posant un regard survolté sur moi. Sur sa joue a coulé une larme, mais je ne m'en occupe pas, pour l'instant, car tout en déroulant le plastique sur ma queue, elle me susurre, haletante :

— Tu me rends accro, Julien. Je veux ta queue... Bien au fond de moi...

C'est là que je vois la marque de ses propres dents sur son index et devine que c'est ainsi qu'elle a empêché les cris de jouissance de jaillir de sa bouche sensuelle. Je ne réponds rien. J'en suis bien incapable. Tenant d'une main ferme mon pieu bien droit, elle passe une jambe puis l'autre par-dessus les miennes et descend doucement son bassin jusqu'à caler mon gland turgescent entre ses lèvres, juste à l'entrée de son vagin. Elle pose alors ses mains sur mes épaules sans me quitter des yeux, avec une lueur de défi, puis se laisse tomber le long de ma queue de tout son poids.

Elle flanche d'un coup, plongeant son visage dans mon cou pour étouffer son cri. J'en fais exactement de même avant de la serrer dans mes bras. Déjà, elle ondule comme une forcenée sur moi. Elle se sert de ma gaule pour se masser les parois internes elle-même tout en frottant son clitoris gonflé contre mon bas-ventre. Je sens avec délice son nectar couler sur mes bourses, sur l'intérieur de mes cuisses. Ses bras entourent mon cou et me serrent alors que je la sens jouir sans discontinuer. Elle me mord, me griffe, gémit comme si je la torturais, mais je ne fais rien. Je subis totalement, ressentant ainsi chacun de ses mouvements comme une décharge de plaisir décuplé par ma passivité. Jusqu'à ce qu'elle me supplie à l'oreille, la voix tremblante comme si elle était en train de pleurer. Chose que je ne peux vérifier. Que j'oublie de vérifier en entendant ses mots :

— Baise-moi, Julien... J'en ai tellement besoin...

Il me faut quelques secondes, prendre de bonnes inspirations pour m'aider à récupérer de cette fièvre qui m'a envahi. Puis ça revient, aussi violemment qu'un coup de fouet. Je me lève d'un bond en la soutenant avant de la déposer au sol. Je m'étonne moi-même que dans tout ce mouvement, nos sexes ne se soient pas déboîtés. Il faut dire qu'elle me serre fort contre elle. Allongée sur la moquette, elle ouvre grand ses cuisses et les relève pour les poser sur mes épaules.

Je suis redevenu moi-même. Je me mets à lui asséner de violents coups de reins. Sa chatte clapote indécentement, fait presque plus de bruits que nos bouches réunies. Son visage exprimerait la douleur si au lieu de ma queue je la frappais d'un fouet. En ce moment, je l'interprète comme un pied monstrueux.

Mais alors que je me sens partir à mon tour, que ma tête se met à tourner à cause de ma respiration complètement anarchique, je me penche sur elle pour appuyer ma main sur sa bouche, en profitant même pour prendre appui, quitte à lui faire mal cette fois pour de bon.

La suite ne dure que quelques secondes. Mais je crois pouvoir vous assurer que je n'ai jamais mis autant de rage à défoncer un sexe féminin. Je me fais presque peur, en la voyant ouvrir les yeux aussi grands. Peut-être suis-je en train de l'étouffer, avec ma main ? Non, je n'obstrue pas ses narines.

Je suis parti tellement loin que je pense avoir déjà commencé à jouir avant de m'en rendre réellement compte. Mon foutre remplit le préservatif, ma tête tourne de plus en plus alors que je me retiens de respirer trop fort. Mon corps réclame plus d'oxygène mais je me force à ne pas en avaler trop d'un coup. Sous moi, Annais est toute molle. Le regard vague. Je retire ma main et vois se dessiner un sourire sur ses lèvres. J'ai eu peur, un moment, mais j'ai dû vivre la chose plus violemment que ça ne l'était puisqu'une fois ses jambes retombées au sol et que je me suis retiré de son antre, elle me sourit de plus belle, se tortillant légèrement sur le sol, les yeux étincelants.

Je la regarde ainsi, une ou deux secondes. Mon cœur fait une embardée incontrôlée mais je finis par la réprimer, tout en retirant le bout de plastique de mon sexe en faisant attention à ne pas en renverser.

— Je suis prise, chef ? me demande-t-elle, toujours allongée alors que je me suis assis, m'appêtant à nouer la capote.

— Prise et reprise, lui réponds-je du tac au tac en m'arrêtant dans mon geste.

Elle se relève avec une grâce insoutenable, remontant une bretelle de son débardeur avant de venir me coller. Mes yeux émerveillés ne l'ont pas quittée, et je ne vois même pas qu'elle tend le bras vers mes mains :

— On devrait trinquer à cette belle nouvelle, alors, me souffle-t-elle en prenant le préservatif de mes mains.

Je souris comme un gamin le jour de Noël. Et encore ! Un gamin le jour de Noël qui se trouverait nez à nez avec le vrai Père Noël ! Sauf que moi, c'est en la voyant déverser le contenu du préservatif dans sa bouche que mon bonheur est à son comble. Elle n'hésite pas une seule seconde. Avec son petit sourire en coin qui me ferait faire mille folies en même temps, elle se penche sur moi et m'embrasse à pleine bouche. Nos langues s'enroulent ensemble, mon sperme fait des allers-retours de ses papilles aux miennes. Je me remets à bander aussi sec. Elle est incroyable.

Lorsque nos bouches se séparent, elle baisse le regard sur mon sexe de nouveau tendu, même s'il est loin d'être au plus haut de sa forme. Elle se mord la lèvre inférieure en ricanant nerveusement.

— Ben dis donc, c'est que le chef est un grand gourmand !

— Un insatiable morfale, lui dis-je.

Nous rions sans faire trop de bruit en nous rhabillant. Une fois qu'elle n'a plus que les rougeurs de ses joues qui peuvent trahir ce qui s'est passé, elle revient vers moi pour m'embrasser, écrasant sa poitrine contre mon torse.

— Au fait, Stéphane m'a demandé de te dire qu'il aimerait t'avoir à manger lundi soir. Je crois que ce serait bien, qu'on se fasse un truc tous les trois, qu'on ne prenne pas l'habitude de te voir séparément.

— Ouais, ce serait cool, en effet. Vous n'êtes pas là ce week-end ?

Elle me sourit en coin, tapotant mon torse du bout de ses doigts.

— Samedi soir, on se fait un resto, juste tous les deux, sans les enfants. En amoureux. Ça fait des lustres qu'on n'a pas fait ça. C'est un peu grâce à toi, au fond. Et dimanche, on va manger chez ses

parents. Tu les connais, ça dure toujours trop longtemps !

— Ok ! Alors lundi soir, c'est noté ! J'essayerai de ne pas faire trop fort ce week-end pour être en forme !

— Fais comme ça, oui... Même si forcément, il ne se passera rien lundi soir.

— Ce n'est pas de toi dont je me méfie !

Après un éclat de rire, Annais se dépêche de repartir à son boulot. Je fais de même, pendant à peu près deux heures, avant de décider que j'en ai assez pour aujourd'hui et me faufiler discrètement dans les couloirs pour croiser le moins de personnes possible.

Chapitre 13

Bientôt le week-end ! Une longue journée de boulot, remplie de réunions en tous genres, et je pourrai reprendre le cours de ma vie. Aujourd'hui, je me lève avec la ferme intention de regarder les âmes avant les corps. Je sais que d'ici peu, je finirai par regretter de m'être interdit de tomber amoureux. J'adore le cul. Je ne sais juste pas pourquoi j'ai toujours cru, au fond de moi, qu'il ne pouvait y avoir de cul libre dans l'amour. Ce n'est pas faute d'avoir croisé des couples amoureux et libertins, pourtant. Mais j'ai toujours cru que ça n'était pas pour moi. Comme si je croyais ne pas le mériter.

Mais elle a ce sourire, ce regard... Annais ne fait pas que me faire du bien. Je pense qu'en même temps que je l'aide à révéler son côté lubrique et impudique, elle fait naître en moi un sentimentalisme que je n'aurais jamais imaginé.

Par contre, je n'ai aucune idée de la façon d'aborder cette nouvelle facette. Je me refuse en bloc de penser à Annais dans ces moments, même si parfois, elle s'impose à moi. Le problème est qu'elle est peut-être la seule femme avec qui j'ai noué des liens forts sans qu'il ne soit question que de sexe. Toutes mes amitiés avec des femmes ont débuté par une partie de jambes en l'air, ou au moins par mon envie (non partagée, souvent) de le faire. Je ne pense que par le cul et suis devenu incapable de voir une femme sans y penser.

Je me rends au boulot avec l'estomac noué, sans avoir rien avalé ou presque. Quel homme suis-je devenu ? Au point d'être incapable d'aimer... Incapable de penser une rencontre sans qu'il

ne soit question de sexe au premier plan. Si je veux passer un week-end différent, je devrai me rendre ailleurs que dans mes endroits familiers. J'ai donc une mission pour la journée : trouver où aller demain.

Je me sens mal, je ne m'aime pas. Depuis hier, je vois mon reflet dans un miroir, et je n'aime pas cette vision.

— Voisin ?

Je me retourne vivement et mon naturel revient au galop en voyant ma jeune voisine venir jusqu'à moi avec un grand sourire. Elle porte un t-shirt ample qui ne cache pourtant pas la taille de ses seins et son jean slim augmente encore la rondeur de ses hanches. Elle est belle, je dois bien l'avouer. Ses cheveux blonds détachés tombent sensuellement sur ses épaules et ses yeux bleu clair que je remarque pour la première fois sont très expressifs. Ce que j'y vois est l'opposé de mes pensées sentimentales, d'ailleurs.

— Julien, lui dis-je en la voyant se planter devant moi et en essayant de lui sourire au mieux.

— Lydia, me répond-elle en me tendant la main.

Je la lui serre doucement alors qu'elle braque ses yeux dans les miens. Je ricane en la voyant renifler sa paume après que je l'aie lâchée.

— Je me lave souvent les mains !

— On peut marcher un peu ensemble ? me demande-t-elle en commençant à le faire.

Je hausse les épaules et la suis, attendant de voir pourquoi elle m'a interpellé. Elle n'y va pas par quatre chemins.

— On retournera au parc, ce soir, avec ma copine Estelle. Peut-être que tu y passeras aussi ?

J' imagine que sa copine est la camerawoman qui semble prendre son pied à la filmer dans toutes les positions et situations. Je marche à côté d'elle, restant un moment silencieux, regardant plus mes pieds se mettre l'un devant l'autre que la direction dans laquelle je vais. J'hésite grandement. Pour la première fois. J'ai très envie d'y

aller, de baiser cette belle demoiselle et peut-être même sa copine. Ce serait sûrement une superbe expérience. Mais j'ai peur que ce genre de soirée ne mette fin à mon envie de changer. Ai-je seulement envie de changer au point de refuser une telle proposition ?

— Une belle demoiselle comme toi ne devrait pourtant pas avoir besoin d'un homme aussi vieux que moi... Je suppose qu'il y a plein de mecs de ton âge qui seraient ravis de vous accompagner, non ?

— Ça c'est sûr, me répond-elle en s'arrêtant brusquement de marcher.

Je fais de même, arquant un sourcil quand elle vient se plaquer contre mon torse. Elle est un peu plus petite que moi et relève ses yeux vers les miens. Je sens sa poitrine se presser contre mon torse. Son regard devient concupiscent. Je rougis malgré moi, sachant très bien que les gens autour nous regardent. Je dois passer pour un vieux pervers qui importune une jeune étudiante. Mais ses mots me font oublier tout ça :

— Mais tous n'ont pas ton corps, et encore moins ton état d'esprit. Tu m'as excitée, voisin, va falloir assumer, maintenant.

Elle me décoche un sourire narquois et reprend doucement sa marche. Je mets bien une seconde à me remettre de ce petit moment, croisant quelques regards désapprobateurs ou envieus. J'accélère le pas pour la rejoindre, ne m'en voulant que légèrement de me désintéresser si facilement de mes questionnements plus profonds.

— Et vous y serez vers quelle heure ?

— Pourquoi tu ne me filerais pas ton numéro, que je puisse te prévenir ? me lance-t-elle.

Je lui donne une de mes cartes de visite qu'elle lit attentivement avant de lever des yeux limite moqueurs sur moi :

— T'es quoi ? Un genre d'agent pour auteurs ?

— Ahah ! Non, du tout ! Mais il m'arrive de préparer leur boulot. Je m'occupe des relations avec les ayants-droit pour des traductions. La boîte pour laquelle je travaille a ouvert un service

spécialisé dans les maisons d'édition. Elle commence même à éditer certains bouquins elle-même. J'ai bon espoir de pouvoir m'occuper de ce pôle, si ça se développe.

— Un futur éditeur, hein ? me dit-elle en rangeant ma carte dans sa poche. Tu aimes bien les mots ?

— J'aime beaucoup lire, oui. Si ça pouvait être une partie de mon boulot, j'adorerais !

— Et les mots crus ? me demande-t-elle de but en blanc.

— Quand la situation s'y prête, lui réponds-je avec un sourire en coin. Et toi ? Tu étudies quoi ? À part le corps humain, j'entends.

Elle rit de bon cœur, et me répond sur un ton des plus licencieux :

— L'Histoire... Je prépare mon mémoire sur les pratiques masochistes entre le XIII^{ème} et le XV^{ème} Siècle. Les ecclésiastiques sont devenus mes meilleurs amis !

J'éclate littéralement de rire, comprenant d'où elle connaît Amandine. Elle aussi étudie l'Histoire. Mais je ne pense pas qu'elle ait trouvé un sujet de mémoire aussi tordu. Quoi que... Ce sera peut-être une question que je pourrai lui poser demain.

— On a plein de choses à apprendre de la part de gens qui ont poussé l'art de la torture aussi loin, quand on aime avoir mal. Tu aimes faire mal, voisin ? me demande-t-elle en se mordant la lèvre inférieure.

Une petite seconde, je plante mon regard dans le sien. Est-elle en train de me taquiner, ou est-elle sérieuse ? Putain, cette nana est une véritable diablesse... Et encore si jeune, pourtant. Il y a dix ou quinze ans, j'étais loin d'imaginer toutes les pratiques possibles en terme de plaisir. J'en ai découvert beaucoup, et suis loin d'avoir tout testé. Déjà, je n'ai pas envie de tout tester. Je n'ai participé qu'une fois à une séance de ce genre. C'était de l'ordre du rêve. L'état dans lequel ça vous plonge s'assimile très bien au rêve. Et je ne connais qu'un côté du martinet : celui du manche.

— Disons que quand il s'agit de plaisir, je suis plutôt du genre ouvert.

Elle m'offre un sourire en coin, se contentant parfaitement de cette demi-réponse.

— C'est donc bien ce que je pensais. Je t'envoie un message tout à l'heure, pour te dire le lieu et l'heure. Salut voisin !

Elle me claque la fesse amicalement avant de tourner dans la rue à droite alors que je vais tout droit. Un sacré bout de femme que celle-ci. Ces quelques pas et mots échangés m'ont mis dans un tel état qu'en arrivant au bureau, je vais directement dire bonjour à Mélanie, ouvrant sa porte pour passer ma tête :

— On commence la journée par une pause ?

Malheureusement, je ne suis pas le seul à avoir des réunions toute la journée. Je lui dis que ce n'est pas grave, mais j'ai la désagréable impression de rester sur la béquille et je sais très bien que me caresser tout seul dans mon coin sera loin d'être suffisant. Alors je me noie dans les nombreux dossiers qui m'attendent.

La réception du message de Lydia ne m'aide pas vraiment : « Salut voisin ! Rdv ce soir à l'entrée du parc à 19h. J'espère que tu aimes jouer ! ». Cette démonsse est en train de me faire tourner chèvre. Je préfère ne pas répondre. Je suis un peu juste au niveau de mes heures de travail et il semblerait qu'encore une fois, je ne resterai pas plus tard ce vendredi soir.

Dans l'après-midi, pourtant, les choses se corsent encore. Annais m'envoie un message à son tour : « Stéphane envoie les enfants au ciné et va manger avec eux en ville avant. Dispo de 18 à 22h... Si t'as rien de prévu... ». Dois-je lui dire que je suis déjà pris ? Dois-je annuler avec la voisine ? J'essaye vaille que vaille de reprendre le boulot en me disant que je répondrai plus tard, mais mon imagination ne me laisse pas tranquille.

J'attrape mon portable et réponds d'abord à Lydia : « Je peux venir avec une amie ? ». Je n'attends pas deux minutes avant que mon portable sonne : « Hou ! Il est plus que joueur ! Elle est la bienvenue ! ». Je pianote comme un dératé, envoyant cette fois un message à Annais : « Il est temps que tu prouves que tu me

fais confiance... La luxure est un chemin sinueux ! Rdv au parc à 19h ? ». Elle, par contre, met un certain temps à répondre, mais c'est positif. Je n'ai plus qu'à prendre sur moi jusqu'à 18h.

C'est long mais j'y arrive très bien. Après avoir grignoté un morceau, j'arrive avec cinq minutes d'avance. Annais est déjà là. Elle porte un haut court porté sous une veste. Son ventre visible m'attire déjà et c'est sans parler de ses jambes ni de son cul galbé dans son short. Je la rejoins, déjà rongé par l'envie et l'excitation. Nous nous embrassons et je sais qu'elle est déjà aussi fiévreuse que moi.

— Qu'est-ce que tu me prépares, vilain ? me demande-t-elle avec une grosse pointe d'appréhension dans la voix.

Je lui réponds d'un simple signe de tête vers Estelle qui vient vers nous, tout sourire. Annais fronce les sourcils et je lui souris pour la rassurer.

— Annais, je te présente Estelle. Estelle, Annais. Une amie d'une voisine.

Elles se font la bise et Estelle enchaîne :

— Suivez-moi, Lydia nous attend.

Je hausse les épaules au regard interrogatif d'Annais. Je lui explique brièvement qu'Estelle est une amie d'une voisine à moi. Elle s'étonne que je n'en ai jamais parlé mais Estelle lui explique elle-même que nous nous sommes rencontrés il y a peu. En fait, je les ai rencontrées avant qu'elles ne me rencontrent, mais elles ne le savent pas.

Nous nous enfonçons dans les bois et Annais me prend la main, clairement stressée, cette fois. Je la rassure d'un sourire et lui chuchote à l'oreille :

— Un seul mot de ta part et on s'en va.

Mais pour pouvoir dire un mot, il faudrait pouvoir parler. Dans une petite clairière à laquelle nous accédons en quittant le chemin battu, nous nous retrouvons face à une Lydia complètement nue, attachée à un arbre. Je reste sans voix, alors qu'Estelle semble aux

anges. Elle la rejoint en sautant de joie et l'embrasse à pleine bouche. Moi, je regarde Lydia, puis Annais, puis Lydia, puis Annais.

Mon amante ne la quitte pas des yeux. Si l'étonnement était ce qui dominait dans les premières secondes, il est clair que les voir s'embrasser la rend lascive à souhait. Je passe ma main dans son dos et me penche à son oreille :

— Je me suis souvenu d'une discussion, il y a quelques années... On parlait des lesbiennes... À l'époque, je me demandais si ta gêne venait du fait que tu avais les lesbiennes en horreur et que tu n'osais pas le dire ou parce que c'était un fantasme... J'ai ma réponse !

Elle se mord la lèvre inférieure en me regardant enfin, m'offrant son petit sourire en coin qui me fait lâcher un râle de satisfaction. Parce que je sais qu'elle va y aller, qu'ensemble, on va baiser Lydia devant sa copine Estelle. Même si elle hésite encore :

— Stéphane m'a autorisée à baiser avec toi, pas avec d'autres. Je ne veux pas le trahir.

— Stéphane m'a demandé d'être ton amant parce qu'il est incapable de t'offrir ce que moi je peux t'offrir. C'est exactement la même situation. Et s'il y a bien une chose qu'il ne peut pas t'offrir, c'est le corps d'une femme. Tu en as envie, Annais, lui dis-je en me plaçant derrière elle pour la laisser seule face à Lydia et Estelle qui n'en finissent plus de s'embrasser. Tu en crèves d'envie et Stéphane m'a laissé carte blanche pour satisfaire tes besoins sexuels. Les femmes en font partie, et il y en a une qui s'offre à toi.

Je commence à la connaître. Dans l'état que je suis, il est hors de question que je parte d'ici sans avoir giclé au visage de quelqu'un. Alors j'ai appuyé mes derniers mots d'une pression de mes mains sur ses seins, passées sous son haut. Elle ne porte pas de soutien-gorge, comme je suis sûr qu'elle ne porte pas de culotte.

— Oui, j'en ai envie, me souffle-t-elle alors que je frotte sans gêne mon érection contre ses fesses.

Sans un mot de plus, je la prends par la main et nous nous

approchons des deux demoiselles. Lydia nous offre un regard torride et elle dévisage Annais avec une envie dévorante.

— Annais, Lydia, ma voisine. Lydia, je te présente Annais, ma...

— Julien est mon amant, me coupe-t-elle avec un aplomb qui me fait presque sursauter.

Je ricane et souris de toutes mes dents, commençant à expliquer à Lydia et Estelle :

— Annais a très envie de connaître le plaisir saphique, elle n'a jamais...

— En fait une fois, quand j'étais étudiante, me coupe-t-elle à nouveau à mon plus grand étonnement.

Elle s'approche de Lydia en roulant des fesses et l'effleure de la main en se léchant les babines, tout en posant son autre main sur mon entre-jambe.

— La gêne dont tu parlais tout à l'heure venait du fait que la fille qui parlait d'homosexualité était celle avec qui j'avais couché quelques années auparavant.

J'en reste sur le cul. Elle presse fermement mon sexe déjà tendu dans sa main en me souriant d'un air moqueur, que ses deux nouvelles acolytes imitent avec plaisir.

— Il semblerait que j'aie encore quelques surprises à te réserver...

— Chaque fois qu'on baise est une délicieuse surprise, Annais, lui dis-je sans perdre la face.

Le fait que Lydia soit attachée ne semble pas la troubler plus que ça. La captive a les bras tendus en hauteur, les jambes libres écartées. Ses poignets sont attachés à une corde passée sur une branche et fixée à un autre arbre, derrière. Estelle semble s'y connaître, en nœuds. Alors qu'Annais se met à embrasser Lydia à pleine bouche, je scrute cette Estelle qui se tortille de plaisir à la vue de sa copine offerte à un couple tel que moi et Annais.

Une idée me traverse l'esprit, surtout une question de Lydia. « Tu aimes faire mal, voisin ? » Avec un peu de recul, je me dis que cette Estelle est peut-être bien un genre de Maîtresse pour Lydia.

Et portée sur le candaulisme. Elle glisse sa main dans sa culotte en regardant Annais se mettre à lécher les gros seins de Lydia. Je dois bien avouer que moi-même, cette vision me donnerait tout autant envie de me branler.

Mais je préfère les rejoindre. Lydia tourne aussitôt le visage vers moi, et je l'embrasse à mon tour, alors qu'Annais se laisse tomber à genoux. Elle n'hésite pas une seule seconde avant d'enfouir son visage contre le sexe trempé de Lydia. Celle-ci se met à gémir, plonge sa tête dans mon cou et se met à mordiller mon lobe d'oreille, pendant que je sens la main d'Annais masser mon sexe à travers mon pantalon.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, j'ouvre tous les boutons et le laisse tomber au sol. Alors que je suce et lèche les mamelons larges de Lydia, Annais se met à alterner entre ma queue et la chatte de ma voisine. Quand elle ne me suce pas, elle me branle, et quand elle ne la lèche pas, elle la doigte. Lydia semble sur le point de jouir lorsqu'Estelle s'exclame, comme une furie :

— Oh oui, putain ! Défoncez-moi cette petite salope, cette sale traînée !

Estelle a baissé son short et se branle de trois doigts, hypnotisée par la scène. Je baisse le regard sur Annais qui me sourit en suçotant mon gland. Stéphane avait peur qu'elle ne me demande de ne la baiser qu'elle. Il me semble que sur ce point, je la connais maintenant bien mieux que lui. Je me baisse pour sortir une capote de ma poche et Annais me laisse la place libre.

Je me retrouve face à Lydia qui me dévore du regard. Elle se lèche les babines et me sort, alors que je m'apprête à m'enfoncer en elle :

— Ça fait bien huit jours que je rêve de ta queue, voisin. Depuis que je t'ai vu te branler dans ta voiture.

Pour seule réponse, je lui assène un coup de reins qui la fait crier. Pas tant que mon sexe gonflé à bloc soit si impressionnant. C'est surtout qu'en la bousculant, son dos a frotté contre l'écorce

de l'arbre. J'ai à peine le temps de me dire qu'il va falloir que j'y aille mollo qu'elle me mord la lèvre inférieure en serrant bien ses dents et me dit avec une provocation proche de la menace :

— Fais-moi mal, voisin...

Lorsque je commence à aller et venir, elle force sur ses bras, pour venir entourer mes hanches de ses jambes. Annais s'est déshabillée, elle pose sa main sur mes fesses et accompagne mes mouvements avant de la faire couler jusqu'à mes couilles, me les malaxer fermement pendant que je cogne mes hanches contre celles de Lydia qui serre les dents, le regard rendu fou par la douleur et les cris qu'elle contient.

Mais elle prend son pied. Un pied phénoménal à me sentir la baiser sans retenue alors que je sais que son dos se fait labourer par l'arbre à chaque coup de boutoir que je lui prodigue. Ses gros seins ballottent devant moi et je me baisse pour les lécher, les mordre. Je ressens à nouveau cette sensation que j'avais eue la dernière fois, alors que je fouettais cette femme, sans retenir mon bras malgré ses cris. Je lève une main et lui attrape le cou, me cambrant à présent pour la défoncer encore plus fort.

Annais reste fascinée par ce qu'elle voit. Elle continue de me caresser les couilles mais plus machinalement qu'autre chose. Elle scrute le visage de Lydia, tordu par la douleur et le plaisir, tout en se frottant contre moi. Ma voisine me sourit, alors que je la plaque contre le tronc, ma main pressant sa gorge qui doit s'en trouver légèrement obstruée. Des larmes coulent abondamment sur ses joues mais elle sourit. Putain, c'est si beau. Il lui suffit de quelques coups de reins supplémentaires pour que je la sente se détendre. Ses jambes glissent au sol et aussitôt, un liquide chaud m'inonde.

Je pense d'abord à une fontaine. Mais ce n'est pas ça. Lydia ferme les yeux et se laisse complètement aller. Jusqu'à me pisser dessus. Annais retire vivement sa main en sursautant mais moi je reste plaqué contre ma voisine, ma queue au fond d'elle. Ni elle ni moi ne bougeons, jusqu'à ce qu'elle ait fini. Annais allait se nettoyer

la main mais Estelle veillait au grain. La brune aux cheveux rasés lui attrape le poignet et le lui dirige vers la bouche de Lydia.

— Nettoie, petite pute dégueulasse, lui fait-elle.

Et Lydia s'exécute. Elle lèche et suce les doigts d'Annais pendant que j'embrasse mon amante à pleine bouche, ondulant dans Lydia qui lâche à présent des plaintes sourdes.

— J'ai envie de toi, Annais. Putain j'ai envie de toi.

— Fais-moi encore découvrir, Julien, me supplie-t-elle.

Je ne me suis pas rendu compte, mais elle devait se branler en regardant fixement Lydia. Si elle n'a pas encore joui, elle ne va pas tarder. Je me retire de Lydia et Estelle vient prendre ma place, l'embrasser en lui claquant les fesses, les hanches, la vulve devenue sensible.

— T'aimes ça te faire troncher comme une truie, hein ?

— Ouais, putain, ce que c'est bon, répond-elle en pleurant.

Entre temps, j'ai changé ma capote et placé Annais contre le tronc, près de Lydia. Pas question de lui faire subir la même chose, alors elle a posé ses mains sur l'arbre et cambre sa croupe bavante vers moi.

— Viens, mon bel amant. Défonce-moi...

Je ne me fais pas prier. Je l'attrape par les hanches et la pénètre d'un coup de reins. Elle jouit aussitôt, fort et bruyamment. Ce que j'aime ça, bordel ! Je m'applique à exaucer son vœu en claquant son cul et lui percutant le fond de son délicieux vagin. Je remarque que ses cris font sortir des buissons trois mecs, la bite à l'air, déjà bien dure. Il semblerait que l'on avait des spectateurs discrets.

Estelle délaisse Lydia qui pourrait être en train de dormir si elle ne fixait pas ma queue qui perfore le con d'Annais. Son amie vient embrasser Annais à pleine bouche, lui tirant les cheveux en arrière. Elle lui lèche le visage entier, en ricanant de joie au son de ses râles de plus en plus sourds.

— Voilà une magnifique milf, lance Estelle en se penchant vers nos sexes pour voir sa vulve écartée par mon pieu. Avec un trou de

balle ravissant. Vas-y, voisin... Crache ton foutre dans sa gueule de petite chienne en chaleur.

Il ne m'en faut pas plus pour accéder aux portes de l'orgasme. Je me retire vivement d'Annais et c'est Estelle qui la met à genoux devant moi. Lydia sourit de toutes ses dents alors que sa copine maintient Annais le visage relevé vers mon membre que j'astique. Les acclamations d'Estelle accompagnent chacune de mes giclées de sperme sur son beau visage souriant, bien que légèrement crispé par la douleur que la jeune femme inflige à son cuir chevelu.

— Oh oui, regarde comme elle aime ça, la catin ! Vide-toi bien les couilles sur cette salope, voisin ! Ce serait con qu'elle en perde des gouttes !

Je reprends mon souffle pendant qu'Estelle dirige à présent Annais vers Lydia. Elles s'embrassent avec une sensualité époustouflante, qui m'empêche de ramollir tout de suite. Annais ondule contre le corps endolori de Lydia en étalant mon foutre sur son visage, sans aucune gêne. Des crispations sur le visage de Lydia prouvent que les douleurs dans son dos la lancent à nouveau, mais elle joue de sa langue avec celle de mon amante avec délectation.

Estelle, elle, s'approche d'un des spectateurs qui semblait vouloir se finir sur une des deux.

— Va jouer ailleurs avec ta petite bite, toi. Fais comme les chiens, en te frottant contre un arbre !

Les deux autres qui étaient restés plus en retrait se mettent à ricaner et il n'a d'autre choix que de reculer. À peine trente secondes plus tard, il est en train de juter dans l'herbe.

Une fois rhabillés, j'invite tout ce petit monde à terminer chez moi, pour fêter d'avoir fait connaissance d'une si belle manière. Mais Lydia et Estelle, qui s'avèrent être d'abord en couple, préfèrent rentrer ensemble et s'occuper du dos de Lydia. Le résultat est sanglant, il faut dire. Estelle me félicite pour ma non-retendue, et Lydia me remercie d'un baiser langoureux. Même mon amante

semble apprécier le dos de Lydia, tout en précisant qu'elle ne pourrait jamais se retrouver à sa place.

Annais fait une étape par chez moi. Nous buvons un verre en discutant de cette soirée. Elle me dit à quel point elle a aimé, à quel point ce moment dans les bois lui ouvre des portes vers ce qu'elle recherche... Et donc à quel point elle a hâte que l'on se retrouve à nouveau pour baiser. Je la ramène avant même que Stéphane et les enfants ne soient rentrés. Je sais qu'elle va tout lui raconter. Mais elle m'a assuré qu'il n'allait pas être déçu. Elle voit les choses comme moi : je suis le garant du plaisir de sa femme et ce soir, elle en a pris énormément.

Chapitre 14

J’avoue avoir un peu de mal à me réveiller, en ce samedi matin. La petite discussion avec Annais me trotte dans la tête. Si j’avais eu peur qu’elle exprime quelque regret d’avoir été trop loin par rapport à ce que Stéphane aurait autorisé, il n’en a rien été. Elle m’a surtout avoué que j’avais réveillé des envies qu’elle pensait enfouies. Elle a adoré le goût de Lydia, et encore plus la voir souffrir pendant que je la baisais.

J’ai bien remarqué comment elle est restée subjuguée par cette nana, comment elle a eu du mal à se retenir de caresser ses blessures dans le dos, quand elle nous les a montrées. Elle n’est restée qu’évasive sur ce qu’elle a ressenti et c’est sûrement pour ça que je continue d’imaginer tout ce qu’il pourrait y avoir derrière ses mots. Ses envies enfouies. De quoi parlait-elle ? Des femmes ? Ou du genre de relation que Lydia et Estelle aiment avoir de temps en temps ?

De plus, je suis étonné de sa réaction. Au début, elle hésitait à cause de Stéphane, puis elle a succombé, comme je m’y attendais. Il faut dire que je l’ai bien aidée à se laisser aller. Mais en buvant une bière, elle était sûre d’elle : Stéphane ne serait pas fâché. Au contraire, même, m’a-t-elle dit. Du coup, je l’imagine déjà tenter de ranimer la libido de Stéphane en s’attachant à un arbre... Voire en attachant Stéphane à cet arbre ! Mais le plus excitant des scénarios que j’ai pu imaginer et qui me laisse au réveil avec une érection de tous les diables dont je compte bien m’occuper tout de suite, c’est qu’elle me demande de lui faire subir des choses de cet ordre-là.

Dans mes draps, je me caresse doucement en pensant à mon amante. À toutes les fois où j'ai plongé mon pieu en elle, à chaque coup de boutoir qui la remuait... et aux mots échangés. Toutes ces choses que nous nous sommes dites. Ce matin, je me branle en pensant à elle mais je me sens libéré d'un poids. Parce que cette discussion d'hier soir m'a fait comprendre que je ne tombais pas amoureux d'Annais comme je le craignais. Alors que je me cambre en astiquant ma queue érigée vers le plafond, j'entends encore ses mots :

— Je ne pourrais jamais faire ce genre de truc avec Stéphane. Avec toi, c'est différent, tu ne me donnes pas le sentiment que je dois te plaire... Enfin, si, mais... Tu vois ce que je veux dire ?

C'est à ce moment que j'ai compris. Il n'y a pas de séduction. Juste deux adultes consentants qui se plaisent, se connaissent et s'aiment assez pour avoir ce genre d'activité dans un respect total. Elle m'en parlait avec un tel détachement que j'ai réussi moi aussi à prendre ce recul. Je me suis affalé dans mon fauteuil en souriant, bière à la main.

— Je vois tout à fait, Annais. Je dois bien t'avouer que j'ai peut-être eu un petit moment de doute, je me suis demandé si je ne mélangeais pas amitié et quelque chose de plus profond. Mais tu viens de m'ouvrir les yeux. Je t'aime Annais, exactement de la même manière que j'aime Stéphane. C'est parce que je vous aime tous les deux que je suis ton amant, je le sais maintenant. Tu sais quoi ? Un jour on lui montrera ce que ça donne, quand on baise tous les deux. Ça me rendrait heureux, je crois.

Le long de mon manche tendu, ma main va et vient en repensant à son visage qui s'est d'abord décomposé par la surprise. Puis son regard a changé, ses yeux se sont plissés, sûrement en se demandant si j'étais sérieux. Je l'étais clairement. Elle s'est mise à pétiller de tout son être. Son sourire en coin m'a fait fondre comme il m'excite encore maintenant. Je me mets à gémir, les yeux fermés. Les images de la discussion se mêlent à celle de son corps culbuté par le mien.

— Je crois que j'aimerais beaucoup ça, s'il acceptait, m'a-t-elle alors répondu.

Revoir ses lèvres bouger pour prononcer ces paroles dans un gémissement de plaisir m'est fatal. Mon jus gicle de mon gland par jets puissants avant de finir sa course sur mon ventre. Je m'affale quelques minutes dans mon lit, le temps de reprendre mes esprits, puis me prépare joyeusement pour ma séance de sport. Je dois bien avouer que j'ai hâte de revoir Amandine. Surtout après le spectacle du week-end dernier. Il s'est passé tant de choses en huit jours !

Lorsqu'elle arrive avec la tête de celle qui a abusé hier soir, je suis déjà en nage. Joe m'a préparé un nouveau programme, sous prétexte qu'il considère que j'ai passé un stade, comme il dit. Mais je le soupçonne de m'avoir concocté ça pour que j'aie moins le temps de rêver en me dépensant... et donc moins le temps de mater ! J'avoue que c'est de bonne guerre et mon humeur au beau fixe me permet de m'y mettre avec enthousiasme.

Quand Amandine débarque, pourtant, je ne peux m'empêcher de la regarder, le corps moulé dans sa tenue... que je ne vois pas. Je la vois nue, léchant le con de Lydia contre l'armoire. Il faut que je la voie venir vers moi pour me sortir cette image du crâne. Elle me salut en passant avec un joli sourire malgré les valises sous ses yeux et monte sur son engin de torture un peu plus loin. Pendant ce temps, je me surprends à supporter la mienne, de torture, plus facilement que ce à quoi je m'attendais. En fin de séance, j'ai même le droit à une tape sur l'épaule de la part de Joe, pour me féliciter. Peut-être avait-il vraiment préparé ça en pensant que j'en étais capable, après tout.

Après ma douche, je sors de la salle de sport l'ego gonflé à bloc. Amandine est sur le trottoir, comme la semaine dernière et je me demande si elle n'attend pas Lydia encore. Je l'imagine retourner chez ma voisine pour baiser pendant que je les mate. Elle sourit en me voyant venir vers elle et je prends une bonne inspiration pour garder le contrôle. Les images d'elle avec la blonde m'assaillent à nouveau !

— Ça a l'air d'aller mieux qu'en arrivant ! lui dis-je en plaisantant.

— Oui ! Soirée un peu difficile, ça fait du bien d'éliminer.

— Ahah ! J'imagine très bien, crois-moi ! Avant de remettre ça ce soir avec tes amies étudiantes !

Ce petit trait d'humour est loin d'être anodin, forcément. Elle a un petit sourire en coin et son regard qui me scrute d'une drôle de façon que je ne saurais exactement définir. Ses pommettes se relèvent et je remarque là seulement qu'elle a des petites fossettes discrètes toutes délicieuses.

— Ça t'intéresserait ? me lance-t-elle sur le ton de la plaisanterie.

Je ricane nerveusement. Quelque chose en elle me dit que soit elle aimerait me voir dans sa soirée étudiante, soit elle est au courant de ce qui s'est passé avec la voisine hier soir. Dans le doute, je réponds plutôt en fonction de la première hypothèse :

— Si tu y es, ce serait l'occasion de boire un verre ensemble. La dernière fois, c'était il y a quelques mois, déjà.

— Oui, à l'anniversaire de ma tante Sonia. Je me souviens que tu étais en grande forme !

— Ahah ! Oui, il y a des soirs, comme ça ! On avait bien rigolé.

Il me semblait pourtant qu'elle était déjà partie au moment où je m'étais lancé dans un strip-tease sur la table, sur la musique de Joe Cocker. Ce qu'elle confirme, d'ailleurs.

— Oui, c'était sympa de faire ta connaissance. Même s'il paraît que j'étais partie trop tôt, et que j'ai raté le meilleur !

Je rougis sans me douter que je n'ai pas fini de le faire.

— Oh... Rien de bien exceptionnel, rassure-toi. Et je te promets que ça n'arrivera pas si je me retrouve avec tes amies !

— Je ne comptais pas bouger, ce soir, en fait. Tu fais quelque chose, toi ? me demande-t-elle en plantant son regard dans le mien, la tête penchée sur le côté.

Je reste un instant interdit, la bouche pâteuse, à me noyer dans ses yeux. Voilà un moment que je fantasme sur Amandine. Et j'avoue que les échanges du samedi matin, une fois de temps en

temps, sont très agréables. Je m’amuse parfois à placer quelques allusions sexuelles auxquelles elle répond volontiers en riant. Elle m’avait parlé un peu de ses études, et même de sa passion pour la lecture. Elle est plus branchée Thriller et moi Fantastique, mais ça nous faisait une passion en commun.

Me figurer la déshabiller et goûter à son corps parfait me plaît énormément, d’autant plus qu’elle a la conversation agréable et diverse. Nous sommes toujours restés à la surface des choses mais le peu qu’elle m’a montré de son état d’esprit général est plus que plaisant. Depuis tout ce temps, pourtant, je n’aurais pas – plus – cru pouvoir en arriver là. Elle est en train de me proposer de l’inviter ?

— Je comptais sortir, sans savoir où, encore. Me laisser aller à l’aventure. Et ne pas me retrouver dans les endroits où je vais tout le temps. Mais si ça te dit d’aller boire un verre tranquillement...

Elle se mord la lèvre, les yeux qui se mettent à pétiller et se tortille nerveusement les doigts.

— À 19 heures au Carré-rond ? C’est plutôt tranquille.

Je crois que je souris bêtement. Mon cœur se met à pulser le sang dans mon corps au point que je me mets encore à rougir. Ça doit faire des années qu’on ne m’a pas donné rendez-vous autrement que dans un endroit où baiser directement.

— Oui, super ! En plus, je connais un petit resto juste à côté, c’est une tuerie. Enfin... Si tu...

— Avec plaisir ! me coupe-t-elle. Alors à ce soir, Julien ?

— À ce soir, Amandine.

Je la regarde s’éloigner d’un pas léger. Elle se mettrait à sautiller dans un pas d’écolier qu’elle ne changerait pas beaucoup d’attitude. Moi, je reste scotché. J’ai rancardé avec Amandine. Ben merde, alors...

Toute la journée, je reste dans cet état de totale incompréhension. Il y a bien des moments de lucidité où je me dis que Lydia lui a tout raconté et qu’elle a envie d’y goûter aussi, mais qu’elle n’ose pas le dire aussi directement que son amie. Je dois bien avouer que

ce n'est pas pour me déplaire, en plus. Quitte à m'apercevoir qu'elle veut juste un coup de bite, c'est autant que ce soit la mienne ! Mais en même temps, j'aimerais tant que ce ne soit pas que ça. Le peu que je connais d'elle me plaît énormément. J'ai peut-être près de 15 ans de plus qu'elle mais je fais plus jeune que mon âge. Après tout, pourquoi je ne plairais pas à Amandine ? Je veux dire, au-delà du physique...

Elle arrive quelques minutes après moi au bar. J'ai fait un effort : pantalon jean et chemise de costume. Plutôt habillé tout en restant décontracté. Mais elle. Elle est bluffante. Ses talons aiguille claquent doucement sur le sol du bar alors qu'elle s'avance vers moi, un large sourire aux lèvres, juste légèrement maquillées, son corps dans une robe d'été aussi bleue que ses yeux. Les fines bretelles sur ses épaules se terminent en un décolleté qui laisse largement deviner une poitrine généreuse, enfermée dans un soutien-gorge dont la dentelle dépasse légèrement. Le tissu lui tombe à mi-cuisse et ses jambes musclées ont été clairement très récemment rasées.

J'essaye de me contenir, quand je lui dis qu'elle est magnifique. Son ricanement me fait sourire à mon tour. Heureusement, lorsque nos verres arrivent, nous commençons l'un comme l'autre à nous détendre un peu. Je m'étonne moi-même, mais lorsque nous nous installons au restaurant d'à côté, je n'ai eu aucune allusion sexuelle. Elle m'a parlé de ses études, je lui ai parlé de mon travail, pour le plus gros de la discussion. Maintenant qu'elle est là, face à moi, je la sens gênée. Vous ne me croirez peut-être pas, mais ça me donne envie d'elle, d'une violence...

— L'endroit ne te plaît pas, Amandine ?

— Non-non ! C'est très bien ! me fait-elle en sursautant presque. Je... C'est juste que...

— Oui ? Vas-y, dis-moi... Je suis plutôt ouvert d'esprit, je crois, alors je peux tout entendre. Et je te promets de ne pas me moquer, je rajoute pour tenter de la détendre.

— En fait, tu dois savoir... Lydia et Estelle...

— Oh...

Pour le coup, on s'en retrouve gêné tous les deux. Je rougis comme un gosse pris sur le fait et m'empresse de m'expliquer, même si je sens que je vais plutôt m'enfoncer :

— Ça n'a rien de... Enfin je veux dire, je les connais à peine. Ce n'est pas comme si, enfin... pas comme...

— Je sais, Julien, me fait-elle aussi pivoine que moi, la voix tremblante. Tu dois juste savoir que... Je me suis un peu pris la tête avec Lydia, hier soir. Samedi dernier, si elle avait proposé de venir me chercher à la salle de sport, c'était pour...

Pour faire passer sa bouche sèche, elle avale une bonne gorgée d'eau, la main légèrement tremblante et le regard fuyant. De mon côté, je ne sais plus où me foutre, même si mes palpitations ne sont pas dues au stress mais à l'idée que ce qui va venir puisse être ce que j'imagine.

— C'était pour voir le mec dont je lui rabâche les oreilles depuis des mois. Voilà.

J'en reste un bon moment bouche bée. Elle m'a sorti ça en braquant ses yeux sur moi, comme si c'était de ma faute. Elle attend ma réponse mais je n'y arrive pas tout de suite. Je la regarde à mon tour, me demandant comment une si belle jeune femme, si intelligente de surcroît, peut bien s'intéresser à moi et ma bedaine de presque quarantenaire. Je crois que je me mets à lui sourire bêtement. À cette vision, elle sourit aussi légèrement, sûrement incertaine encore, se demandant si je ne vais pas me moquer d'elle. Mais je ne le fais aucunement.

— Tu crois que je suis venu dans la salle de sport dont tu m'avais parlé juste pour le sport ?

— Je dois bien avouer que j'espérais que ce soit aussi un peu pour moi, me dit-elle en se mordant les lèvres pour ne pas éclater de rire au milieu du restaurant. Je suis juste étonnée qu'un homme tel que toi... soit resté si sage tout ce temps.

Elle s'est clairement décontractée, au point qu'elle me lance un petit sourire en coin moqueur puis enchaîne :

— Ma tante m'avait prévenue, après la soirée, que tu étais un queutard. Quand elle a vu qu'on était resté discuter un peu, elle avait peur que je ne fasse la bêtise de coucher avec toi.

— Je lui en toucherai deux mots, dis-je en feignant d'être vexé. Sonia m'a souvent reproché ça, mais on est de bons amis. Je pensais quand même qu'elle aurait plus confiance en moi, même si je ne peux pas le lui reprocher.

— Je commençais à douter que tu sois le type qu'elle m'avait décrit, jusqu'à hier soir. Mais je dois t'avouer que quelque part, j'étais rassurée.

— Ah ? lui fais-je en ne comprenant pas pourquoi elle s'est pris la tête avec Lydia, du coup.

— Ben... C'est que moi non plus, je ne suis pas du genre à dire non facilement. Je papillonne pas mal, c'est un style de vie que j'aime bien, dirons-nous. Mais Lydia s'est vantée de s'être tapé le gars dont j'ai envie... D'où la prise de tête...

Elle m'avoue ça en rougissant, mais sa voix n'est plus tremblante, au contraire.

— Puisqu'on en est aux confidences, lui dis-je alors en souriant comme un gosse tout en me penchant vers elle. Je le savais aussi. Depuis samedi dernier. Peut-être que Lydia ne t'a pas dit que j'habite l'immeuble en face du sien.

Je me retrouve avec une Amandine aux exorbités, la bouche en un O. Elle sait exactement de quoi je lui parle. Elle semble gênée d'apprendre que je les ai regardées, mais je sais que ce n'est pas vraiment ça. Elle est excitée.

À partir de ce moment-là, je sais exactement comment va se terminer la soirée. C'est impossible que ça se termine autrement. Pourtant, on prend notre temps. Je vais même jusqu'à lui raconter que j'ai une amante régulière, mais elle est bien sûr déjà au courant, puisqu'Annais a participé à cette soirée dont s'est vantée Lydia. Ce

qu'elle ne savait pas, c'est qu'elle est la femme de mon meilleur pote et que celui-ci nous en a donné l'autorisation. Je ne précise pas pour quelle raison, mais ça l'épate. Les allusions n'en sont plus. Les verres s'enchaînent tranquillement et ont raison de nos dernières barrières. Je suis bien. Je ris et découvre une Amandine pleine d'humour, sûre d'elle. Quelque part, elle me fait penser à Annais, en vachement moins brune. Quand elle rit franchement, ses fossettes se creusent beaucoup plus et j'aime ça. Elle est fraîche, nature, sexy. Bien moins sensuelle qu'Annais, mais comment lui reprocher d'être moins parfaite que la sensualité incarnée ? Implicitement, nous savons tous les deux que d'ici peu, nos corps se cogneront l'un contre l'autre, que c'est une évidence... Sans être une urgence. Le fait même qu'elle n'ait aucun geste impudique vers moi me fait comprendre une chose, peut-être la plus importante de ce qui m'a été donné de savoir ces jours-ci : elle aime ce qu'elle découvre en moi. Tout comme j'aime cette découverte, au-delà du sexe.

— Je te paye le dernier verre ? je lui demande une fois sortis du restaurant.

— Et bien plus, me répond-elle en prenant ma main.

Une fois dans l'appartement, nous ne pouvons pourtant plus nous retenir. Dès que j'ai fermé la porte, elle me saute au cou et m'embrasse. Juste un baiser, ses lèvres contre les miennes. Ça me surprend, mais c'est agréable. Il est aussi suivi de nombreux autres, avant même que nos langues ne se trouvent. La tenir dans mes bras, contre moi, me transporte déjà. J'aimerais, quelque part, vivre ces premiers baisers avec elle sans mon érection qui caresse son ventre, mais je suis déjà terriblement excité.

Je la guide jusqu'à la chambre et me remets à l'embrasser, à goûter la peau de son cou, salée par ce temps. Je la déguste lentement et remarque qu'elle se laisse faire avec un délice non dissimulé. Ses petits gémissements soufflés ne trahissent aucun empressement de sa part non plus. Notre première fois ne sera pas sauvage.

Sa robe tombe à ses pieds. Ses sous-vêtements sont à la fois

simples et envoûtants. Ses seins pressés l'un contre l'autre semblent m'appeler. Elle m'appelle de tout son corps... Non, de tout son être. Je la regarde et elle rougit, alors qu'elle sait très bien à quel point elle est belle. Il lui manque peut-être un petit truc dans le regard pour me faire entrer dans une folie sexuelle. Mais pour l'instant, tant mieux. Je veux profiter. Ça fait des mois que je fantasme sur elle et je compte bien faire de cette soirée une des plus inoubliables... pour elle comme pour moi !

Je passe dans son dos et me colle à elle. Les boutons de ma chemise qu'elle a défaits alors que nous nous embrassions me permettent de sentir sa peau contre la mienne. Elle ferme les yeux et mes mains se baladent sur son corps, ses courbes parfaitement fermes. Elle respire fort et j'hume ses cheveux, sa nuque. D'un geste sûr, je défais et retire son soutien-gorge. Ma bouche goûte à son dos, mes mains ne font que frôler ses monts. Et lorsque je les attrape, elle gémit.

Je me plaque contre elle et sens aussitôt sa main venir tâter mon érection à travers mon jean. Je mordille son épaule en faisant rouler ses tétons durs sous mes doigts. Elle ne peut s'empêcher d'onduler et ses mouvements-là sont le signe, pour moi, d'une femme qui aime s'empaler sur une queue, prendre les choses en main et jouir de l'homme qu'elle baise. Alors c'est presque par réflexe que je raffermis ma prise sur elle. Ma main gauche glisse jusqu'à son bas-ventre alors que ma droite écrase son sein. Rapidement, je trouve son bouton gonflé à travers sa culotte et le caresse avec douceur.

Elle se crispe délicieusement, serrant mon pieu dur comme la pierre dans sa main, sa respiration devenant saccadée. Se sentant sûrement partir trop vite, elle finit par se retourner face à moi. Je prends son doux visage dans mes mains et l'embrasse pendant qu'elle s'attaque aux boutons de mon pantalon. Bientôt, mon sexe érigé se retrouve à l'air libre et elle ne peut s'empêcher de baisser les yeux dessus, passant le bout de ses doigts le long de ma verge.

— Que tu es beau, Julien. De partout, me souffle-t-elle en se mettant à caresser mes boules.

— Pas autant que toi, Amandine, lui dis-je en essayant de rentrer ma petite bedaine le plus possible.

Sa bouche se pose mon torse et elle descend lentement, m'envoyant de nombreux frissons dans tout le corps à chaque fois que ses lèvres se posent sur ma peau. Une fois à genoux, elle reste encore regarder ma queue dirigée vers son visage, ses doigts caressant mon périnée tout en malaxant mes couilles.

— Elle est quasiment comme je l'avais imaginée, me dit-elle en me faisant sentir son souffle chaud sur mon gland décalotté. Peut-être juste plus poilue, rajoute-t-elle en passant ses doigts dans ma toison en fouillis.

— Je pourrais me raser, si tu me le demandais, réponds-je avec une voix qui trahit mon excitation.

— C'est une déclaration ? me lance-t-elle moqueuse, relevant des yeux pétillants sur moi.

Mais elle ne me laisse pas le temps de répondre. Elle enchaîne avec un coup de langue sur le dessous de mon gland et l'avale en le suçotant. Le râle qui jaillit de ma bouche est totalement incontrôlé, et il dure tout le temps qu'elle met à faire coulisser ses lèvres jusqu'à la garde de mon sexe, sa main pressant mes couilles de plus belle.

Sur mon gland, ce ne sont pas des haut-le-cœur que je sens. C'est elle-même qui contracte et décontracte sa gorge pour m'offrir un massage, tout en remuant sa langue le long de mon pieu. Je dois m'accrocher des deux mains à sa tignasse pour ne pas défaillir. Lorsqu'elle ressort ma queue de sa bouche, elle salive énormément et relève la tête vers moi, souriante malgré les larmes qui ont coulé sur ses joues. Elle prend un grand bol d'air et me dit :

— Elle a la taille parfaite pour ma bouche... je ne me laisserai jamais de te sucer.

Aussitôt, elle me ravale. Ses mains passent sur mes fesses et elle entame de nombreux va-et-vient, bavant sur ma queue en la cares-

sant de toute la langueur de sa langue agile. On m'a rarement sucé ainsi, avalé entièrement avec une telle facilité et une telle gourmandise. Je suis littéralement cloué sur place, incapable de lui répondre quoi que ce soit. C'est au prix d'un violent effort que je finis par tirer sur ses cheveux pour qu'elle arrête avant de me faire jouir trop vite. S'il suffit à Annais d'un regard et d'un sourire en coin pour me mettre dans un état d'envie incontrôlable, la bouche d'Amandine réussit à me faire exactement le même effet en quelques secondes.

Je lui prends le visage dans les mains et me baisse pour lui rouler une pelle urgente, jusqu'à la faire basculer en arrière et l'allonger à même le sol. Debout devant elle, je me débarrasse de tous mes vêtements en scrutant son sourire. Elle me trouve vraiment beau. Si j'avais le temps de penser, j'en serais ému, mais tout ce que je désire en ce moment, c'est la dévorer.

Sa culotte vole dans la pièce juste avant que je ne me jette sur elle. Les jambes grandes ouvertes et pliées, elle relève son bassin pour m'offrir sa fente déjà reluisante de cyprine.

— Oh oui, Julien, me souffle-t-elle entre deux gémissements qui ont gagné en intensité. C'est si bon...

Elle a tout à fait raison. Son nectar est doux et acide à la fois, sans ce côté sucré d'Annais. Pendant une seconde, je m'étonne de les comparer dans un tel moment. Mais ma langue qui lèche ses lèvres me fait vite oublier tout ça. Une main dans mes cheveux, elle me plaque la tête contre son sexe et j'étire ma langue pour la lécher plus en profondeur. Sa cyprine se déverse directement dans ma bouche alors qu'elle ondule de plus en plus par secousses. Devant moi, ses seins remuent en cadence. Qu'est-ce que j'adore ça !

Soudain, elle relève ma tête et braque ses yeux sur les miens.

— Je veux jouir sur ta belle queue, Julien.

Voilà quelque chose qui aurait dû me laisser docile, au moins quelques secondes, au moins le temps qu'elle me grimpe dessus. Mais je ne sais pas pourquoi, il en est tout autrement. À peine commence-t-elle à se mouvoir pour m'allonger et venir s'empaler

sur mon pieu, que je la retiens, un léger sourire en coin. Nos regards se croisent une seconde alors que je lui ai saisi le poignet. Elle décide finalement de se laisser aller à mon envie.

Je m'empresse d'attraper et passer un préservatif sur ma queue, puis lui relève les bras et lui retiens les poignets au-dessus de sa tête. Nos yeux ne se quittent plus. Nos mouvements se synchronisent instinctivement pour que mon membre gonflé de désir écarte ses chairs. Je ne sais pas si elle est plus étroite que la moyenne ou si elle contracte exprès. Quoi qu'il en soit, je me retrouve comme oppressé. Mais divinement oppressé. Nos bassins sont collés l'un à l'autre et elle se met à onduler. Elle lâche des petits cris aigus qui m'excitent encore plus et entraînent mon bassin dans un lent va-et-vient, comme un serpent charmé par le son de la flûte.

Nous jouissons presque ensemble. La violence de ses spasmes fait naître les miens. Je pense qu'elle aurait aimé recevoir mon sperme sur son ventre. Mais jouir l'un dans l'autre, c'est de cela dont nous avons besoin. Elle comme moi.

Et lorsque je m'affale près d'elle, je souris aux anges. Nos respirations encore haletantes nous empêchent de parler, mais je tourne la tête vers elle. Nous avons exactement le même sourire. Le genre qui se passe de commentaire. Alors elle vient simplement se blottir contre moi, poser sa tête sur mon torse. D'abord surpris, je passe pourtant mon bras autour de ses épaules. Nous nous embrassons longuement, sans un mot. Je dois bien avouer que je suis étonné. Je suis souvent plus loquace, une fois avoir baisé. Mais s'agissait-il seulement de baise ? Je recommence avec ces questions qui me turlupinent depuis un moment quand sa voix brise le silence :

— Dis-moi ? Il te faut environ combien de temps, pour remettre le couvert ? me demande-t-elle en se mordillant la lèvre inférieure.

— Gourmande, va ! lui dis-je en la serrant pourtant contre moi, prêt à assouvir toutes ses envies.

Chapitre 15

Amandine est loin de n'être qu'un corps parfait. La façon dont elle prend son pied est révélatrice de son état d'esprit. Elle n'a aucune gêne, sait exactement ce qu'elle veut et ce qu'elle aime, mais se laisse facilement surprendre par son partenaire. Hier soir, nous avons baisé jusqu'à nous endormir. Sa bouche qui avale mon sexe est sûrement capable de faire bander un impuissant.

Je bois mon café en la regardant dormir. Je ricane intérieurement en voyant sa bouche ouverte d'où s'écoule un peu de salive. Elle dort comme un bébé. Depuis que j'ai quitté le lit, elle s'est étalée. Du coup, je me suis assis sur le fauteuil. Nous avons dormi sans draps et j'ai tout loisir de reluquer son corps de rêve. Ses jambes écartées me laissent admirer sa vulve, celle dans laquelle j'ai plongé par trois fois, dans de nombreuses positions. Son ventre plat monte et descend au rythme de sa respiration sereine, ses bras en croix sont fins et puissants, ses seins si doux, même au regard.

Lorsqu'elle ouvre les yeux, je bande. Je souris comme si de rien n'était et elle me répond du même sourire, son regard se braquant sur mon chibre avant de remonter sur mon visage. Elle est déjà excitée.

— Bonjour belle ange, lui dis-je sans la quitter des yeux.

— Bonjour délicieux démon, me répond-elle du tac au tac. Il semblerait que je doive mériter mon café...

Se disant, elle se glisse hors du lit avec des gestes félins et vient s'agenouiller devant moi après m'avoir embrassé avec douceur mêlée de lubricité. Elle ne va pas par quatre chemins. Elle avale

mon gland, puis ma verge, et m'offre ses contractions de la gorge. Je manque laisser tomber ma tasse de café tellement c'est bon. Ses yeux relevés sur moi sont tout simplement somptueux. Ils expriment la douceur, la lubricité, l'envie... et même un peu plus, je crois. À cette pensée, mon cœur s'emballe. Ou bien est-ce parce qu'elle vient de caler ses dents sur la garde de ma queue pour accentuer encore les effets de sa gorge profonde... Quoi qu'il en soit, je me retrouve les yeux fermés, la tête rejetée en arrière, prêt à jouir dans sa bouche à n'importe quel moment.

Elle se met à faire des va-et-vient, lents mais fermes, une main malaxant mes bourses, l'autre entre ses cuisses. Je décharge sur sa langue tendue. Je crois qu'elle est aussi heureuse que moi de ce réveil. Elle avale mon jus et s'allonge sur le dos, terminant de se faire jouir avec ses doigts devant moi. Je crois rêver. Cela fait bien longtemps que personne d'autre que moi n'a dormi dans ce lit. Le peu qui l'ont fait se dépêchaient généralement de retourner à leur vie au petit matin.

Mais pas Amandine. Je l'accompagne jusque dans le salon et lui sers un café amplement mérité pendant qu'elle regarde par la fenêtre, en direction de la chambre de Lydia. Je la rejoins et l'enlace.

— C'est vrai que tu devais avoir une jolie vue d'ici, me dit-elle alors que je renifle ses cheveux.

— La plus belle des vues sur la plus belle des coquines. Elle a joui en un rien de temps, mais je comprends mieux pourquoi, maintenant. Ce n'est pas une langue que tu as, c'est une arme à orgasmes massifs !

Nous ricanons ensemble et allons nous asseoir l'un contre l'autre dans le canapé, encore nus. J'ai envie de lui dire à quel point je suis heureux qu'elle soit là, comme je n'ai pas envie que ça s'arrête à une nuit, entre nous. Mais surtout, qu'elle a éveillé des choses en moi qui ne demandaient qu'à émerger. Mon regard posé sur elle m'aide à me lancer. Il y a entre nous cette petite gêne, toute légère, du non-dit.

— Tu sais, Amandine... Tu es la bienvenue ici quand tu veux. Vraiment. Je suis heureux que tu sois là.

— Je... Je ne suis pas sûre que je veuille devenir ta deuxième maîtresse, Julien.

Elle est devenue pivoine. Un brin déçue, même, puisque son regard devient fuyant. Je lui souris et pose ma main sur sa joue :

— Je ne te parle pas d'un plan cul, Amandine. Cette nuit, j'ai compris pourquoi je ne t'ai pas fait de rentre-dedans. Parce que ce n'était pas ce dont j'avais envie. Et encore moins maintenant. Tu es la bienvenue ici... Et quand je dis ici, c'est dans ma vie...

— Ça, c'est une déclaration, me fait-elle en rougissant de plus belle. Je suis tellement heureuse, aussi. Si tu savais comme j'ai attendu, rêvé ce moment... C'est encore mieux que dans mes rêves !

Nous nous embrassons tendrement de longues minutes. Pas de mains baladeuses, pas de langue vicieuse. Juste nous, nos corps nus enlacés et tous nos sentiments qui se transmettent par nos bouches. Les miens explosent littéralement. Mon cœur s'emballa, frappe ma poitrine d'une force jamais égalée, au point que j'en tremble.

Lorsque nos lèvres se séparent, nous nous regardons avec intensité. Toujours pas de mots, juste des sensations.

— Je vais devoir y aller, à contrecœur, me dit-elle soudain. J'ai un mémoire à terminer pour dans quinze jours, et je me suis mis une règle : au moins deux heures par jour.

— Alors tu reviens après ?

— Alors je reviens après... Avec tout mon attirail pour m'occuper de ça, me lance-t-elle en ricanant, les doigts plongés dans mes poils pubiens.

J'éclate de rire et accepte volontiers. Nous prenons ensemble un petit déjeuner dans une ambiance détendue. Elle reste nue, et j'aime ça. Peut-être aime-t-elle, comme moi, le naturisme. Voilà une chose que je lui demanderai rapidement. Mais elle est déjà dans le boulot et me parle surtout de son mémoire. J'apprends tout de même qu'elle est en fait un peu plus âgée que ce que j'aurais

cru. Amandine a 27 ans, ce qui ne fait que 11 ans de moins que moi. Elle a d'abord passé un CAP esthéticienne puis un Bac Pro et a travaillé près de deux ans avant de se lancer dans sa passion : l'histoire. Ce qui l'a obligée à retourner vivre chez ses parents, et ce qui explique qu'elle me propose de s'occuper de mes poils avec une telle assurance. Lorsqu'elle quitte mon appartement, je me sens seul.

Au point que je dois m'occuper pour ne pas trop penser. Je sais que je devrais m'arrêter un moment sur tout ce que j'ai ressenti depuis hier soir. Pourtant, je préfère ne pas le faire et vivre ces moments comme ils viennent. Je m'avouerai bien assez tôt ce que mon cœur veut me dire. Alors c'est grand ménage, aujourd'hui !

À peine une pause pour manger le midi et lorsque sonne 15h, ma garçonnière s'est transformée en véritable appartement. J'en ai même profité pour accrocher quelques tableaux que j'avais achetés il y a déjà plusieurs mois. Au moment où Amandine passe la porte avec son sac à dos, vêtue d'une fine robe, j'ai même installé sur la table à manger un matelas pour que cette séance "beauté" y ressemble vraiment.

Après une douche chaude afin de détendre la peau, me voilà allongé, nu, sur la table, prêt à souffrir pour être beau. Elle me rassure rapidement en me disant qu'elle évitera la cire. Sauf si je lui laisse carte blanche. Elle entend par là s'occuper de mon pubis, de mes aisselles, mes testicules, et même entre mes fesses et le long de mon périnée. Elle a l'air tellement sûre d'elle que je décide de la laisser faire.

Elle commence par mes aisselles. Elle est rapide, efficace. Lorsque je passe mes doigts une fois le travail terminé, je suis épaté. C'est lisse et doux comme jamais ! Et pas une coupure !

Quand je me retourne pour qu'elle s'occupe de mes fesses et mon périnée, c'est une autre paire de manches ! Si lors des premières bandes arrachées, je réussis à retenir mes cris de douleur, il n'en va pas de même pour la suite. Je pense que tout le quartier m'entend

hurler... et Amandine rire aux éclats ! Je ne m'en offusque pas, mais suis en nage au moment de me retourner.

En peu de temps, mon pubis subit une véritable transformation. Elle ne m'épile pas complètement, utilisant une tondeuse pour ratiboiser simplement. Ses manipulations me font bander rapidement et je la vois régulièrement prendre de grandes inspirations pour ne pas succomber à l'envie de me sucer ou me grimper dessus.

— On voit mieux toute sa longueur, à présent, me dit-elle en passant sa main sur le résultat de son travail. On va rendre tes couilles toutes douces, maintenant.

Elle est en train d'appliquer avec douceur le gel à raser (plus efficace que la mousse, me dit-elle) sur mes deux boules qui ne demandent qu'à se vider, quand mon téléphone sonne. Je l'attrape et lis le texto qui vient d'Annais. À ma réaction, Amandine s'arrête dans son geste alors qu'elle s'apprête à commencer son rasage.

— Un souci, Julien ?

— C'est Annais, lui dis-je. Tu sais...

— Oui, je vois très bien, me dit-elle en souriant.

— Elle me demande si elle peut passer d'ici une demi-heure...

Apparemment, elle a réussi à s'éclipser de son repas de famille.

Amandine reste me regarder, comme si elle attendait une suite. Mais la question est déjà assez sous-entendue, et je sais qu'elle aime les femmes. Elle a un petit sourire en coin et je décide donc de lui demander directement :

— Je réponds quoi ? Ta réponse sera la mienne.

— Je crois que tous les deux, on aime notre façon de vivre, notre liberté. Je termine ça et je vous laisse. Je pourrai repasser ce soir, ça ne me dérange pas du tout, Julien.

Elle se penche sur moi et m'embrasse tendrement. Je la repousse légèrement, pourtant, et plante mon regard dans le sien :

— J'avais plutôt en tête de te la présenter, Amandine.

— Alors dépêchons-nous de te rendre présentable, me répond-elle avec des yeux pétillants de malice.

Aussitôt, elle se remet au travail. La sensation du rasoir sur mes bourses est délicieuse et mon érection reste à son maximum pendant que je lui précise :

— J'ai vraiment envie de te présenter comme ma copine, Amandine. Tu as raison, j'aime... papillonner, comme tu disais joliment. Mais je veux partager ça avec toi. Enfin... Si tu...

— Tu es en train de réaliser deux de mes fantasmes à la fois, Julien, me coupe-t-elle en retirant le rasoir de ma peau, la voix fébrile. Être en couple libertin et baiser avec un homme et une femme en même temps. Alors crois-moi, il n'y a pas de « si »... Tous les mecs de mon âge n'auraient pas été contre de continuer de baiser à droite à gauche, mais aucun ne m'aurait partagée. Les plus vieux ne me voyaient que comme une amante sans s'intéresser au reste. Non seulement j'accepte que tu me présentes à ton amante comme ta copine, mais en plus j'en serai fière, Julien. J'ai tout de suite su qu'on partageait le même goût de la liberté, tous les deux. Je n'ai juste jamais osé t'en parler avant. Il n'y a que quelques personnes qui le savent vraiment, d'ailleurs. Lydia et Estelle en font partie. Maintenant, tais-toi et laisse-moi terminer.

Ce que je fais volontiers, avec un sourire béat aux lèvres. Elle se fait violence pour ne pas m'offrir ce qu'on appelle un "happy end", mais me promet de se venger une fois Annais arrivée, à qui je n'ai rien dit sur la présence d'Amandine.

Après une douche rapide et avoir passé un short et un t-shirt, ma belle brune sonne à la porte. Amandine a préparé un petit apéro au salon, les rideaux tirés pour plus d'intimité, et je me lève pour aller ouvrir. Je me retrouve face à une Annais déjà brûlante d'envie, qui me saute à la bouche et m'embrasse avec urgence, sa main plaquée sur mon entre-jambe.

— J'ai peu de temps et tellement envie de toi, Julien, me souffle-t-elle, avant que je ne me recule pour la laisser entrer.

C'est à ce moment qu'elle voit Amandine. Choquée, elle se retourne vers moi, le visage pivoine, puis regarde à nouveau Amandine :

— Je... Oh mon Dieu, je suis désolée, je...

— Ne t'inquiète pas, lui dis-je pour la rassurer, un large sourire mesquin aux lèvres. Je te présente Amandine, ma copine.

La porte refermée, je passe dans son dos et pose mes mains sur ses hanches pour embrasser son cou, les yeux rivés sur Amandine.

— Amandine, je te présente Annais.

— Lydia avait raison, répond ma blonde. Elle est sexy sans forcer.

Amandine dit ça en s'approchant, reluquant Annais de la tête aux pieds. Quelque chose dans son regard me montre la face qu'elle n'a pas eue avec moi jusque-là, celle qui aime quand c'est lubrique, orgiaque.

— Bonjour Annais, reprend-elle une fois collée à elle.

Annais nous dépasse un peu tous les deux en taille mais puisqu'elle baisse les yeux sur elle sans un mot, celle-ci en profite pour goûter à ses lèvres.

Tout ce temps, Annais reste interdite et j'en profite pour faire glisser mes mains jusqu'à ses seins et les presser en échangeant un regard libidineux avec Amandine. Un instant, je me dis que c'est peut-être beaucoup pour une première fois. Peut-être ne sommes-nous pas assez préparés pour que cette expérience soit aussi réussie que ce dont j'ai envie. Mais cette jeune femme ne se laisse pas abattre pour si peu. Elle colle sa langue dans le décolleté d'Annais qui se met à gémir et remonte jusqu'à trouver ma bouche et nous nous roulons une pelle impudique par-dessus l'épaule de mon amante.

— Alors, vous... êtes en couple ? demande-t-elle timidement.

— Ça ne fait que quelques heures, mais on s'est trouvé une envie commune sur ce point, lui réponds-je en souriant à Amandine.

Je devine son petit sourire en coin se dessiner sur son visage, alors qu'elle pose les yeux sur la blonde :

— Amandine... Celle que tu as suivie jusqu'à la salle de sport ?

— C'est exactement ça, lui dit l'intéressée en commençant à faire glisser les bretelles de la robe d'Annais. Tu disais ne pas avoir beaucoup de temps ?

Lorsque je relâche les seins d'Annais, sa robe tombe à ses pieds. Il ne lui reste que sa culotte et son soutien-gorge. Elle est fébrile, presque tremblante, tellement elle est excitée. Amandine la regarde en se léchant les babines alors que je fais glisser sa culotte à ses pieds, terminant à genoux derrière elle. Son cul tout rond et blanc devant moi, je ne résiste pas. Mes mains s'y posent et écartent ses fesses pour lécher sa rondelle. Aussitôt, elle se cambre en râlant d'un plaisir intense. L'odeur sucrée de sa cyprine envahit mes narines et devant elle, Amandine se déshabille tranquillement.

Bientôt, les deux femmes s'embrassent à pleine bouche alors que mes doigts se fourrent en son ancre dégoulinant. Ma langue n'a de cesse de lubrifier son anus et je n'ai plus envie que d'une chose : y enfoncer ma queue déjà dure comme la pierre. À ses gémissements se rajoutent ceux d'Amandine quand Annais se met à branler son clitoris alors que je vois son soutien-gorge suivre le chemin du reste de ses vêtements. Je me relève alors, déjà haletant, et tends mes doigts à Amandine :

— Tu devrais goûter ça.

Elle suce mes doigts imprégnés de la cyprine d'Annais tout en continuant d'onduler sur ses caresses.

— Humm, c'est extraordinaire, fait-elle en plantant son regard dans celui de la belle brune. J'en veux plus.

— Vous me rendez dingue, balbutie Annais déjà au bord de l'explosion.

En un rien de temps, je me retrouve nu et passe devant Annais, auprès d'Amandine que j'embrasse avec toute ma lubricité. Sa main attrape mes bourses et les malaxe, alors que celle d'Annais caresse mon pubis.

— Tu t'es fais beau de partout, on dirait. J'adore.

— J'ai une formation d'esthéticienne, lui répond Amandine en

penchant son visage vers le sien. Si tu veux économiser, je te fais le maillot quand tu veux, belle Annais.

À leur tour, elles s'embrassent devant moi, font danser leur langue avec lubricité et sensualité. C'est tellement beau, tellement bon... Je pose une main sur chacune d'elle, les glissant l'une et l'autre entre leurs cuisses et écartant leurs chairs de mes doigts plantés profondément en elles. Puis soudain, Annais plonge son visage dans le cou d'Amandine et l'entoure de ses bras, la serrant fort alors qu'elle se crispe, jouissant déjà pour la première fois. Ma belle blonde en est agréablement surprise et lui mordille l'oreille jusqu'à ce qu'elle se détende un peu. Je sens un long filet de cyprine couler sur ma main et jusqu'au sol.

Lorsque mon amante attirée relève sa tête de là, son regard a changé. Et qu'est-ce que j'aime ce regard !

— Baisez-moi, chuchote-t-elle presque. S'il vous plaît, baisez-moi.

Ni une ni deux, je prends les choses en main, attrapant Amandine par la taille pour la coller à moi. Nous faisons face à une Annais en pleine crise, comme en manque. Je pose des yeux de prédateur sur elle tout en parlant à celle qui vient, depuis quelques minutes, gagner mon cœur pour de bon :

— Que dirais-tu de lui préparer son petit cul pendant que je vais chercher du lubrifiant ?

Le petit truc d'Annais pour me faire chavirer, c'est son sourire en coin. Mais voir Amandine se lécher les babines avec un tel sourire que ses fossettes apparaissent, c'est tout aussi enivrant.

— Je... commence Annais en redoutant sûrement la douleur d'une sodomie.

— Je sais, lui dis-je en m'avancant vers elle jusqu'à me coller. Je me doute bien que tu es vierge de là, Annais. Mais tu m'as dit me faire confiance, non ?

Elle hoche simplement la tête et se laisse entraîner jusqu'au canapé par Amandine. Il ne me faut que quelques secondes pour revenir

avec le tube et quelques capotes, que je pose sur la table basse. La vision qui m'attend là est juste angélique. Annais est allongée sur le dos, broutant la vulve d'Amandine, à quatre pattes au-dessus d'elle qui en fait de même, un doigt déjà planté entre ses fesses.

Annais est partie déjà loin, c'est à peine si elle m'a vu revenir. Ses petits cris aigus gagnent déjà en puissance, étouffés par moments quand elle s'applique à dévorer Amandine. Cette dernière tourne un visage reluisant de cyprine vers moi, ses fossettes creusées comme jamais :

— Je n'ai jamais bouffé une chatte aussi bonne ! me lâche-t-elle exaltée. Promets-moi que je pourrai encore y goûter, qu'elle aussi, on la partagera.

Je souris aux anges, aux deux anges qui sont devant moi. Ma réponse se lit sur mon visage et Annais rejette sa tête en arrière pour jouir une nouvelle fois. Je suis sûr que la façon d'Amandine de parler d'elle, comme si elle n'était pas là, comme si elle n'était qu'un jouet pour la blonde et moi, l'a projetée dans ce nouvel orgasme.

— Oh oui ! se met-elle à crier. Prenez-moi, baisez-moi... Comme bon vous semble !

Amandine reste une seconde interdite, surprise par cette réponse. Moi, je n'en souris que plus encore. Parce que je sais très bien, et Amandine l'a sûrement deviné aussi, qu'avant moi, elle n'aurait jamais réagi comme ça. Ma blonde lui claque la vulve alors qu'Annais est encore traversée de spasmes et s'écrie en se foutant royalement du cri de douleur d'Annais :

— Quelle petite chienne en chaleur ! C'est une perle que tu as là, Julien !

Je retiens un ricanement nerveux, découvrant avec violence une facette d'Amandine que je n'aurais jamais soupçonnée. Mais qui m'excite au plus haut point. Elle se lève et aide Annais à faire de même pour l'amener à moi. Je la serre contre moi et l'embrasse, lui couvre le visage de baisers alors qu'Amandine se caresse tranquillement, allongée sur le sol.

— Je vais prendre ton cul, Annais. J'en rêve depuis si longtemps, lui dis-je en un murmure, pour être certain d'avoir son consentement.

— J'en rêve aussi, Julien. Encule-moi, tu le sais, je te l'ai dit : mon corps est à toi et se pliera à toutes tes envies. D'autant plus si elles sont partagées...

Une fois n'est pas coutume, c'est à mon tour de lui sourire en coin. Elle sait d'ors et déjà que je vais lui défoncer le cul et cette idée lui fait remonter le côté droit de ses lèvres en se mordant violemment celle du bas. Je colle ma bouche à la sienne puis l'attrape par les cheveux pour la tourner vers Amandine qui s'est planté deux doigts dans la chatte.

Je la fais tomber à quatre pattes et lui plonge le visage entre les cuisses d'Amandine tout en lui relevant la croupe. Alors que ma belle blonde ne me quitte pas des yeux en gémissant de plaisir, je passe un bout de plastique sur ma queue tendue et fait couler du gel lubrifiant dans la raie d'Annais. Mes doigts étalent puis s'enfoncent avec facilité en elle. Elle se crispe en râlant autant de surprise que de plaisir. Je prends tout mon temps, allant et venant jusqu'à ce qu'elle se décontracte complètement et puisse reprendre son broutage de minou tout en recevant mes doigts dans son cul.

Lorsqu'elle sent mon gland appuyer contre sa rondelle, elle ne bouge pourtant plus d'un poil. Une main serrée sur une mèche de cheveux, Amandine lui relève le visage.

— Je veux te voir quand sa belle queue te déchirera le cul, Annais.

Mes doigts écartent ses fesses, sa peau tirée au maximum. J'applique de petits va-et-vient, appuyant à chaque fois un peu plus fort mon gland contre son anus palpitant d'envie et de stress. J'halète déjà, imaginant mon pieu de chair enfoncé dans ce trou. Enfin, une partie de mon gland écarte ses muqueuses. Par réflexe, elle se contracte en gémissant pourtant de plaisir, fixant ma belle Amandine qui, elle, me sourit :

— Vas-y, mon beau, elle attend que ça...

— Défonce-moi le cul, Julien ! s'exclame Annais complètement débridée.

Je lui offre alors un coup de reins plus appuyé, la faisant crier. Mon gland est presque complètement dans son cul et je sens une pression à la limite du supportable. J'adore cette sensation, quand pénétrer devient douloureux et grisant à la fois. Sur le visage d'Amandine, je vois le plaisir qu'elle a à regarder Annais souffrir de bonheur. J'assène à Annais un violent mouvement de bassin en avant. Elle crie encore plus fort et Amandine rit de joie avant de l'embrasser :

— C'est bon, hein ? D'avoir le cul ouvert, le sentiment qu'il va se déchirer... lui dit-elle alors que je commence à aller et venir doucement.

Annais hoche simplement la tête au-dessus du pubis de ma blonde si excitante. Elle a du mal à respirer, je sens son anus violemment contracté sur ma verge tendue. Si elle ne se décontracte pas, je vais jouir en deux secondes. Les baisers d'Amandine semblent justement y parvenir, et lorsqu'elle repère que je peux limer plus facilement le cul d'Annais, elle lui replonge le visage entre ses cuisses.

Mon amante n'est plus qu'orgasme, gémissements sourds, plaintes de douleur. Ma toute nouvelle nana ondule son bassin contre la bouche d'Annais, une main dans ses cheveux, les yeux braqués sur moi. Elle se met à jouir sur le visage d'Annais, alors que je l'encule de plus en plus fort. Le flux de cyprine qui coule d'Annais est tout simplement impressionnant, une véritable flaque s'est formée sur le sol. Je sens que je vais jouir.

C'est à ce moment précis qu'Amandine se relève, laissant une Annais pantelante dont la tête tombe mollement sur le sol en un râle profond. Elle pose ses mains sur les fesses de mon amante et les écarte pour regarder ma bite écarter son œillet, sa fine peau serrée sur ma verge semblant vouloir me retenir en elle à chaque fois que

mes reins reculent. Elle est aussi fascinée que moi par cette vue mais ne rate pas la flaque qui s'est formée. Elle y plonge ses doigts et goûte à son nectar.

C'en est trop pour moi, je veux les arroser de mon foutre, qu'elles sachent à quel point je les aime toutes les deux. Oui, je crois que je peux le dire maintenant, alors qu'Amandine retire elle-même la capote de mon sexe, les yeux pétillants de celle qui vient de prendre son pied. Annais, elle, se laisse tomber au sol lourdement, ayant juste la force de se retourner sur le dos pour nous regarder en souriant. Je remarque seulement ses larmes. Lui aurais-je fait si mal que ça ? Si c'est le cas, je n'en suis qu'encore plus excité.

Dès que mon membre est libéré de tout plastique, Amandine l'avale de cette façon si délicieuse, plaquant sa langue tout le long de ma queue, la caressant et lui offrant un massage par à-coups en contractant sa gorge sur mon gland turgescent. Annais sourit béatement, sans bouger, alors qu'Amandine récolte le jus de ce qu'il faut bien appeler ma jubilation.

Quelques secondes plus tard, ma belle blonde partage avec Annais ma semence. Ma langue vient rapidement rejoindre les leurs dans une danse endiablée, riante, joyeusement perverse, mais surtout pleine de bonheur.

— Alors c'est toujours comme ça ? me demande Amandine une fois Annais repartie. Vous vous rejoignez, tu la défonces, et elle repart ? Rien de plus ?

— D'habitude, on a plus le temps de discuter, lui dis-je, moi-même un peu déçu qu'elle s'éclipse si vite.

J'ai tout juste eu le temps d'apprendre que Stéphane a trouvé très plaisant le récit de vendredi soir. Elle m'a dit que j'aurai plus de détails demain pendant le repas. Elle préférerait nous dire à quel point elle était heureuse pour nous, pour moi, que nous formons un couple parfait et qu'elle avait hâte de nous retrouver, si Stéphane acceptait qu'Amandine fasse partie de l'équation.

Allongés dans le canapé en faisant honneur à l'apéro préparé,

Amandine et moi nous enlaçons tendrement, nos corps encore bouillonnants des ébats avec Annais.

— En tout cas, c'était aussi inattendu qu'exaltant. Te voir la dépuceler ainsi... C'est quoi cette histoire de repas, au fait ?

— Depuis que Stéphane nous a... permis de nous voir, Annais et moi, je ne les ai vus que séparément. Cette bouffe, c'est pour s'assurer que rien ne change entre nous. J'aurais aimé t'inviter, mais je pense qu'il vaut mieux attendre la prochaine fois. C'est important qu'on se retrouve tous les trois, avant de... de développer, dirons-nous !

— Ah oui, je comprends... C'est vrai que j'aurais bien aimé rencontrer ce gars qui permet à son meilleur pote de baiser sa femme. Ça veut dire que tu le laisseras me baiser en retour ?

J'explose de rire, d'abord. Parce qu'il y a quelque chose que je sais et pas elle. Mais la question a le mérite d'être posée. Alors je réfléchis un peu, puis la serre encore plus contre moi en lui répondant :

— Si tu en as envie, toi, bien sûr. Il n'y a aucune autre personne que je serais plus ravi de voir te baiser, personne d'autre en qui j'ai autant confiance.

— Tu es l'homme idéal, Julien, me dit-elle en glissant sa main sur ma queue et un ton sulfureux dans la voix. Je veux moi aussi sentir cette belle queue dans mon cul.

Je ferme les yeux et souris de toutes mes dents en sentant la bouche d'Amandine descendre le long de mon torse. Lorsque je les rouvre, j'avale une gorgée de ma flûte en l'admirant gober mon sexe tout mou, le caressant déjà de sa langue agile pour le faire grossir.

— Je crois que je t'aime, Amandine... je lâche sans réfléchir.

La seule réponse que j'ai, c'est un clin d'œil. Mais je sais exactement ce qu'il veut dire, et je vais bientôt enculer ma chérie pour la première fois.

